

**MARY FLORAN**

---

**FIANCÉE  
IMAGINAIRE**

— Roman —

**COLLECTION NOUVELLE  
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS**

FIANCÉE IMAGINAIRE

CALMANN-LÉVY, EDITEURS

---

DU MÊME AUTEUR

CRIMINEL ? . . . . .	1 vol.
MYSTÉRIEUX DESSEIN . . . . .	1 —
S'IL AVAIT SU ! . . . . .	1 —

MARY FLORAN

---

FIANCÉE IMAGINAIRE

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

---

1930

---

Droits de traduction et de reproduction réservés  
pour tous les pays.

---

Copyright 1920, by CALMANN-LÉVY.

# FIANCÉE IMAGINAIRE

---

Méliez-vous des fiancées des morts.

HENRY BORDEAUX.

## I

Paule remonta dans sa chambre, très triste.

Elle s'assit sur un fauteuil Louis XV, garni de cretonne à fond rose, qui était placé près de la croisée et, machinalement, regarda au dehors.

La perspective, pourtant, manquait de charme. La fenêtre donnait sur une cour pavée, étroite, assombrie par les bâtiments en forme de fer à cheval qui l'entouraient. L'ouverture de ce demi-cercle était figurée par la grand'porte, accompagnée, à droite et à gauche, d'un haut mur qui longeait la rue et en cachait l'aspect.

Cette disposition donnait à l'abord de cette maison, très vaste et ancienne, une austérité qui s'augmentait du calme du quartier où elle était située. Aucun

bruit, aucun mouvement ne pénétrait derrière les épaisses murailles, faites, semblait-il, pour abriter de tout contact extérieur des existences sérieuses et les y tenir encloses dans la paix d'une retraite consentie.

Paule, donc, regardait le vide et écoutait le silence...

Sa mélancolie augmentait à la réflexion, et ses yeux s'embuaient de larmes. Tout à coup elle se leva, déposa sur le lit le chapeau très souple dont elle était coiffée, dépouilla la jaquette de son tailleur bleu marine, puis vint se camper devant l'armoire à glace, peinte en blanc et laquée, avec le rehaut d'un filet rose, et, là, longuement, de la tête aux pieds se considéra. La glace fidèle lui renvoya l'image banale d'une de ces jeunes filles dont on dit généralement : « Ni bien, ni mal. » Sa stature était moyenne, sa taille bien prise. Elle était maigre, mais sans excès désavantageux; ses pieds, ses mains, étaient quelconques. Son visage?... On ne pouvait dire qu'il fût beau, mais il n'était pas désagréable à regarder. Les traits n'en étaient pas fins, mais pas non plus irréguliers. Les yeux, d'une nuance indécise, entre le gris et le bleu, manquaient d'expression et de brillant. Et la chevelure abondante, d'un vague châtain clair, était terne et sans reflets. Paule se sourit à elle-même, non par une complaisance, bien distante de sa pensée actuelle, mais pour se renseigner sur la valeur de ce sourire. Il transformait la physionomie en l'éclairant de la blancheur des dents, et lui don-

nait, par cette animation passagère, la vie qui y manquait. Il ne réussit pas, néanmoins, à rassurer Paule dans l'examen qu'elle faisait de sa personne. Elle considéra longtemps son teint qui était sans éclat; ni blanc, ni rose, ni même de ce joli ton ambré qui fait la beauté de certaines femmes. Il était d'une pâleur grisâtre et sans transparence, sous la peau épaisse et lisse.

Paule regarda encore son cou, que la robe laissait à nu et qui était un peu long, mais, à la nuque, d'une jolie ligne. Elle releva ses manches pour regarder ses bras, minces mais gracieux.

Puis elle vint retomber sur son fauteuil et appuya son front sur une de ses mains.

— Je ne suis pas plus mal que tant d'autres, se dit-elle presque haut, pourquoi donc toutes sont-elles choisies, aimées, et moi seule, dédaignée?

Cette interrogation, Paule Delfeuil se l'était souvent posée.

Comme toutes les jeunes filles, elle désirait se marier. Ses deux sœurs aînées et son frère l'étaient; elle, la dernière, n'en avait pas eu l'occasion.

Depuis plusieurs années, sa mère la menait consciencieusement dans toutes les réunions où s'élaborent généralement les mariages. Elle en avait même donné plusieurs. Partout, Paule trouvait un favorable accueil et des danseurs empressés. Mais, de mari, point. Elle plaisait aux mères de famille, qui avaient des fils, par sa tenue parfaitement correcte, son excellente éducation, le sérieux de son jeune caractère;

mais elle n'avait point une assez grosse dot pour que leur sympathie allât au delà. Aux mères de famille, qui avaient des filles à marier, elle plaisait aussi, parce qu'elle ne les éclipsait en rien. Aux jeunes gens encore elle plaisait ; parce que elle était « bonne fille » et ils avaient, avec elle, un peu de cette confiance et de cette intimité qu'on accorde facilement à celles qui ne comptent pas, et semblent désignées pour le rôle effacé de camarade, voire même de confidente. Paule, enfin, plaisait aux jeunes filles qui ne trouvaient en elle aucune compétition périlleuse, et que son caractère aimable et souple leur rendait de relations faciles et agréables. En même temps, pour elles aussi, et à un degré bien supérieur à celui des jeunes hommes, elle était la confidente idéale, par laquelle on ne peut pas craindre d'être remplacée près de l'objet de son propre roman.

A qui n'allait pas au fond des choses, sa situation mondaine semblait très avantageuse, puisque la sympathie générale lui était acquise. Mais son avenir ne se dessinait pas, et nul prétendant acceptable ne se montrait à l'horizon.

Ses parents ne témoignaient pas s'en préoccuper. Quand, devant eux, on faisait allusion au célibat de leur dernière-née, M. Delfeuil répondait invariablement :

— Elle a bien le temps !

Madame Delfeuil semblait partager la confiance de son mari, pour qui elle avait autant de déférence que d'estime. Elle n'en procurait pas moins à Paule, avec

une assiduité plus grande que jamais, toutes les occasions de se produire.

Elles ne sont pas fréquentes dans les petites villes et, surtout, évoluent dans le même cercle. Paule rencontrait toujours les mêmes hommes, dans les mêmes circonstances. Pourquoi ce qui n'avait pas existé hier serait-il aujourd'hui ?

Sans doute, ses parents avaient raison, à vingt-six ans, l'avenir restait ouvert devant elle, mais elle ne voyait pas d'où surgirait le fiancé désiré.

Sur ces entrefaites, la guerre fut déclarée, et, de ce chef, tous les projets d'avenir suspendus. Paule, très mystérieusement, en eut un intime soulagement. Déjà, bien de ses contemporaines étaient mariées. Les circonstances mettaient un cran d'arrêt à l'établissement des autres, et cela les égalait à elle-même dans l'attente. Puis, avec ces mouvements de troupes, ces migrations d'hommes, la vie étroite de la ville provinciale allait être modifiée, élargie, renouvelée. Cela amènerait peut-être, à Paule, le prétendant souhaité.

Ce qu'elle avait prévu se réalisa pour plusieurs de ses amies. On vit, parmi elles, des fiançailles, puis des mariages de guerre. Elle, resta toujours oubliée. Leurs relations s'étaient pourtant étendues du fait des circonstances, mais il semblait qu'on passait près d'elle sans la voir.

Les opérations militaires, dans leurs menaces et même leurs dangers, que les avions portaient au loin dans les sphères à l'abri du canon, forcèrent les Del-

feuil à quitter Ville-Abbé. Ils émigrèrent en Bretagne où ils furent rejoints par leurs filles et leur bru, dont les maris étaient au front. Là aussi ils firent de nouvelles connaissances, auxquelles Paule fut extrêmement sympathique, mais sans qu'on songeât à la retenir, par un mariage, dans ce pays où elle était venue chercher la sécurité. Elle se disait, pour s'en consoler, que, tous les hommes étant aux armées, il ne pouvait être question de fiançailles. Pourtant, une de leurs compagnes d'exode avait rencontré, par hasard, dans un restaurant, un jeune sous-officier de dragons qui s'était épris d'elle, et avec lequel une union, après la guerre, paraissait dans l'ordre des choses certaines.

Paule avait apprécié le fait sans indulgence. S'attacher à un inconnu ! Quelle imprudence !

Au fond, elle regrettait de n'avoir pas l'occasion d'en faire une semblable.

L'armistice du 11 novembre avait ramené à Ville-Abbé la famille Delfeuil.

D'abord, ce fut la joie de retrouver sa maison intacte, de reprendre une à une les habitudes paisibles d'avant-guerre, d'avoir recouvré la sécurité. Mais, bientôt, Paule connut de nouveau le souci de penser que ces habitudes, qui l'encadraient, cette ville, cette maison, qu'elle aimait, pourtant, elle ne s'en évaderait peut-être jamais par le mariage souhaité. Et ce souci s'augmentait d'une crainte suggérée par la vanité. Elle eut peur que ce célibat à contre-cœur ne la ridiculise, car on avait sûrement deviné qu'elle

avait désiré s'établir; et cela lui paraissait une tare, presque une honte de n'avoir été, par aucun, ni distinguée, ni choisie, de n'avoir jamais été aimée!

Bien entendu elle ne s'ouvrit à personne de ce sentiment qui la faisait beaucoup souffrir. N'ayant jamais envisagé la situation assez fausse de la vieille fille, elle ne savait comment elle pourrait s'y résoudre ni comment la tenir. Elle en était humiliée, c'est tout ce qu'elle lui inspirait. Elle avait beau se raisonner, se dire qu'elle aurait de nombreuses compagnes d'infortune et de célibat, puisque chaque homme tombé au champ d'honneur c'était un foyer détruit, et il y en avait un million huit cent mille! cela ne lui apportait pas de résignation.

N'avait-elle pas, elle aussi, dans sa prime jeunesse, bien ri de certaines vieilles filles dont on remarquait, dans la promiscuité de la petite ville, les tournures surannées et les manies étroites? Et elle était destinée à en grossir le nombre! Son orgueil se rebellait devant ce lot, qui serait le sien et qui lui paraissait encore plus dur quand elle le comparait à ceux de ses amies. Car, ce jour-là, si elle était remontée si triste dans sa chambre de jeune fille, c'est qu'elle venait d'apprendre les fiançailles de son amie d'enfance, Lucy Mervil.

Celle-là était sa contemporaine, trente ans, juste comme elle. Elle épousait un blessé de guerre, qu'elle avait connu à l'hôpital et qui, maintenant guéri, était revenu vers elle.

Paule n'examinait pas si son amie faisait un beau

mariage, ou seulement un mariage convenable... Elle se mariait, c'était l'essentiel, et Paule trouvait qu'elle avait bien de la chance! Mais elle n'en fût jamais convenue, dans sa préoccupation de cacher à tous la secrète envie qui lui rongait le cœur.

L'heure du diner vint seule tirer Paule de sa pénible rêverie ; au premier appel elle descendit.

Son père et sa mère avaient déjà pris place à la table exigüe occupant le milieu d'une assez vaste salle à manger qui s'éclairait sur la cour et en avait emprunté la morne tristesse. L'entrée de Paule fut accueillie avec indifférence. Ses parents s'entretenaient chacun de ses préoccupations personnelles. M. Delfeuil parlait dommages et madame Delfeuil, mobilier. Paule, intérieurement, s'indigna de ce qu'elle appelait leur égoïsme. Comment ne pensaient-ils pas un peu à elle ?

Une porte brusquement ouverte livra passage au quatrième convive, dont la place était restée vide. C'est un adolescent qui vient bruyamment l'occuper. Charles Baryl était le fils de la sœur aînée de Paule.

Habitant la campagne, elle l'avait confié à ses parents pour lui faire faire ses études comme externe, sa santé, en son enfance, délicate, lui ayant interdit l'internat. Désormais, il eût pu, probablement, le supporter, car c'était un grand garçon de quinze à seize ans, bien planté, qui n'avait aucune apparence de fragilité physique, mais le pli était pris de son éducation privée, et ses grands-parents ne songeaient pas plus à le rendre à son père et à sa mère, qu'eux, à le reprendre. A ce foyer, diminué par le départ des enfants aînés, il représentait la jeunesse, et y apportait une note de gaieté.

Il commença par se taire et mettre ce silence à profit pour rattraper les dîneurs qui avaient de l'avance sur lui. Une tranche de rôti, dans son assiette comme dans les leurs, il se mit à bavarder. Il rentrait du collège où il préparait laborieusement son bachot et là, par ses camarades, externes comme lui, connaissait toutes les nouvelles de la ville.

Il en énuméra plusieurs avec volubilité puis, tout à coup, car, ménageant ses effets, il avait gardé cette information pour le bouquet :

— A propos, dit-il, Lucy Mervil se marie...

— Ah ! fit sa grand'mère d'un ton détaché, avec qui ?

— Avec, avec... je n'ai pas très bien retenu le nom. Le comte de... de...

— Le comte de Lavard, compléta Paule.

— Tu savais ce mariage ? lui demanda sa mère,

— Oui, répliqua-t-elle brièvement.

— Un mariage épatant! fit Charles, reprenant avec aplomb le dé de la conversation, le futur est jeune, beau, riche, titré.

— Jeune? Beau? releva amèrement Paule. Qu'est-ce que tu en sais? Personne ne l'a encore vu ici. Titré? Ceci est un fait. Riche? On le dit, mais...

— Enfin, riposta Charles, piqué, c'est ce qu'on appelle un beau mariage. Je vous souhaite d'en faire un pareil!

— Oh! moi! fit Paule d'un ton énigmatique qui sollicitait les questions.

Mais personne ne lui en adressa. Le repas continuait; c'était le dessert, dessert un peu maigre de l'immédiat après-guerre.

En coupant son fromage, M. Delfeuil reprit :

— Qu'est-ce que fait ce monsieur?

— Rien, répondit Paule.

— Eh bien! voilà un homme qui n'eût pas eu une de mes filles! Il faut que la jeunesse travaille, maintenant plus que jamais.

Paule, sans être vue, haussa les épaules.

— Et où va habiter le jeune ménage? demanda à son tour madame Delfeuil.

— Un château en Dordogne.

— En Dordogne! repartit sa mère, en Dordogne! Si loin! Je me demande à quoi pense madame Mervil de consentir à une séparation pareille.

— Vous ne l'approuvez pas? dit Paule, narquoise.

— Certainement non. On ne peut juger les actions des autres parce qu'on ignore leurs mobiles, mais

jamais je n'eusse acquiescé au départ d'une de vous pour l'autre extrémité de la France !

— Vraiment ? fit Paule, de plus en plus crispée.

— Vraiment, affirma sa mère sans s'en apercevoir. J'ai tenu bon pour tes sœurs et elles ne sont pas éloignées de nous. Léonie près de Rouen, Suzanne, à Amiens. Ton frère à Paris, peut facilement venir nous voir. La vie de famille n'est pas interrompue.

— Avant la guerre, reprit Paule, les mariages étaient plus faciles, on avait le droit de se montrer exigeant.

— C'est toujours permis, répondit madame Delfeuil. Il vaut beaucoup mieux ne pas se marier que de faire une sottise.

— Cela dépend de ce que vous appelez une sottise, dit encore Paule.

— J'appelle une sottise une union où l'on ne trouve ni les avantages ni les garanties auxquels on a le droit de prétendre.

Paule était disposée à pousser sa mère dans ses derniers retranchements sur cette question qui la passionnait, à blanc, puisqu'elle n'avait aucun prétendant à l'horizon.

— Et les avantages qu'on peut exiger, vous estimez que c'est ?

— Une situation au moins analogue à la sienne, avec la certitude d'une bonne conduite et de sentiments pareils.

— Le merle blanc, quoi, fit Paule qui ne se contentait plus.

Son neveu, persifleur, vint mettre le feu aux poudres.

— S'il est aussi rare qu'on le dit, mademoiselle ma tante, vous coifferez Sainte Catherine. Vous avez, du reste, commencé : deux épingles sont déjà mises.

→ Et puis ? fit Paule en colère.

Sa mère, prévoyant une scène, voulut calmer ses enfants.

— Oui, et puis ? dit-elle à son tour, il n'est pas écrit qu'on se marie à vingt ans.

— Ni même qu'on se marie jamais, continua Paule avec amertume.

Et le dîner étant fini, elle quitta la table, mais au lieu que ce fût, comme d'ordinaire, pour passer au salon, où son père, déjà installé, lisait son journal, elle monta dans sa chambre.

Le lendemain matin, elle sortit. Avant 1914 on ne l'eût pas laissée faire un pas, seule, dans la ville, pourtant déserte, alors. Maintenant elle restait animée par les derniers cantonnements anglais et les mouvements de troupes qui suivaient l'armistice, mais la liberté des jeunes filles est une conquête de la guerre, et toutes circulaient sans être accompagnées. Paule bénissait cet affranchissement. N'eût-il pas été profondément ridicule qu'on fit protéger ses trente ans par la gamine de seize printemps qui tenait l'emploi de bonne à tout faire chez madame Delfeuil, dans la difficulté de service qui commençait à se faire sentir.

Paule déambula dans les rues sans but précis. Elle

avait besoin de mouvement. Une bobine de fil à acheter devait lui servir de prétexte.

Un peu d'action lui eût été plus nécessaire encore. Mais, que faire ? Il y avait, chez sa mère, les travaux ménagers. Elle y répugnait. Elle était trop rebutée de sa vie présente pour prendre goût à quoi que ce fût qui l'y rattachât.

Au hasard de sa promenade, qu'elle faisait rapide pour se donner l'apparence d'une personne occupée, elle rencontra un vieil ami de ses parents, M. des Gerbets.

Célibataire endurci, il avait dépassé la cinquantaine. Sa jeunesse et sa vie s'étaient écoulées à Ville-Abbé. Bibliophile passionné, ce goût avait rempli l'une après l'autre. Il y joignait le goût des choses anciennes et de l'observation humaine. Il ne le traduisait par nul écrit, mais prenait un plaisir de dilettante à l'analyse des caractères que, dans le cadre restreint de la petite ville, il pouvait aisément suivre en tous leurs développements et dans toutes les circonstances, car la promiscuité, forcément étroite, des agglomérations limitées, livre à chacun les secrets de tous. Cette tendance à les pénétrer avait un écueil que M. des Gerbets n'avait point évité : c'étaient les potins. On lui en reprochait le défaut. Il laissait dire et s'amusait quand même. Il ne se faisait point d'ennemis car, s'il était malicieux, il n'était pas méchant. De plus, il aimait les femmes, toutes les femmes et les entourait d'une galanterie un peu surannée qui leur plaisait. De quelque nature

et de quelque qualité que soit l'encens, il agrée toujours !

Ce matin-là, rencontrant Paule, il l'aborda. Il ne l'aimait guère, car il la sentait rebelle aussi bien à ses compliments qu'à ses investigations curieuses, contre lesquelles elle se défendait ; aussi il la plaisantait souvent.

— Eh bien ! gente demoiselle, lui dit-il, où courez-vous comme cela ?

— Je ne cours pas, je marche.

— Mais, « même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes ! » Alors où volez-vous ? vers quel but !

— Mon déjeuner. Je rentre chez moi. Et vous ?

— Moi ? Oh ! figurez-vous ! Dans cette maison, à peu près détruite de la rue de l'Hôtel-Dieu, il est resté, dans les décombres, quelques bibelots anciens. On m'en a montré un !... (Il fit le geste d'un baiser.) C'est un groupe en Saxe, gros comme rien, mais d'une finesse !!

— Vous allez l'acheter ?

— Si mes dommages de guerre me le permettent.

— Et qu'en ferez-vous ? Vous en avez déjà tant ! que les bombardements n'ont pas détruits, n'est-ce pas ?

— J'ai cinq ou six pièces fêlées, et c'est dommage. Ce groupe pourrait remplacer l'une d'elles, ou bien je le conserverais tant que j'aie l'occasion de faire un cadeau à quelqu'un, un beau cadeau. Tenez, pour un mariage, ce serait un présent délicieux, car le sujet

— éternellement traité, — c'est un amour bandant son arc et visant une jeune femme endormie. Qu'en dites-vous ?

— Ce serait en effet tout à fait de circonstance. Allons, adieu, je me sauve, je sens d'ici ma côtelette qui brûle.

— Quel sens olfactif développé ! Je ne vous retiens pas. A propos, à quand la noce ?

— Quelle noce ? répondit Paule, mise en défiance par le ton narquois de son interlocuteur.

Il s'amusa un moment de son embarras.

— Eh, parbleu, fit-il avec un mauvais rire, vous le savez bien !

— Non, dit-elle seulement, pour ne pas se dérober et sans comprendre où il voulait en venir.

— Vous ne voulez pas le dire ?

— C'est donc un secret ?

— Dame !

— Je n'y suis pas.

Il se récréa encore un peu de ses joues devenues toutes rouges et conclut enfin :

— Celle de mademoiselle Mervil, laquelle vouliez-vous que ce fût ?

Paule eut toutes les peines du monde à se contenir :

— Je ne sais pas du tout quand aura lieu ce mariage, dit-elle les dents serrées.

— Ah !... pardon, je croyais, vu votre intimité... Je vois que j'ai été indiscret. Sans adieu ?

Il s'éloigna.

Paule retenait mal des larmes de colère et de dépit.

« Même lui ? pensait-elle, même lui ! ce vieux beau ! se moquer de moi, ainsi, ouvertement ! Non, cela passe la mesure ! Être la risée de tous ! Jamais je ne pourrai supporter cela. Je m'évaderai... je fuirai.., j'épouserai un épicier, un savetier, n'importe qui. On dira que je suis folle, mais on ne dira pas que je n'ai pas trouvé à me marier ! »

Peu de jours après, madame Delfeuil et Paule travaillaient au salon. C'était une grande pièce, commandée par la salle à manger à laquelle deux portes la reliaient. Elle était moins austère. Deux fenêtres s'en ouvraient aussi sur la triste cour pavée, mais deux autres prenaient jour sur la rue de la Tannerie.

Paule s'était approchée de l'une d'elles travaillant sans courage à une de ces fastidieuses broderies qui occupent les doigts sans retenir l'esprit.

Les deux femmes ne parlaient guère, chacune poursuivant ses pensées.

Pourtant madame Delfeuil dit :

— Sais-tu quand se mariera Lucy Mervil ?

— Je ne m'en doute pas.

— Il est vrai que le mariage n'est pas encore

« communiqué » continua la même, employant une vieille locution picarde. Je suppose que nous serons invités. Ce sera notre première réunion après la guerre.

— Vous comptez y assister ? dit Paule

— Je compte t'y conduire.

— Ma pauvre maman, vous ne me mènerez tout de même pas dans le monde jusqu'à la fin de notre existence ?

— Je t'y mènerai tant que tu sois mariée. Je ne veux pas que tu puisses me reprocher, un jour, d'avoir fait pour toi moins que pour tes sœurs. Alors, tout mon devoir rempli, si tu ne te maries pas, j'aurai la conscience tranquille.

— Vous pouvez l'avoir, fit Paule mélancolique, dès à présent, car...

Un coup de sonnette l'interrompit. Elle s'approcha de la fenêtre pour voir qui entraît. C'était justement madame et mademoiselle Mervil.

Elle eut un sursaut d'émotion et une tentation de s'évader, de fuir cette entrevue avec la fiancée qui allait raviver ses blessures intimes. Et comme une lassitude, devant le rôle que sa dignité exigeait d'elle, devant ces compliments, ces démonstrations d'amitié, cette approbation qu'il lui fallait bien prodiguer, alors que le dépit et l'ennui lui empoisonnaient l'âme.

Elle se leva et se dirigea vers la porte, guidée par ce sentiment profond et invincible, mais le mouvement la rappela à elle-même, aux exigences de sa

situation, la remit en contact avec les réalités, et elle vint, d'un pas automatique, se rasseoir.

Du reste, il n'était plus temps de s'esquiver.: elle eût rencontré les visiteuses dans la salle à manger. Et sa mère, la voyant revenir sur ses pas, lui ayant demandé :

— Mais qu'est-ce que tu fais donc ?

L'ennui de répondre lui fut évité par la porte qui s'ouvrait devant madame Mervil et sa fille.

Les yeux de Paule cherchèrent de suite cette dernière, et s'attachèrent à elle. Elle la trouvait toute changée, comme transformée par un rayonnement intérieur qui l'embellissait, et son cœur se serra un peu plus encore à cette vision.

Cependant elle accomplissait strictement les gestes d'usage, saluait madame Mervil, embrassait Lucy, approchait un fauteuil... mais sans bien entendre les propos qui s'échangeaient, même ceux prononcés par ses lèvres distraites et qui, tous, n'étaient que le préambule d'autres, plus intéressants et qu'on sentait venir.

Ce fut madame Mervil qui les commença.

— Nous sommes trop liées, madame Delfeuil, dit-elle, pour que j'aie voulu laisser à d'autres le soin de vous apprendre l'événement de famille qui se prépare chez nous.

Après cette entrée en matière, madame Mervil prit un temps, tandis que madame Delfeuil murmurait un vague remerciement de cette confiance. Et madame Mervil continua avec complaisance :

— Je suis donc venue vous faire part des fiançailles de Lucy avec le comte de Lavard.

Cette fois, l'heureuse mère se tut résolument, attendant les congratulations.

Madame Delfeuil ne les lui refusa pas. Elle s'associait, oh! de tout cœur à la satisfaction de son excellente amie, à la joie de sa chère enfant. Les lieux communs abondèrent, l'éloge de la jeune fille, la certitude de son heureux choix, les félicitations aux parents de voir fixer l'avenir qu'ils avaient préparé par l'excellente éducation de Lucy...

Cela coulait de source et madame Mervil les buvait comme du lait.

Paule, crispée, ne trouvait rien à dire. Elle avait seulement pris la main de son amie en balbutiant :

— Ma chère Lucy, je suis heureuse, très heureuse de ton bonheur.

Et celle-ci avait répondu avec effusion au geste amical.

Maintenant, on écoutait madame Mervil justifier les félicitations qui lui étaient adressées, par l'éloge de son futur gendre.

— Un garçon, voyez-vous, madame, comme on n'en fait plus! Bon, délicat, généreux, une âme d'élite! Lucy le connaissait depuis longtemps, elle a pu l'apprécier et nous le faire apprécier, comme il le mérite; car, malgré tous les avantages de cette union, vous nous connaissez, chère amie, jamais nous n'eussions donné notre consentement si nous n'avions été sûrs des sentiments du jeune homme;

tandis que, vraiment, tout se trouve réuni pour nous donner confiance dans le bonheur de notre chère Lucy...

La chère Lucy exultait, et approuvait sa mère dans tous ses dires. Enfin celle-ci reprit, en minaudant un peu :

— C'est en raison de notre intimité que je me laisse aller ainsi à vous dépeindre M. de Lavard, car vous pensez bien que je ne le ferai point partout ! De même que je vous ai amené Lucy, bien que ce soit tout à fait contraire aux convenances, mais c'est qu'elle avait, elle-même, une communication à faire à Paule, une requête à lui présenter. Si vous le permettez, je vais même vous laisser ma fille pour continuer, seule, le cours de mes visites. J'ai commencé par vous, et j'en ai tant à faire ! Paule, Lucy ne vous gênera pas en passant l'après-midi avec vous ?

— Comment donc ! madame, dit Paule qui, le premier moment affronté, était avide maintenant de causer avec son amie et de la questionner.

Comme madame Delfeuil reconduisait madame Mervil, elle dit à la fiancée :

— Montons dans ma chambre, veux-tu ?

Là, une fois seules, la porte refermée, Lucy se jeta au cou de son amie.

— Si tu savais, lui dit-elle, comme je suis heureuse !

— Tant mieux ! fit Paule. Tu l'aimes ?

— Je l'adore ! Oh ! il y a longtemps ! depuis l'hôpital. Je te l'avais dit, du reste, mais je n'étais pas sûre,

bien sûr de lui. Je ne savais s'il me resterait fidèle, s'il me reviendrait! Maintenant je m'en veux d'avoir osé douter de lui. Il m'aime tant! Non... c'est trop, trop de bonheur!...

Malgré tout, cette exaltation fit un peu sourire Paule.

— Que sera-ce quand vous serez mariés! remarqua-t-elle.

— Oh! fit Lucy fermant les yeux comme dans une extase, je ne peux pas même y penser!...

— Il est joli garçon? demanda Paule comme pour la ramener sur terre.

— Tu le verras; moi je le trouve délicieux. Il a tout de suite plu à mes parents. Puis, tu sais, c'est un très beau parti. Il est de noble famille, bien apparenté et riche, fort riche.

— Aucun « mais » alors?

— Aucun.

— Pourtant tu vas partir, t'en aller bien loin...

— Oui, mais avec *lui*, comment cela me coûterait-il? Je le suivrais au bout du monde.

— Et tes parents?

— Oh! mes parents!... fit Lucy avec un geste où se trahissait tout l'égoïsme de l'amour.

Et elle reprit :

— Ils n'ont, du reste, fait aucune objection.

— Tu es bien heureuse! dit Paule avec un sourire consenti.

— Oh! oui!

— Je veux dire d'avoir un père, une mère qui se

sacrifient pour ton bonheur. Car c'est tout de même un sacrifice, pour eux, que de te voir t'éloigner.

— Je ne dis pas, mais ils ne l'ont pas fait entrer en ligne de compte.

— C'est pourquoi je répète que tu as de la chance.

— De me marier selon mon cœur ? Certainement.

— Et que tes parents y aient consenti. Ils ne sont pas tous comme cela malheureusement !

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que si les miens avaient eu les sentiments des tiens... Eh bien, fit Paule, avec une réticence affectée, je ne serais pas là aujourd'hui.

— Quoi, fit Lucy intriguée, ils se sont opposés à un mariage pour toi ?

— Opposés... ce n'est pas le mot, fit Paule hésitant, seulement ils ont de telles exigences !

— Qu'en sais-tu ?

— Ce qu'ils me disent.

— Oh ! fit Lucy incrédule.

— Parfaitement, ainsi... tu ne te froisseras pas de ce que je vais te dire ?... Non ? Eh bien ! hier on parlait de ton mariage, papa a déclaré que si monsieur de Lavard m'avait recherchée il ne l'eût pas accepté, parce qu'il n'avait pas de situation, et maman a ajouté qu'elle n'aurait jamais permis que je m'en allasse si loin.

Vexée, Lucy répondit aigrement :

— Allons donc ! mais ils t'eussent donnée à monsieur de Lavard des deux mains, des deux mains !

— Je t'assure que non

Lucy haussa les épaules.

— Ils eussent été trop heureux qu'il te demandât, et ils seraient tout disposés à accueillir un gendre très très inférieur à mon fiancé, sous tous les rapports, et très aises de le rencontrer, tu peux m'en croire.

— Non, je ne le puis. Je sais leurs idées et qu'ils ont refusé, pour moi, sans même m'en parler, plusieurs partis qui ne leur plaisaient pas.

— Ce n'est pas possible, répéta Lucy, j'ai la preuve du contraire et je puis te rassurer entièrement sous ce rapport. Lorsque l'occasion d'un mariage se présentera, non seulement tes parents te consulteront, mais encore ils feront toutes les concessions pour que la chose aboutisse.

— Je ne l'espère pas.

— Veux-tu une certitude de plus? Ta mère a demandé à madame Dufire, l'amie de maman, de s'occuper de te marier, car elle désire beaucoup t'établir et s'inquiète de ne voir aucun parti s'avancer pour toi. Madame Dufire l'a confié à maman en la priant, si elle connaissait un jeune homme à marier, de le lui indiquer, et ajoutant que madame Delfeuil lui avait dit qu'elle ne se montrerait pas difficile.

Et Lucy, enchantée de sa petite vengeance, termina sur un triomphant :

— Tu vois bien!

Paule resta écrasée sous le coup droit porté à son amour-propre. Sa velléité de se relever dans l'opinion

de son amie l'y laissait, par son insuccès, plus bas qu'auparavant.

— Du reste, murmura-t-elle en dernier recours, tout cela, c'est pour causer, et je ne t'en entretiens que pour te faire mieux apprécier ton bonheur d'avoir des parents comme les tiens, car, pour moi, plus je vais, moins je suis disposée à me marier.

— Tu as tort, fit Lucy, on est tellement heureuse quand on est aimée ! Je voudrais bien, ma petite Paule, que tu connaisses un jour ce bonheur-là. Qui sait, peut-être rencontreras-tu quelqu'un à mon mariage ? Car tu y viendras, non seulement je compte sur toi, mais je compte que tu seras ma demoiselle d'honneur.

Paule fit un geste vague de refus.

— Si, si, si, c'est ta place. N'es-tu pas ma plus intime, ma plus chère amie ?

Et sans vouloir en entendre davantage, Lucy reprit :

— T'ai-je montré ma bague ?

Défaisant son gant, elle fit jouer sous les yeux envieux de Paule, les feux d'un beau solitaire.

La vie normale, — si cruellement interrompue par la guerre, — se rétablissait très lentement. La secousse avait été si rude, et surtout si prolongée que l'équilibre était difficile à retrouver. Puis les conséquences des événements qui l'avaient compromis prolongeaient leur action, même à présent qu'ils appartenaient au passé. Le lourd voile sanglant qui avait étendu son mystère sur bien des faits, comme sur bien des existences, ne se déchirait que peu à peu et, bien souvent, c'était pour ruiner des espérances, envers et contre tout gardées.

Quotidiennement on acquérait la certitude que tel soldat, qu'on voulait croire disparu, ne reparaitrait jamais.

A Ville-Abbé, plusieurs de ces douloureuses révélations s'étaient déjà produites. Un jour on sut qu'on venait de retrouver la tombe de Louis Dutel, le fiancé

d'Anna Gautin, une amie encore de Paule Delfeuil.

Son mariage s'était décidé bien peu de temps avant la guerre. Ses noces venaient d'être fixées au 12 septembre 1914. Quand le tocsin sonna... Elles furent reportées à quelques mois, dit-on alors... elles ne devaient jamais avoir lieu... Les années passèrent pourtant sans en ôter l'espoir, lorsque, brusquement, vers juillet 1918, Louis Dutel cessa d'écrire...

Anna Gautin se refusait à l'inquiétude suprême, elle voulait espérer encore quand une dépêche l'anéantit toute sous le poids de son rêve écroulé. Les parents de son fiancé lui télégraphiaient : « Tombe de Louis retrouvée aux Épargnes. »

Son amour, qui l'avait jusque-là soutenue par la merveilleuse illusion qu'il entretenait en elle, revêtit alors une autre forme. Après avoir succombé sous le premier choc, elle se releva.

Elle avait vécu d'espérance, maintenant elle vivrait de sa douleur, son inconsolable douleur. Moralement, elle se drapa dans des voiles de veuve, que ce fut sa gloire de porter, comme quelque chose encore de son amour.

La nouvelle de cette mort avait couru Ville-Abbé avec la rapidité d'une avalanche, et avait causé un unanime sentiment de regret pour le disparu et de pitié pour la pauvre enfant qui lui avait consacré sa jeunesse et, sans doute, sa vie. Pourtant, les inévitables réticences s'imposèrent. Comment pouvait-elle espérer encore après des années de silence ? Puis des critiques, qui l'épargnèrent pour atteindre ses

parents. Que monsieur et madame Gautin n'avaient-ils jamais détruit les illusions déraisonnables de leur fille ! N'eût-il pas été plus sage de la détromper tout de suite, puis de l'aider à se détacher de l'affection détruite, au lieu de l'entretenir par un espoir vain et de laisser pousser à l'amour, en ce jeune cœur, des racines profondes qu'on n'en arracherait peut-être plus ? Si sa vie était brisée, ce serait bien la faute de ses imprudents parents !

Monsieur et madame Delfeuil furent de ce judicieux avis, contre lequel Paule ne manqua pas de s'élever. Anna, à son sens, n'avait pas plus naguère le droit de renoncer à toute espérance, qu'aujourd'hui, de se dérober à sa douleur. L'un et l'autre sentiments eussent été le reniement de son amour.

Et, comme elle s'exaltait un peu dans la défense de ses idées, ses parents, en l'entendant, haussaient les épaules et ne poursuivaient pas plus loin la discussion.

Elle devait renaitre, avec un autre adversaire, plus armé.

M. des Gerbets, dont l'isolement rendait libres toutes les soirées, allait les passer tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses amis. Le tour des Delfeuil revenait peut-être un peu plus souvent, dans le roulement de ses habitudes, car une amitié d'enfance, avec le père de Paule, l'attirait chez eux.

Un soir donc, qu'il était là, on aborda de nouveau la question qui était le fait du jour : la mort du fiancé d'Anna Gautin.

Madame Delfeuil, l'entama par le blâme direct de la conduite de ses parents. Le chevalier des Gerbets renchérit.

— Et savez-vous, dit-il, savez-vous le comble? Eh bien, Anna Gautin est allée au service funèbre de son fiancé. Si elle n'a pas accompagné sa mère sur sa tombe, c'est que celle-ci est inabordable encore. Mais elle est revenue d'Orléans en grand deuil, voilée de crêpe jusqu'aux pieds. Une veuve, quoi, une veuve!

— Voilée de crêpe! répéta madame Delfeuil, voilée de crêpe! Mais sa mère est folle?

— Je ne trouve pas, interrompit Paule, j'estime au contraire qu'elle fait preuve d'un esprit large en laissant sa fille porter librement la livrée de la douleur.

M. des Gerbets releva la balle.

— Très jolie, la livrée de la douleur, mais quand on l'endosse, il faut se résigner à ne plus la quitter, — de longtemps au moins. — Or, Anna Gautin a vingt-huit ans. C'est bien jeune pour consentir à un deuil éternel, surtout lorsque aucun lien ne vient l'autoriser.

— Aucun lien? fit Paule, n'en est-ce pas un que l'amour réciproque qui a uni Anna à son fiancé? n'en est-ce pas un que les promesses échangées, que les joies et les espérances partagées, comme les tristesses de la séparation? Je considère que, moralement, Anna était l'épouse de monsieur Louis Dutel, et trouve très naturel qu'elle en ait l'attitude extérieure.

— L'épouse... avant la lettre! fit le chevalier gogue-

nard. C'est évidemment très sentimental, très romanesque, même; mais tout passe et, quand Anna se fatiguera de ce rôle, et qu'il faudra jeter les crêpes aux orties, elle regrettera de les avoir portés si ostensiblement.

— Pourquoi les jetterait-elle aux orties? Pourquoi ne resterait-elle pas toute sa vie fidèle à ses souvenirs?

— Elle le demeurera peut-être bien forcément, fit le chevalier, sceptique, car un tel deuil, révélant un tel amour, pourrait bien, même dans un avenir relativement lointain, éloigner les épouseurs. — Il est vrai que les veuves se remarient et, parfois, trouvent plus facilement à s'établir que bien des jeunes filles.

— Si Anna faisait cet odieux calcul, je l'en mépriserais, repartit Paule, mais je l'en crois incapable. Non, elle n'a pas envisagé tant de choses. La douleur l'a frappée. Elle a incliné la tête sous le coup porté sans le discuter ni chercher à l'atténuer. Elle a été logique envers elle-même comme envers ses sentiments et, loyalement, au lieu de chercher à laisser croire à une relative indifférence, bien loin de sa pensée, elle a accepté son malheur avec toutes ses manifestations extérieures et toutes ses conséquences pour le présent et pour l'avenir. J'estime sa conduite légitime et noble.

— Alors, fit M. des Gerbets, ironique, dans le même cas vous eussiez agi de même?

— Certainement, il faut avoir le courage de ses sentiments comme de son opinion.

— Vois pourtant, intervint madame Delfeuil, dont

l'esprit plus étroit s'attachait souvent aux petits côtés des choses, — dans quelle situation fausse elle met ses parents. La voici en grand deuil. Et sa mère, je suppose qu'elle ne le prendra pas ?

— Pourquoi le prendrait-elle ? Monsieur Dutel ne lui est rien.

— S'il touche de si près sa fille, il ne peut lui être rien...

— On ne porte pas le deuil du fiancé de sa fille, ce serait ridicule ! fit Paule agacée.

— Affaire de convenances, dit M. des Gerbets, mais si, maintenant, les convenances cèdent le pas au sentiment, il n'y a plus à discuter. En tout cas, voici une nouvelle condition qui s'établit. Il y avait autrefois les jeunes et les vieilles filles, les épouses et les veuves, maintenant un quatrième état s'impose : les fiancées-veuves. Quel rang leur donnera-t-on dans la société ? Les traitera-t-on en demoiselles ou en dames ? Elles auront certainement toute leur indépendance, l'ayant, du reste, chèrement achetée. N'étant plus candidates au mariage, elles n'auront plus besoin d'un chaperon. Il est vrai qu'on s'en passe aisément, maintenant, à tout âge et dans toute situation. Elles auront sans doute leurs relations, leur vie personnelle. Peut-être demeureront-elles seules pour se partager plus aisément entre leurs deux familles ? On viendra les voir, et plus seulement leurs petites amies ! Elles tiendront leur place dans le monde... Eh ! Eh ! je ne la vois pas si désagréable !...

Paule avait écouté avec attention cette ironique

diatribe, et un travail se faisait peu à peu dans son imagination ardente. M. des Gerbets avait raison : les fiancées-veuves avaient droit à une situation particulière dans une société qui ne la leur refuserait pas. Et voici que cette situation, sans même en raisonner encore, elle se prenait à l'envier. Ce voile de crêpe dont Anna se parait, c'était le gage d'une vie normale qui avait été brisée. Il disait, baissé sur le bandeau blanc des veuves, qu'il recouvrait :

« J'ai été choisie, j'ai été aimée et j'ai aimé, j'ai connu le bonheur et les espérances d'une affection réciproque. Ils ont été ruinés, et je leur demeure fidèle. »

A tout prendre, malgré les larmes répandues, cela ne valait-il pas mieux que l'isolement d'une vie stérile, qui n'aurait connu ni amour, ni espoir et se fanerait dans l'oubli et l'inutilité ?

Ces pensées l'empêchèrent de discuter davantage l'opinion de M. des Gerbets qui, prenant son silence pour un succès qu'il avait obtenu sur elle, ne chercha pas à ranimer la conversation. Mais, lorsque vint le moment de prendre congé, en quittant Paule, il lui dit :

— Adieu, chère enfant, sans rancune pour notre petite dispute. Je vous félicite, en tout cas, de n'avoir pas le sort de votre amie.

— Évidemment, fit Paule rêveuse, elle n'est pas à envier, pourtant je suis sûre que, si on lui avait donné à choisir, elle eût préféré connaître le bonheur et le perdre, que de l'ignorer toujours.

— Pourquoi l'eût-elle ignoré? fit M. des Gerbets revenant sur ses pas, à vingt-huit ans, l'avenir était devant elle.

— Oh! l'avenir! fit Paule avec une mélancolie qu'elle ne put taire.

Puis, tendant la main à son vieil ami, elle rentra dans le salon d'où il sortit.

Les pensées éveillées par sa conversation avec M. des Gerbets fermentaient en l'esprit de Paule. Anna Gautin était sans cesse présente à son imagination. Comme toutes ses amies, elle était allée, avec sa mère, lui faire sa visite de condoléance et en était sortie toute remuée, mais pas dans le sens qu'on eût pu croire.

Certes, les larmes qu'Anna n'avait pas cherché à retenir en l'embrassant, l'avaient péniblement affectée, mais, à travers elles, et le désespoir actuel, elle voyait l'amour qui les causait et avait, antérieurement, auréolé de bonheur cette jeune tête, penchée aujourd'hui sous le poids du chagrin. Elle voyait le joli front pur que les lèvres du fiancé, en l'effleurant, avaient nimbé de charme; le délicat visage, sans beauté, mais non sans grâce, qui avait été chéri,

et les mains qui s'étoilaient de la pierre couleur de sang de la bague de fiançailles. Tout lui disait le chaste et délicieux roman, au dénouement tragique, il est vrai. Et ce roman, elle l'enviait.

Leur visite avait été courte, d'autres personnes arrivant chez madame Gautin, madame Delfeuil s'était retirée, emmenant Paule.

En cheminant vers leur demeure elle avait dit à sa fille :

— La destinée d'Anna est bien triste!

Et comme Paule ne répondait pas, sa mère continua :

— Combien je me félicite que tu n'aies pas été fiancée avant la guerre! Tu aurais pu avoir, aujourd'hui, le sort de ton amie.

— Et puis? fit Paule, nerveuse.

— Eh bien! Ce serait très malheureux.

— Anna ne sera pas plus seule que moi, qui ne me marierai jamais.

— Si, répondit sa mère, soit qu'elle fût plus confiante, soit qu'elle voulût le paraître pour l'apaiser, si, tu te marieras. On le fait à tout âge.

— Je vous dis que je ne me marierai pas, répéta Paule irritée.

— Si tu ne le veux pas, je ne t'y contraindrai pas, riposta madame Delfeuil, froissée du ton de sa fille.

Elles rentrèrent en silence dans leur vieille maison, sans que la mère de Paule ait vu, à sa réponse, l'ironie de son sourire.

A quelques jours de là, Lucy Mervil convia Paule à passer l'après-midi avec elle, ainsi que cela se faisait souvent entre jeunes filles à Ville-Abbé. Le prétexte de cette réunion était de lui faire voir les cadeaux déjà reçus, et les modèles choisis pour son trousseau.

Paule s'y rendit le cœur gonflé d'amertume, de dépit, de jalousie secrète; mais elle n'eut pas voulu y manquer, attirée par le spectacle de ce bonheur, qui lui était cruel pourtant.

Lucy, bien entendu, ne se douta pas de l'orage qui grondait sous le front un peu plissé de son amie. Dès l'arrivée de Paule, qu'elle guettait, elle avait couru au-devant d'elle et l'avait emmenée dans sa chambre, pour être plus libre de causer. Et cette conversation, elle ne se l'était pas imaginée autre qu'un long monologue où elle contera à son amie toutes ses joies de fiancée. Elle n'avait, — sans s'en rendre compte — désiré la voir que pour cela. Ne jouit-on pas davantage d'un bonheur qu'on confie, ne serait-ce que par les paroles qui l'énoncent et le fixent? Le bonheur est une supériorité, et toute supériorité se plaît à s'affirmer par des mots, si ce ne peut-être par des actes, qui la consacrent, ou bien, moins généreusement, par des comparaisons qui l'exaltent. Lucy, inconsciemment, jouissait du plaisir de se parer de sa gloire de fiancée près de l'amie qui n'en était pas favorisée.

Elle commença par lui montrer le portrait de son futur époux.

— Regarde! lui dit-elle, regarde s'il est délicieux!

Eh bien ! il est cent fois mieux que sa photographie.

Paule prit en main l'écrin de velours et considéra longuement l'image qu'il contenait. C'était celle d'un homme jeune, aux traits durs et comme heurtés, dont le visage, sans beauté, donnait une impression de volonté, et que des yeux noirs, très vifs et légèrement convergents, n'adouçissaient pas.

Paule eut une satisfaction secrète qu'il ne répondit pas à l'éloge exalté qu'en faisait Lucy, mais comprit qu'il eût été malséant de le reconnaître.

— Il paraît avoir beaucoup de décision, fit-elle seulement.

— N'est-ce pas ? dit Lucy, prenant cela pour un compliment, oh ! c'est un caractère.

Puis elle ajouta, minaudant et avec complaisance :

— Mais il n'a pas d'autres volontés que la mienne.

— Puisse cela toujours durer ! remarqua Paule.

— J'y compte bien. Quand on aime comme il m'aime !

— Quelquefois, cela passe.

— Pas un amour comme celui-là ! Tu ne peux pas le comprendre, ma petite, tu ne peux pas juger un sentiment de cette force et de cette douceur, tu n'en as pas eu dans ta vie. Moi non plus, du reste, jusqu'à présent. Cela a été une révélation... oh ! indicible.

Paula, sans répondre à cet enthousiasme, se tourna vers la commode où se trouvaient des écrins, d'avance proposés à son admiration.

L'un après l'autre elle les ouvrit. Elle regarda sans bien les voir, des bijoux, des pièces d'orfèvrerie, de

ces bibelots qu'il est d'usage d'offrir au moment des noces. Lucy présentait tour à tour ces objets aux suffrages de son amie. Prenant un presse-papier de cristal et de bronze doré, et le montrant à Paule, elle lui dit :

— Tiens, c'est le cadeau de cette pauvre Anna. Elle me l'avait envoyé avant la catastrophe.

— Il est joli, dit Paule, elle n'aurait plus, à présent, la pensée de le choisir.

— Oh! bien sûr! Pauvre victime! pauvre martyr! dit Lucy. Comme je la plains! Elle est si malheureuse!

— Si malheureuse? fit Paule s'abandonnant, sans y songer à sa pensée intime, si malheureuse? elle a des consolations.

— Des consolations? dit Lucy révoltée, lesquelles?... Lesquelles peuvent compter devant un coup pareil?

Cette question ramena Paule à elle-même. Qu'allait-elle laisser deviner de son sentiment mystérieux, dont elle rougissait en secret, et qu'avait-elle failli le trahir? La sueur lui monta au front à la notion de cette imprudence, tandis que Lucy insistait :

— Quelles consolations lui trouves-tu?

— Mais, beaucoup, fit Paule qui ne voulait pas se dédire. La sympathie de tout le monde, l'accueil maternel de madame Dutel et de la famille de son fiancé, qui l'a traitée comme si elle avait été sa femme.

— Qu'est-ce que cela?...

— C'est un appui dans l'existence,

— N'a-t-elle pas ses parents ?

— Oh ! ses parents ont d'autres enfants à s'occuper.

— Ils sont pourtant très bons pour elle. Ils s'associent à son deuil de façon touchante, tout le monde le constate.

— Certainement, fit Paule, à qui une vague réminiscence des propos tenus à ce sujet, chez elle, inspira une réponse irréfléchie, — et elle est heureuse, bien heureuse dans son malheur de pouvoir le porter, ce deuil, et pleurer en liberté celui qu'elle aimait.

Paule avait prononcé ces mots avec une mélancolie appuyée et injustifiée, mais que lui dictait son état d'âme. Subitement, Lucy en fut frappée :

— Comme tu as dit cela ? s'écria-t-elle.

— Eh bien ? fit Paule.

— Comme tu as dit qu'Anna est heureuse de pleurer en liberté celui qu'elle a aimé... Est-ce que toi?... non, ce n'est pas possible!... Est-ce que toi?... Mon Dieu! depuis quelque temps tout le monde te trouve si triste! est-ce que tu pleurerais... tout bas ?

— Tais-toi, fit Paule, la repoussant du geste, tais-toi, ne parlons pas de moi.

Mais la curiosité de Lucy, si aiguë sur toutes les choses de sentiment par son amour exalté, était mise en éveil. Elle crut pressentir un secret dans les réticences de Paule, et s'acharna dans la volonté de le pénétrer.

— Pourquoi ne pas parler de toi?... Au contraire, parlons-en. Ne suis-je pas ta meilleure, ta plus intime amie ? Vois, moi, t'ai-je caché mes secrets de

fiancée? Et, pourtant, ils ne sont pas faits pour être divulgués, mais j'ai eu confiance en toi. Toi, tu ne l'as pas en moi, puisque tu ne veux pas me dire ce qui se passe en ton cœur.

— Il ne s'y passe rien, dit Paule...

Lucy n'était pas fille, une fois son intérêt amorcé, à se décourager si vite.

— Alors, pourquoi, je viens de te le dire, es-tu si triste? si sombre, que tout un chacun le remarque? On en parle, tu sais? Il y a des gens, — tiens, monsieur des Gerbets, — et bien d'autres encore, qui disent que c'est parce que tu ne trouves pas à te marier, et que mon mariage te rend jalouse.

— Oh! fit Paule, dans un geste de véhémence protestation.

— Moi, je ne le crois pas, bien entendu, je ne l'ai jamais cru. Je réponds même, quand on me tient ces propos, que ce n'est pas là la cause de ta tristesse; qu'il y en a une autre. Laquelle? tu viens de me donner raison, de me la laisser pressentir. Paule! je t'en prie, aie confiance en moi! Tu as du chagrin?

— Oui, dit celle-ci, détournant la tête pour ne pas pleurer car ses nerfs la trahissaient.

Mais Lucy devina ses larmes et elles excitèrent plus encore sa curiosité.

— Tu as perdu un homme que tu aimais?

— Oui, fit encore Paule entraînée par les circonstances dans un roman imaginaire qu'elle avait la sensation de vivre, comme on vit le rôle qu'on joue dans une comédie.

— Il l'aimait?

Jamais l'amour-propre de Paule n'eût répondu non.

— Vous vous fussiez épousés?

Paule inclina la tête.

Lucy se jeta à son cou, pleurant elle aussi.

— Oh! pauvre amie! pauvre amie! et moi qui aiguisais ta peine en te parlant d'Anna! Pardonne-moi!

Puis, la bouche près de son oreille, elle murmura :

— Qui était-ce?

Paule se dégagea de l'amicale étreinte et reprit sa pose affaissée, les yeux vagues et mouillés, les mains jointes au bout de ses bras tendus, dans un geste d'abandon.

— Dis-moi son nom? reprit Lucy.

— Jamais, fit Paule avec force, ce secret mourra avec moi.

— Tes parents l'ignorent?

— Oh! oui, affirma le jeune fille avec élan.

— Et tu ne veux pas te confier à moi, à moi, Paule? C'est mal.

— Je ne puis. Il est des secrets qui cadonassent le cœur en y entrant! fit Paule avec une sentimentalité voulue.

— C'est donc que cet homme t'était inférieur, comme famille ou situation?

Là encore, l'orgueil de Paule se révolta. Elle se prêtait presque inconsciemment à une fable, mais n'entendait point en être rabaissée, alors qu'elle n'y

consentait, au contraire, que pour prendre une revanche contre la destinée, et se montrer au niveau de ses amies.

— Non ! non, répondit-elle vivement.

— Je le connaissais ?

— Ne connais-tu pas toutes mes relations ?

— Je l'appréciais ?

— Je le crois, fit Paule avec fierté.

— Il était de Ville-Abbé ?

— A cela, je ne répondrai pas.

— C'est qu'il en était. Ah ! tu me caches son nom ? Je le saurai, je le saurai en dehors de toi, je questionnerai...

— Ah ! dit Paule saisie, ne fais pas cela ! Lucy, ne fais pas cela !

— Je le ferai, riposta Lucy, obstinée. Il y a longtemps qu'il a été tué ?

— Je l'ignore, répondit Paule se rendant vaguement compte qu'elle avait été trop loin, et ne sachant plus comment rétrograder sans se trahir.

— Mais tu sais qu'il n'est plus ?

— Je le sais, répondit Paule dans la nécessité d'être logique.

— Ah ! s'écria Lucy, je devine ! c'est un disparu.

Paule fit un signe affirmatif au hasard, et toujours pour s'en tirer. Elle espérait y avoir réussi, car Lucy se taisait. Mais tout à coup elle jeta un grand cri :

— C'est Jehan d'Alte !

Paule, à ce nom, jusqu'ici bien loin de sa pensée, car ses paroles n'évoquaient réellement personne,

devint rouge d'émotion et d'inquiétude sur les suites de sa confiance factice, et, dans son trouble, ne sachant comment détromper Lucy, elle murmura, pour gagner le temps de la réflexion :

— Qui te fait croire que c'est lui ?

— D'abord parce que c'est un disparu, ensuite parce que, repassant dans ma mémoire les jeunes gens qui, avant la guerre, s'occupaient de toi dans le monde, je me suis rappelé les assiduités de monsieur d'Alte près de toi. Ah ! vous aviez pourtant bien caché votre jeu, personne ne se doutait de votre entente ! Vous n'en disiez rien non plus : Peut-être sa famille s'opposait-elle à votre mariage ?

— Pourquoi s'y fût-elle opposée ? répliqua Paule, que cette supposition humiliait.

— Tu n'as ni la situation ni la fortune du baron d'Alte.

Paule se le disait bien, durant cette conversation vaine, que Jehan d'Alte, vivant, n'eût jamais été pour elle, mais voici que Lucy le lui offrait, en quelque sorte, comme fiancé d'outre-tombe. Et sans avoir pu retrouver le sang-froid qui lui eût permis de réfléchir sur les conséquences possibles de son imprudence, Paule ne prononça pas un mot, pas un seul d'acquiescement précis, mais elle ne démentit point son amie.

C'était sa revanche, ces fiançailles imaginaires, qui ne faisaient de mal à personne, puisque Jehan ne reviendrait plus. Fiancée de Jehan d'Alte ! C'était un titre ! Et Lucy ne pourrait plus écraser son célibat

prolongé de la dédaigneuse compassion de sa situation de prochaine épousée.

C'est pourquoi, comptant fermement que toute cette histoire resterait secrète, entre elles deux, Paule, agissant un peu comme une somnambule, dans un rêve, laissa dire Lucy Mervil, qui ne l'interrogeait plus et ne tarissait pas.

— Je me souviens maintenant, disait-elle, ce bal du 13 juillet 1914, il t'a à peine quittée. Vous êtes allés, ensemble, vous asseoir sur la terrasse.

Tandis qu'elle continuait, égrenant de puérils souvenirs, Paule se remémorait aussi cette réunion, la dernière où elle eût assisté, et où Jehan d'Alte s'était souvent rapproché d'elle. Mais la notion lui revenait aussi, — et elle la repoussait de toutes ses forces inconscientes, — que c'était surtout pour l'entretenir d'une jeune Anglaise, qu'elle connaissait un peu, et dont il se prétendait amoureux.

Cela, elle le tut et voulut se persuader que c'était une plaisanterie de sa part, un prétexte pour l'entretenir, peut-être un moyen de la piquer au jeu en excitant sa jalousie. Puisque, à cinq ans de distance, Lucy gardait assez vif le souvenir de ses assiduités, pour avoir mis de suite un nom sur le fantôme qu'elle, Paule, avait créé de toutes pièces, sans songer à lui appliquer aucune personnalité, c'était donc qu'il était visible qu'il la recherchait, qu'il l'avait aimée...

Cette pensée acheva de faire perdre la tête à Paule. Aimée ! Il l'avait donc aimée ?... Tous les propos de Lucy continuaient à le lui persuader. Elle les accueil-

lait comme adjuvants de l'espoir étrange qu'ils venaient de créer en elle. Et Lorsque Lucy termina en lui demandant :

— Quand vous fussiez-vous fiancés ?...

Elle répondit évasivement :

— Je ne sais... la guerre est venue!

— Avant qu'il parle à sa mère?

— Oh! dit encore Paule, nous n'étions pas pressés!

— Et il est mort, ma pauvre Paule, reprit Lucy.

Quelle pitié! quelle sympathie tu m'inspires! c'eût été pour toi un si beau rêve! Il était charmant, fils unique, de grande noblesse, avec une grosse fortune. Tu aurais fais là un mariage inespéré, ma chérie, inespéré, qui eût joliment imposé silence à tous les commérages, qui ont couru la ville, des difficultés qu'avaient les parents à l'établir. Je comprends maintenant, pourquoi tu ne te mariais pas! ou écartais tous les partis possibles, avant qu'ils se fussent déclarés. Aimée de Jehan d'Alte! Toutes les femmes t'auraient enviée, il était si séduisant!

— Oui, dit Paule avec un soupir, sincère cette fois, inspiré par le regret du rêve impossible; oui, et il n'est plus! Aussi, je t'en supplie, garde-moi le secret, le secret que tu m'as arraché, plus que je ne te l'ai confié. Car, précisa-t-elle, je ne t'ai rien dit...

— Rien, assurément, mais j'ai deviné...

Ce mot inquiéta Paule. Elle eut conscience, au milieu de l'ivresse un peu démente des propos échangés, qu'il était de toute importance que Lucy ne parlât pas. Or, d'avoir deviné, ne l'obligeait pas à la dis-

création comme une confidence reçue. Paule voulut l'engager par un serment.

— Lucy, lui dit-elle, avec une certaine solennité, tout ce que tu as deviné, comme tu viens d'en convenir, est très grave. Un secret surpris ne nous appartient pas. Tu as surpris celui-là. Jure-moi que tu ne le trahiras pas.

— Sois tranquille, fit Lucy.

— Je ne le serai que lorsque tu m'auras fait le serment que jamais tu ne parleras de ces choses, à qui que ce soit. Je te le demande au nom de notre amitié, au nom de ton amour, heureux et béni, lui, et par la pitié qu'il doit t'inspirer pour ta malheureuse amie.

Paule avait touché la corde sensible... Lucy, encore une fois, lui sauta au cou.

— Je te le jure ! fit-elle tout émue.

Et madame Mervil les appelant pour prendre le thé, les jeunes filles descendirent et ne reparlèrent plus de rien.

## VI

Paule était rentrée chez elle dans un état mental voisin de l'ivresse. La réalité des choses lui échappait. Elle marchait, agissait, parlait comme sous l'empire d'un stupéfiant qui, lui laissant accomplir les gestes d'usage, en retranchait sa pensée, retenue ailleurs. A se retrouver dans sa maison, dans sa chambre, où elle était montée défaire son chapeau, elle se demandait si elle ne venait pas de s'éveiller d'un rêve, tant tout ce qui s'était passé, depuis qu'elle avait quitté ces lieux familiers, était inattendu. Il y a quelques heures encore, c'était une déshéritée d'amour, une vieille fille sans passé ni espérance qui s'asseyait dans ce fauteuil, se contemplait dans cette glace. A présent c'était l'héroïne d'un roman, la victime d'un drame, c'était une créature vibrante, pour laquelle un homme, — et quel homme ! — s'était passionné.

Était-ce possible ? Paule ne reconnaissait plus, dans sa mémoire trouble, la part qu'il fallait faire, en cette transformation, à sa propre imagination, et celle qui appartenait à la vérité : Avait-elle vraiment inventé cette affection ?

Elle s'interrogeait, ne se rappelant avoir rien dit de précis, surtout n'avoir prononcé aucun nom. Et, de ce dernier point, elle était d'autant plus certaine que nul ne s'était présenté à son esprit. Elle avait proféré quelques paroles imprudentes, elle en convenait ; puis, pour les rattraper, d'autres, au hasard, sans intention fixée, et cela avait déclenché, chez Lucy, la constatation qui l'avait bouleversée, que Jehan d'Alte l'aimait !

Il fallait bien que ce fût vrai, puisqu'on l'avait remarqué. Alors elle n'avait pas démenti les suppositions si affirmatives de son amie. C'était là tout.

Par ces sophismes, elle étouffait la voix de la raison qui lui eût montré qu'elle seule avait, par ses réticences pleines de sous-entendus, préparé le roman dont elle s'enivrait. Cette voix, elle ne voulait pas l'écouter. On lui avait dit, péremptoirement, qu'elle était aimée, elle ne voulait retenir que cela. Mais la joie l'en étourdissait et elle ne retrouvait ni son sang-froid, ni son équilibre moral.

Elle descendit pour le dîner, dans cet état d'âme qui lui faisait voir toutes choses sous un aspect différent. La conversation de ses parents l'ennuya, elle avait hâte d'être seule pour ressasser, mille fois, le sujet qui l'absorbait toute, et remonta de bonne

heure. Dans sa chambre, verrous tirés, elle s'abandonna à son rêve. N'était-ce qu'un rêve? Non, la réalité était là, représentée par l'assertion de Lucy et affirmée par les circonstances, les détails précis que son amie lui avait rappelés. Comment les avait-elle antérieurement oubliés? Comment avait-elle eu les yeux clos au point de ne pas s'apercevoir, elle, la principale intéressée, des sentiments qu'elle inspirait, alors qu'ils n'étaient un secret pour personne? Elle interrogeait fiévreusement sa mémoire pour y retrouver des propos de Jehan qui eussent pu être des aveux déguisés et qu'elle n'avait pas compris. Elle n'en trouvait aucun, — et pour cause! — Oui, il la recherchait, oui, il la faisait volontiers danser; au tennis, aimait à jouer avec elle, causait, surtout, causait beaucoup avec elle. Mais elle avait toujours eu l'impression, — exacte du reste, — qu'il la traitait en camarade.

C'est que c'était sa manière, à lui, de faire la cour, et qu'elle ne s'en était pas doutée. Si elle avait senti la vérité, elle eût mieux répondu à ses avances, — puisque c'en était, disait-on, — et il eût précisé, il en fût venu aux définitifs aveux. Avec quelle ardeur elle les eût accueillis! Car, sans le savoir non plus, ne l'aimait-elle pas?

Tout son être, exalté, aujourd'hui, répondait à cette question par une affirmation. Oh! oui elle l'aimait! Elle l'adorait!

Que ne s'en était-elle pas encore rendu compte? Elle n'avait donc jamais regardé en son cœur?

Cette illumination que produit l'amour dans tout l'être, Paule la ressentait totale, et elle laissait, dans l'ombre, tous les à-côtés, du brûlant sujet : les avantages inespérés que lui eût apportés ce mariage, et le désespoir qu'elle aurait dû éprouver de la disparition du récent bien-aimé. Elle n'y songeait même pas, toute à l'exaltation passionnée du sentiment que, facticement, elle éveillait en elle. Et, après une longue soirée d'extase, fatiguée par la tension cérébrale de cette émotion, elle s'endormit en murmurant :

— O mon Jehan adoré!

Le réveil, le lendemain, la trouva incertaine. Tous les songes s'évanouissent à la lueur du jour. Une fois encore, Paule se demanda si elle avait rêvé! Un fâcheux amalgame se produisait en son esprit avec ce qu'elle avait pu suggérer, ce qu'on lui avait dit, ce qu'elle avait imaginé. La vérité n'en pouvait pas surgir. Et elle prit, pour elle, ce que lui inspirait son secret désir : un amour réciproque et mystérieux entre elle et Jehan d'Alte.

Elle s'en sentit grandie devant sa propre estime, mais eut, pourtant, la sagesse de comprendre qu'il ne devait pas être connu. Les circonstances qui l'avaient entouré étaient trop délicates; en trahir le secret, c'était s'exposer à de cruels démentis. Comme elle n'avait rien pour appuyer ses dires, on pouvait douter de leur véracité, l'accuser d'exagération. Ce reproche l'effrayait... Il était indispensable que tout ceci restât très caché, et sous l'empire de cette constatation, Paule regretta un peu ce qu'elle avait pu

confier à Lucy. Si, jamais, cette histoire venait aux oreilles de ses parents? Elle en aurait mille regrets, car, eux, voudraient la tirer au clair, y mettraient leur implacable logique, et Paule avait la prescience qu'ils arriveraient, ne jugeant la situation que par des faits, et n'en trouvant point, à démolir l'édifice du rêve dont maintenant elle devait vivre.

Elle se promet donc de revoir Lucy, pour ne pas lui laisser oublier son engagement. Puis, c'était la seule personne avec qui il lui était possible de parler du bien-aimé. Et elle avait l'intuition, très juste, que parler d'un sujet, même irréel, comme s'il n'appartenait pas au domaine de l'illusion, c'est lui donner un corps.

Désormais, les pensées de Paule prenaient un autre tour. Elle, la découragée de la veille, avait, dans sa vie morne, un but qui n'était qu'un souvenir; mais, dans un cœur vide, cela compte! Elle se remémorait Jehan d'Alte, ses traits, ses attitudes, cherchait à retrouver dans son esprit tous les propos qu'ils avaient échangés, tous les détails de leurs relations.

Elles dataient de loin.

Les d'Alte étaient fixés à Ville-Abbé depuis plusieurs générations. Ils appartenaient à la vieille noblesse de cette cité qui comptait, autrefois, une société aristocratique particulièrement nombreuse. Elle se suffisait, grâce à cela, à elle-même, et frayait peu avec les personnes d'une caste moins élevée, quoique non moins honorable, et, pour certaines familles, non moins ancienne. Madame d'Alte, mère

de Jehan, avait perdu son mari, et consacrait sa vie à ce fils unique, qu'elle adorait. Elle sortait peu, et ne fréquentait pas les Delfeuil, qui n'appartenaient pas à son cercle. Il fallut la circonstance d'une fête de charité pour la mettre en rapport avec Paule. La jeune fille ayant, avec quelques autres, quêté à cette cérémonie, fut, ainsi que ses compagnes, priée, le soir, à diner à l'hôtel d'Alte.

Comme par hasard, Jehan se trouva, à table, placé à côté de Paule. Elle était très intimidée. Il s'en aperçut et, bon garçon, voulant la mettre à l'aise, il lui fit des frais. Sans conséquences, bien entendu, et elle les prit comme tels, mais y répondit intelligemment, car elle ne manquait pas d'esprit naturel, ni de culture.

Cette brève et relative intimité fut le début et, en même temps, donna la note des relations qui suivirent entre Jehan et Paule.

Il l'avait abordée sur le ton de la plaisanterie joyeuse, — qui du reste lui était habituel. — Elle avait riposté pareillement. Ils ne devaient plus, ensuite, le quitter, Jehan ne prenant pas au sérieux cette sorte de camaraderie et Paule, qui savait parfaitement tout ce qui les séparait, ne basant aucune espérance sur une sympathie frivole qui se traduisait de la sorte.

Elle était flattée lorsque, ultérieurement, Jehan, dans le monde, venait la saluer, lorsqu'il la faisait danser, lorsqu'il la taquinait, ce qui semblait l'amuser prodigieusement. C'était le seul sentiment qu'il

lui inspirait et que, du reste, lui permit sa manière d'être.

Madame d'Alte restait très confinée dans son cercle fermé, mais Jehan, éclectique par nature, acceptait volontiers toutes les invitations, qu'en sa qualité de célibataire et de danseur, on lui adressait. C'est ainsi que Paule le rencontrait, sans qu'il fût jamais venu chez ses parents. Il fréquentait aussi un *court* de tennis, où elle allait régulièrement avec Anna Gautin et Lucy Mervil, ses amies. Mais toutes ces occasions de revoir se bornaient à peu de choses. Dès l'été, madame d'Alte partait pour la campagne, la mer ou les eaux, et son fils l'accompagnait. Lorsqu'à l'automne, elle réintérait Ville-Abbé, lui, chassait de côté et d'autre. Paule ne le revit pas de toute cette belle saison. L'hiver suivant les réunit deux ou trois fois. Vraiment, alors, elle ne pensait pas à lui.

Les circonstances que Lucy lui avaient rappelées lui revenaient maintenant peu à peu.

Les courses où, une fois, au pesage, il lui avait parlé, lui demandant, avec son ironie joyeuse, un tuyau pour parier, parce qu'il était sûr qu'elle lui porterait bonheur.

Puis, ce jour, au tennis, où il l'avait priée avec insistance, d'être dans son camp... Et d'autres faits, puérils, qui, dans sa prédisposition actuelle, prenaient de l'importance...

Enfin ce dernier bal de 1914, la veille de la fête nationale. C'était une matinée, aux proches environs de Ville-Abbé.

La fête avait lieu dans une villa située au milieu d'un admirable jardin, et il faisait une si belle journée que, malgré les appels répétés de l'orchestre, on se promenait plus volontiers qu'on ne dansait.

Jehan était venu la rejoindre au milieu de ses amies, tandis qu'elles circulaient entre des haies de roses merveilleuses, encadrant le *court* de tennis. Les buissons fleuris des altéas mauves, des genêts d'Espagne aux fleurs d'or, alternaient avec les touffes de pois de senteur, dont le parfum violent embau-mait l'atmosphère...

Paule s'était arrêtée un instant pour lui répondre, ses compagnes avaient continué de se promener; et il l'avait ramenée à un banc, sur la terrasse, où il s'était assis à côté d'elle. Elle se rappelait très bien qu'il l'interrogeait sur miss Knigton, une jeune et jolie Anglaise, qui passait l'été à Ville-Abbé, et qu'elle voyait quelquefois. Mais il le faisait en plaisantant, comme toujours.

Et elle n'avait pas compris, alors, que c'était un prétexte pour parler d'amour, et qu'il l'y invitait par ce jeu même!

Portée par ces souvenirs, elle se prit à fouiller les tiroirs où, comme tant de jeunes filles, elle se plaisait à conserver ses souvenirs de bal, ses carnets, des fleurs, surtout des objets de cotillon, ces bibelots, qu'avant guerre, on distribuait à profusion. Elle eut quelque peine à les retrouver, car son départ précipité, quand le pétit approchait, avait mis du désordre dans ses affaires, mais elle finit par atteindre le cof-

fret d'étoffe à grandes fleurs voyantes où elle en avait serré la plupart. Avec un soin minutieux, elle les avait autrefois étiquetés. Ce flacon lui venait de M. un tel. Cette corbeille, de celui-ci, ce plateau, de celui-là. Ah!... son cœur bondit! cet éventail de papier pailleté d'argent portait la mention : « M. d'Alte. » Elle le saisit et le couvrit de baisers fous. Ah! le cher, le précieux souvenir d'amour! Elle fouilla encore ses trésors. Cette boîte d'étain repoussé, datant d'une époque où c'était la gloire des jeunes filles de faire elles-mêmes tous les objets du cotillon des bals de leur mère? Elle chercha à l'ouvrir, d'abord en vain, ses doigts s'obstinèrent sur le couvercle trop enfoncé. Il céda; un papier s'échappa : « De M. Jehan d'Alte. » Encore une fois elle l'embrassa... Comme l'éventail, elle chercha à le glisser sur son cœur... C'était un peu encombrant.

Mais voici ce carnet minuscule, à la couverture de parchemin, ornée à l'aquarelle d'un petit bonhomme grotesque, tendant un parapluie... Elle l'ouvre... Ah! cette fois c'est trop de bonheur! « Jehan » à la première page et écrit de sa main!...

Elle se rappelle qu'il disait drôlement : « Je signe tous mes cadeaux pour leur donner de la valeur. » Il n'avait qu'un carnet à offrir, et c'était à elle qu'il l'avait réservé... Oh! ce mot écrit par lui!

Elle se sentait devenir folle de joie, folle d'amour, d'amour rétrospectif car, demain, sans doute, après l'exaltation de la révélation, elle mourrait de douleur de la perte du bien-aimé.

## VII

La réaction probable n'est pas encore venue. Paule vit toujours dans l'enthousiasme de son illusion. Elle est transformée. La vie semble circuler plus intense dans tout son être. Ses yeux ont un éclat inconnu. Le sang afflue à sa peau terne qu'il colore légèrement. Ses gestes sont plus aisés, plus gracieux. Sa bouche ne sourit point, sinon on pourrait, la voyant, croire à un épanouissement subit causé par une grande joie.

Elle accomplit les rites habituels de sa vie avec détachement, mais ponctualité. Elle en a l'âme absente. Son entourage proche n'est point assez perspicace pour s'en apercevoir, mais, lorsqu'elle sort de sa maison, des regards s'attachent à elle avec l'insistance d'une curiosité qu'elle n'était pas habituée à éveiller. Elle en surprend quelques-uns, et, tantôt

absorbée par son rêve, elle se les explique par l'intérêt que doit attirer la fiancée de Jehan d'Alte, tantôt rappelée à la réalité, elle s'en inquiète, craignant que son secret ne soit pénétré. A cette pensée, elle frissonne!... Les conséquences d'une révélation auraient une telle portée!... Mais Lucy ne s'est-elle pas engagée sous serment — et quel serment! — à la discrétion?... Alors, elle se rassure...

Pourtant... la discrétion des femmes!... disons même tout court : la discrétion... Il y a tant d'hommes qui, sur ce point, sont femmes!

Une après-midi, Paule était seule au salon quand on lui annonça M. des Gerbets. Elle tressaillit! C'était la dernière personne qu'elle eût voulu voir à cette heure trouble de sa vie, car elle craignait à la fois sa pénétration et son indiscrétion.

Dès son entrée, son air ne la rassura point. Sa physionomie, d'ordinaire un peu narquoise, avait un aspect de gravité, de componction même, qui lui donna à penser.

Il lui baisa la main, selon sa galante habitude, puis, sans attendre qu'elle l'y ait invité, prit place sur le fauteuil droit, recouvert de velours rouge, qu'il affectionnait.

Paule, le cœur un peu bridé, ne savait comment entamer la conversation, et lui en laissa le soin.

Il tarda un moment, et cela causa entre eux un peu de gêne. Il n'était sans doute pas embarrassé, mais préférerait la voir venir.

Enfin il se décida à lui demander des nouvelles de

ses parents. Et Paule lui ayant répondu brièvement, en ajoutant qu'ils étaient sortis tous les deux, M. des Gerbets répliqua :

— Je le savais, votre bonne me l'avait dit, et j'ai béni la Providence de cette circonstance qui me permettait de vous trouver seule.

A ce mot, Paule frémit. M. des Gerbets fit une pause comme s'il attendait une interrogation, elle ne vint pas, alors il se décida à continuer :

— Oui, ma chère enfant, je suis bien aise de pouvoir vous parler sans témoins, car j'ai à vous demander pardon.

Sur la défensive, Paule se redressa :

— Pardon ? De quoi ?

M. des Gerbets prit un air apitoyé.

— Mais d'avoir retourné le fer dans la plaie, pauvre petite ! dans la plaie de votre cœur.

Il s'arrêta encore et Paule pâlit, mais ne dit rien. M. des Gerbets poursuivit :

— Oui, je vous plaisantais, je vous taquinais sur votre célibat qui se prolongeait contre toute probabilité, contre toute raison d'être, j'étais loin de me douter de sa cause !!!

Le silence de Paule était invincible, mais trahissait son trouble, que M. des Gerbets remarqua.

— J'étais loin, recommença-t-il, de me douter que vous repoussiez tout projet d'avenir parce que celui que vous formiez avait été brisé.

Paule comprit qu'elle ne pouvait se taire plus longtemps.

— De quel projet voulez-vous parler ? fit-elle hésitante.

— Ma chère Paule, ne faites pas la mystérieuse avec le vieil ami de votre enfance... Oh ! vous avez bien gardé votre secret ! Bravement, noblement, même, et avec un magnifique courage. Mais, à présent qu'il est dévoilé, il serait, — laissez-moi vous le dire, — indigne de vous, comme de celui que vous pleurez, de dénier la vérité.

Paule, cette fois, ne douta plus... Lucy avait parlé ! Elle eut l'impression de vertige de dérouler dans un gouffre sans fond. Paraissant exsangue, les lèvres entièrement décolorées, comme les oreilles, qu'un bruissement confus emplissait, elle était près de s'évanouir.

M. des Gerbets le remarqua et en tira avantage.

— Ma bonne enfant, dit-il, rapprochant d'elle son fauteuil et lui serrant les mains qu'elle avait glacées, ne vous troublez pas ainsi, prenez sur vous. Vous avez déjà montré tant d'énergie ! Ne cherchez plus à me dérober le spectacle de votre émotion. Pleurez, si les larmes vous étouffent ! Quelquefois elles sont nécessaires et soulagent le cœur.

Alors, les nerfs de Paule trahirent sa volonté, et comme suggestionnée par ces mots, elle fondit en pleurs.

— Est-ce triste ! poursuivit M. des Gerbets, de souffrir ainsi à l'âge de toute joie, de toute espérance ! Mais, hélas ! vous n'êtes pas la seule. Cette abominable guerre, fauchant tant de jeunes vies, a

détruit aussi tant d'espairs, tant de projets, tant de bonheurs ! Le vôtre, — continua-t-il sur un autre ton, — eût été bien grand, vous eussiez fait bien des envieuses, car, je ne dis pas que vous ne le méritiez point, mais vous eussiez conclu un mariage... imprévu.

Paule, enfin un peu revenue à elle, comprit que, maintenant, et à tout prix, elle devait démentir ces paroles. Mais comment le faire après le précédent silence, qui lui avait été imposé par son émotion de savoir divulgué le secret de ses rêves, et surtout par cette émotion elle-même qui l'avait trahie, par ses larmes, maintenant taries, et dont elle mesurait rapidement l'imprudencé, qui était un aveu.

Tremblante, et pour gagner du temps, elle murmura seulement :

— Mais qui a pu dire, qui a pu faire supposer ?...

— Cette révélation, répondit M. des Gerbets, a été pour tout le monde un coup de foudre, qui a ouvert des yeux longtemps fermés sur la réalité des choses. Alors, on s'est souvenu... on a, dans les mémoires, rassemblé des indices, des paroles, des faits et... on n'a plus douté.

— Cette révélation ? interrogea Paule qui se reprenait un peu, mais ne sachant quoi dire, n'avait trouvé que la maladresse de cette question, qui acceptait tacitement les propos précédents.

— Eh bien ! elle est venue du deuil de mademoiselle Anna Gautin, Comme on la plaignait, quelqu'un, je ne sais plus qui, — si même je l'ai jamais su ! —

a observé qu'elle avait bien des compagnes d'infortune. On en est facilement convenu. Une autre personne, — que j'ignore aussi, — a fait remarquer que, même à Ville-Abbé, il y avait de ces victimes, — par choc en retour, — de la triste guerre. Naturellement, comme dans les petites villes où tout le monde se connaît, on a cherché des noms... On en a trouvé quelques-uns et le vôtre a été prononcé.

— Le mien ! répéta Paule qui ne voulait toujours pas se livrer et reprenait un instinct de défense.

— Le vôtre, continua M. des Gerbets, alors, comme je vous le disais tout à l'heure, des souvenirs surgirent, des réminiscences, et on eut tôt fait de trouver pour qui coulaient vos larmes secrètes.

— Pourtant, commença Paule, qui s'arrêta après ce mot ne sachant vraiment pas desquels elle aurait voulu le faire suivre.

Mais elle n'avait plus besoin de parler, M. des Gerbets était fixé sur ce qu'il avait voulu savoir, et ce fut lui qui continua :

— Pourtant, vous vous êtes tue. Oh ! très dignement ! Je vous en ai déjà félicitée, mais les faits parlaient pour vous, et toutes les attentions dont, avant la guerre, vous entourait Jehan d'Alte, et mille circonstances évoquées, témoignant de son sentiment pour vous.

La pensée vacillante de Paule varia encore à ce propos. L'obligation de démentir s'effaça devant le désir de savoir quelles étaient ces circonstances qui avaient été remarquées, dont la connaissance pouvait

encore étayer son rêve et transformer en réalité ses illusions. Alors elle demanda témérairement :

— Mais qu'a-t-on pu remarquer ?

— Ma chère enfant, l'amour ne se dévoile pas seulement par des mots, les regards le trahissent aussi. Qui a vu les yeux de Jehan d'Alte attachés sur vous ne pouvait conserver de doutes. Et puis cet empressement à vous rechercher, à vous retrouver partout. Ce garden-party à la veille de la guerre, chez madame Vémy, pour qui y était-il venu ? Et qui n'y a-t-il point quittée ? Enfin ses lèvres ont été parfois plus éloquentes encore que ses regards. Elles ont même été indiscrètes, si tant est que vous vouliez garder le secret de votre mutuel attachement.

Paule avait été d'abord un peu déçue de la réponse de M. des Gerbets, qui ne lui apprenait rien de nouveau, mais la dernière phrase remit sa curiosité en éveil :

— Qu'a pu dire Jehan d'Alte ? fit-elle.

— C'était à ses amis. Il vous vantait. A l'entendre, vous étiez la fille la plus intelligente de Ville-Abbé. « Si spirituelle, précisait-il, et si amusante ! » D'autres fois, il rendait justice à vos qualités de cœur et de caractère. « Il n'y a pas meilleure fille au monde ! » Un jour, un de ces messieurs lui ayant dit, après un de ces éloges : « Ma parole, tu en es amoureux ! » il avait répondu, se dérochant un peu, mais sûrement par discrétion : « Peut-être bien. »

Cette phrase entra dans le cœur de Paule comme un rayon de soleil entre par une porte soudai-

nement ouverte dans une chambre obscure, l'illuminant toute. Alors il l'aimait, il l'avait dit lui-même. Elle n'avait donc pas rêvé! Tout, pour elle, fut absorbé par cette certitude. Aimée! Il l'avait aimée! Qu'aurait-elle été démentir, à présent, cette vérité que tout le monde connaissait et qui la remplissait d'orgueil et de joie rétrospectifs? Elle n'y songeait même plus et restait rêveuse.

Ce fut M. des Gerbets qui reprit :

— On s'étonne seulement un peu que votre secret ait été longtemps si fidèlement gardé que personne n'ait jamais prononcé un mot pouvant le trahir, ni dans la famille d'Alte, ni dans la vôtre.

Ce propos rappela à elle-même Paule qui sursauta.

— Ma famille ne sait rien de tout cela, fit-elle vivement.

— Vraiment? Vos parents ignorent?

— Absolument.

— Comment cela peut-il être? Jehan d'Alte n'avait donc pas fait sa demande?

— Non, dit Paule, et pour se justifier elle ajouta, — comme elle l'avait déjà fait, — Et la guerre est venue...

— Ah! je comprends! C'était un roman... un roman à vous deux.

Et comme Paule inclinait la tête en réponse, il reprit :

— Madame d'Alte n'était pas au courant non plus?

Paule répéta le même terme que précédemment :

— Pas encore!

— Tout s'explique, fit M. des Gerbets, vous avez commencé par vous aimer. On devrait toujours faire ainsi. Et l'été, passé, ayant éprouvé, par la durée, vos sentiments réciproques, au retour, l'hiver, de madame d'Alte à Ville-Abbé, le mariage se fût conclu. Vous vous fussiez épousés au printemps!

Paule, trouvant que M. des Gerbets arrangeait très bien les choses, ne protesta nullement.

— Et au lieu de cela, dit-il, fort de son tacite assentiment, au lieu de cela!... Ah! pauvre enfant!

Paule baissa la tête, mais les larmes n'affluèrent pas à ses paupières. Elle était inconsciemment heureuse.

— Il ne faudrait pas maintenant, reprit M. des Gerbets, que votre secret étant connu, on vint vous torturer davantage par des questions, des insinuations, des consolations même, qui réveilleraient le passé.

— Des consolations? répondit Paule, je n'en cherche, je n'en veux aucune. Mon silence en tout ceci a bien prouvé mon désir et ma volonté, puisque, même à mon père, à ma mère, je ne me suis pas confiée.

— Mais dans quel but, puisque tout était, hélas! fini?

— Pourquoi leur causer une peine voisine de la mienne, fit Paule avec sentimentalité, de la mienne qui ne peut être égalée?

— Il était filial, en effet, de la leur épargner.

— Et, reprit Paule, je veux continuer à tout prix,

à tout prix, insista-t-elle, ramenée à ses préoccupations antérieures. Monsieur des Gerbets, vous qui êtes mon bon, mon parfait ami, aidez-moi à sauvegarder mon secret, à ce qu'il ne transpire pas des suppositions qu'on a pu faire à ce sujet; qu'il reste un mystère inéclairci sur lequel on n'a aucune certitude, si bien que la curiosité publique, impuissante à le pénétrer, doive l'abandonner et le laisser mourir avec moi.

— Ce sera peut-être difficile, à présent que tant de points élucidés l'ont révélé, mais enfin, ma chère petite, comptez sur moi.

— Et surtout pas un mot à mes parents! je vous le demande particulièrement.

— S'ils apprennent quelque chose, ce ne sera pas par moi, soyez-en certaine, Paule.

— Merci, je vois bien que vous avez pitié de moi, aussi j'ai toute confiance en vous. Car si mon père et mamère apprenaient t...

La pensée de ce qui, alors, pourrait se passer, effraya Paule qui cacha son visage dans ses mains.

— Eh! eh! fit M. des Gerbets un peu narquois, madame d'Alte peut savoir aussi...

— Oh! s'écria Paule soudainement hantée par une nouvelle terreur. Oh! qu'elle aussi ignore toujours! toujours! Cela, pour moi, c'est un devoir. Jehan, seul, avait le droit de révéler à sa mère ses sentiments. Il m'est absolument défendu de les lui faire connaître, ce serait trahir celui qui n'est plus!

— Vous voyez les choses un peu fort, dit M. des

Gerbets, et je ne vous suis pas entièrement. Enfin, tout cela c'est de votre âge... Ce qui ne l'est pas, c'est la douleur, et pourtant elle n'épargne personne.

Il se leva.

— Allons, adieu ! et du courage !

— Je n'en manque pas ! fit-elle avec un sourire triste, mais un peu fier.

— Je le reconnais.

Et M. des Gerbets s'en fut allégrement. Il savait ce qu'il avait voulu savoir, et que les indiscretions de Lucy Mervil étaient fondées.

## VIII

La discrétion, promise par M. des Gerbets à Paule Delfeuil, n'empêcha pas la nouvelle de son veuvage de cœur de faire tache d'huile. Car il y a mille façons de garder un secret. On peut le taire, ne point le divulguer par de formelles paroles, mais le laisser deviner et, ensuite, se défendre de l'avoir trahi.

« Vous savez, je ne vous ai rien dit ! »

Ce propos calme facilement les consciences.

Il en fut des promesses de M. des Gerbets comme de celle de Lucy Mervil, qu'emporta le désir de répandre une information sensationnelle.

M. des Gerbets quittant Paule pour aller lire à son cercle les journaux du soir, était tout fier d'avoir, le premier, l'affirmation du bruit encore incertain qui courait sous le manteau. Il n'était pas assis à sa

table familière de bridge qu'il avait déjà murmuré :

— Vous savez, ne prenez pas Philippe de Bals pour un imbécile !

— Pourquoi le jugerions-nous tel ?

— Au sujet de ce qu'il nous a dit l'autre jour des sentiments de Jehan d'Alte.

— A propos de mademoiselle Delfeuil ?

M. des Gerbets eut un rire narquois qui répondit affirmativement, bien qu'il ajoutât :

— Oh !... en général.

Alors on le questionna. Il n'attendait que cela, et bribe par bribe, tout le secret de Paule y passa.

— Les parents n'en savent rien, termina-t-il, alors, vous comprenez, la prudence et la discrétion s'imposent.

— Assurément, fit le colonel Prège mais, tout de même, si elle avait bien caché son jeu, la mâline l'avait rudement bien joué ! car Jehan d'Alte épouser la fille de Joseph Delfeuil !

— C'eût été au moins inattendu, dit un des joueurs de bridge en battant les cartes, car tout les séparait : naissance, fortune, situation.

— Madame d'Alte eût elle-même consenti à ce mariage ? suggéra quelqu'un.

— Dame, reprit-on, c'est sans doute parce que son fils en doutait qu'il ne s'était pas encore ouvertement déclaré.

Ce soupçon fit quelque chemin dans l'esprit des causeurs, puis l'un d'eux dit :

— Je me demande ce qui avait pu affoler de là

sorte Jehan d'Alte? Elle n'est pas jolie, mademoiselle Delfeuil.

— Non, lui concéda M. des Gerbets, non elle n'est pas jolie, mais toute femme a quelque côté séduisant qui peut attirer un homme, si tant est qu'il le découvre. J'ai un ami qui s'est follement épris d'une femme laide parce qu'elle avait de jolies épaules. Il l'a vue une fois en grand décolleté, cela a décidé de leurs destinées, il l'a épousée.

— Mademoiselle Delfeuil a-t-elle de jolies épaules?

— Je ne le crois pas spécialement, mais, aux yeux de Jehan d'Alte elle a eu ce « je ne sais quoi » qui est l'essentiel et crée l'amour.

— Puis elle est très intelligente.

— Spirituelle, même, amusante.

Au bout d'un quart d'heure de cet entretien, Paule Delfeuil que, naguère, on ne remarquait même pas, dans sa banale médiocrité, mise en lumière, maintenant, par la prédilection de Jehan d'Alte, était classée parmi les femmes capables d'inspirer une passion.

A quelque temps de là, un matin, dans un magasin, Paule rencontra Anna Gautin. Comme il s'y trouvait plusieurs clients, elles échangèrent seulement quelques mots brefs et oiseux, mais, avant de se quitter, Anna, qui partait la première, tendit sous son voile de crêpe, la main à son amie et murmura très bas, pour que, seule, elle puisse l'entendre :

— Ma pauvre Paule... la même épreuve nous réunit... nous nous comprenons et compatissons au chagrin l'une de l'autre!

Paule, saisie, rendit la pression des doigts affectueux, sans répondre autrement, et son silence fut un nouvel acquiescement aux propos répandus maintenant partout.

Un peu revenue à elle, Paule, son emplette faite, quitta le magasin à son tour, se disant intérieurement :

— Elle sait donc, elle aussi ?

Et cette certitude lui causait la complexe impression d'une inquiétude poignante et d'une satisfaction d'amour-propre.

L'inquiétude était celle de voir son secret arriver aux oreilles de ses parents ou, pis encore, à celles de madame d'Alte.

Elle ne se rendait pas exactement compte des limites qu'avait pu atteindre la révélation de son secret, et, anxieuse de les connaître, elle attendait avec impatience le retour de Paris de son amie Lucy, qui était allée y faire des acquisitions en vue de son mariage ; et qui, seule, pouvait la renseigner discrètement.

Aussi, dès qu'elle la sut revenue, se précipita-t-elle chez elle.

Elle la trouva au milieu des caisses, des cartons, déballant ses emplettes, et un peu enivrée encore des jours de joie qu'elle venait de passer avec son fiancé, à Paris ; des cadeaux qu'il lui avait faits, et de ses propres acquisitions. Son état d'esprit était celui de toute jeune fille qui va se marier et que grise, concurrentement avec les illusions de l'amour partagé,

l'étincellement des bijoux, le chatoiement des étoffes de soie, la délicatesse des dentelles au réseau ténu, la profondeur veloutée des fourrures, l'éclat de l'orfèvrerie et l'élégance du trousseau. Minutes de rêve que toute femme a eues à la veille de sa vie d'épouse, et qui en prépare les premiers mirages.

Lucy, naturellement exubérante, ne se possédait pas de joie.

Elle sauta au cou de Paule.

— Que je suis heureuse de te voir ! Si tu n'étais venue, je t'eusse envoyé chercher. Je voulais te montrer, tout de suite, toutes les jolies choses que je rapporte. J'ai été gâtée ! gâtée, non. C'est fou !

Et de sortir les écrins où ruisselaient les colliers et les bracelets, ceux, plus petits, où éclataient les gemmes des bagues, les fantaisies des barrettes, le caprice des pendentifs.

Paule admirait silencieusement, possédée par l'idée fixe des questions qu'elle voulait poser, et ne savait comment aborder. Lucy ne s'en apercevait pas, toute à son enfantine gloriole. Elle allait vite, pressée de tout montrer, et bientôt passa au trousseau, aux fines chemises de linon, aux parures de toile de soie, aux déshabillés de crêpe de Chine.

— Maintenant, conclut-elle, je te présente ma robe de mariée. Dis, est-elle jolie ?... Pierre la trouve délicieuse, mais je me suis refusée à l'essayer devant lui. Je veux qu'il en ait la surprise, le jour de notre mariage,

Alors, et pour la première fois, Lucy considérant le visage morne et fermé de son amie, eut conscience de son involontaire cruauté et s'écria :

— Je te fais souffrir en te montrant tout cela ! ma pauvre chérie, pardonne-moi ! Je n'avais pas songé qu'à tout ce qui est aujourd'hui pour moi, eût pu l'être aussi pour toi, si la mort n'était venue te ravir ton fiancé.

— Oh ! dit Paule douloureusement, je ne suis pas égoïste ! mon chagrin ne m'empêche pas de jouir de ton bonheur !

— Je le savais d'avance, c'est pourquoi je me suis laissée aller au plaisir de l'étaler devant toi... mais sois sûre que, dans mon for intérieur, je n'oublie pas ta peine.

— Ma peine, commença Paule, elle s'est accrue depuis que je ne t'ai vue ; mon cher et triste secret a transpiré...

— Transpiré ? fit Lucy devenue rouge. — Vraiment ? Pourtant je n'en ai parlé à personne. D'abord, tu le sais, presque aussitôt ta confidence je suis partie.

— Oh ! je ne t'accuse pas, dit Paule qui ne voulait pas s'aliéner son amie, mais Anna Gautin sait... et un jour, monsieur des Gerbets est venu me prévenir que, lui aussi, savait...

Lucy, soupirant d'aise à ce nom, reprit vivement :

— Oh ! si monsieur des Gerbets est au courant, je ne m'étonne pas que ton secret ait été divulgué.

— Jusqu'à quel point l'est-il ? Voilà ce que je voudrais savoir et ne puis demander qu'à toi,

— Je n'en sais rien, absolument rien, fit Lucy se « défilant », tu comprends, je suis rentrée d'hier et puis...

Et son geste conclut qu'elle avait d'autres choses à penser :

Elle ajouta pourtant :

— Et comme, bien entendu, je n'en parle à personne...

— Oui, mais on peut t'en parler, et je comptais sur ton amitié pour me mettre au courant. Je n'ai que toi, en cette circonstance, ma chère Lucy, que toi ! termina Paule sur un ton voisin des larmes.

Il émut passagèrement son amie qui repartit :

— Et tu as raison d'y compter ! Donne-moi quelques jours, le temps de me retourner, comme on dit, et j'irai te voir et te raconter tout ce que j'aurai pu savoir.

Sur ce propos, Paule retourna chez elle, le cœur gros de confidences dont elle eût voulu le soulager.

Le surlendemain, Lucy Mervil yint chez elle.

Paule, la voyant, fut tout impressionnée, pensant à ce qu'elle allait lui dire. Et, dès le premier mot, craignant qu'elle ne s'égarât encore, — comme elle le faisait si volontiers ! — dans ses confidences de fiancée, elle l'interrogea :

— Eh bien ? As-tu pu savoir ce dont je t'avais priée de t'enquérir ?

— Oui, ma chérie, fit Lucy d'un air important, je me suis informée, ou, plutôt je n'ai eu qu'à laisser dire et à écouter, car ce ne sont pas des rassurantes

nouvelles que je viens t'apporter : ton secret n'est plus ! tout le monde le sait.

— Tout le monde ?

— Tout le monde ! Tu penses bien que monsieur des Gerbets étant au courant, il fallait que la ville entière le fût.

Tremblante, Paule reprit, insidieusement :

— Mais par qui monsieur des Gerbets a-t-il pu être informé ?

Là, Lucy, qui ne se sentait pas la conscience très nette, s'anima :

— Par qui ? mais par les gens qui avaient soupçonné les projets de Jehan d'Alte et qui, en rapprochant le souvenir du spectacle de ta tristesse, en ont conclu qu'ils ne s'étaient pas trompés. — Par...

— Je n'ai jamais montré mon chagrin, interrompit Paule.

— Montré, non, mais il n'est pas possible de dissimuler complètement son état d'âme. Puis, Jehan d'Alte pouvait avoir fait des confidences.

— Oui, dit Paule, redevenant glorieuse à cette supposition, oui, monsieur des Gerbets m'a dit qu'il avait confié à des amis ses sentiments pour moi.

Et, mot pour mot, car elle les avait exactement retenus, elle répéta à Lucy les propos de M. des Gerbets à ce sujet, accentuant même le dernier :

— « Et à un camarade qui lui disait qu'il était amoureux fou de moi, il en est convenu. »

— Parfaitement, fit Lucy, c'était à monsieur Philippe de Bals.

— Monsieur Philippe de Bals, répéta Paule absourdie de cette nouvelle découverte, monsieur Philippe de Bals! Tu en es sûre? Monsieur des Gerbets ne me l'avait pas nommé.

— Par discrétion! mais, avec d'autres, il a été plus explicite. Oui, c'est bien à monsieur de Bals que Jehan a tenu ce propos. Comment veux-tu, après cela, que malgré ton propre silence et ma discrétion, — que je l'espère tu ne mets pas en doute, — fit Lucy qui tenait à se justifier, ton secret ait pu être gardé!

— En effet, fit Paule rêveuse.

Car, maintenant, elle appartenait tout entière à la révélation que son amie venait de lui faire, en désignant M. de Bals comme le confident de Jehan d'Alte. C'était, là encore, un fait tangible, sur lequel pouvait s'étayer son rêve. Un nom, substitué à un « on dit », c'est la consécration de ce dire. Et à cette nouvelle preuve qu'elle ne s'était pas laissé abuser par son imagination en croyant à l'amour de Jehan pour elle, encore une fois reculait, au second plan, la crainte de voir ses parents, puis madame d'Alte, apprendre son roman, et les complications qui auraient pu en résulter... Des complications? En pouvait-il surgir devant une vérité par tous affirmée?...

Dans cette disposition d'esprit, Paule écouta vaguement Lucy.

Celle-ci, enchantée de s'être disculpée victorieusement d'une indiscretion qui la troublait un peu, était revenue à ses préoccupations personnelles et repar-

lait avec enthousiasme de son fiancé, qu'elle attendait le lendemain, et de son mariage.

Elle conclut, se levant :

— Il sera bon, avec tout le bruit qui se fait autour de ton nom, qu'on te voie à mon mariage. Si tu tiens à ce que ces rumeurs s'apaisent, ta présence dans une réunion nombreuse, et je l'espère, brillante, leur infligera un premier doute. On se demandera si on ne s'est pas trompé, car tu aurais été vite consolée. Et, du doute à la dénégation, il n'y a qu'un pas. Il sera peut-être franchi avant que tes parents soient mis au courant. Il n'y a plus que trois semaines, sais-tu, d'ici mes noces.

— Je le sais, fit Paule qui n'eût voulu à aucun prix, maintenant, que l'on dénie son droit au titre qu'elle estimait glorieux de fiancée de Jehan d'Alte. Je le sais que tu te maries dans vingt jours, et vois-tu, chérie, je crois, vraiment, que je n'aurai pas le courage de t'accompagner en cette circonstance...

— Mais il faut l'avoir, ce courage, riposta Lucy vivement, il le faut pour moi, à qui ta défection causerait autant de chagrin que d'embarras. Il le faut pour toi-même, puisque, comme je viens de te le dire, c'est l'unique moyen de sauver ton secret des bavardages qui le découvrent. Et tu tiens tant à ce qu'il soit gardé !

Paule ne répondit que par un geste de triste insouciance.

— Que dirait ta mère, continua Lucy, ta toilette n'est-elle pas commandée ?

— Oh, fit Paule dédaigneusement, une toilette de demi-deuil, grise et noire. Puisque je n'ai pas le droit, comme Anna, de voiler de crêpe mes regrets et mes larmes.

— Si tu veux l'imiter, fit Lucy impatientée, il faut t'ouvrir à tes parents. Je ne vois que ce dilemme : ou garder ton secret, ou le livrer à tout le monde. C'est à toi de choisir.

Et embrassant son amie, l'heureuse fiancée s'en fut, sans que Paule cherchât à la retenir.

Paule, ce soir-là, trouva son père sombre, visiblement préoccupé, ne parlant pas et nerveux, s'irritant au moindre détail.

Après le dîner, il lut, sans attention, ses journaux et donna de bonne heure le signal de la retraite.

Lorsqu'il se trouva seul avec sa femme, dans la chambre conjugale, il lui révéla le secret de sa préoccupation.

— Sais-tu, lui dit-il, ce qu'on m'a appris tantôt au Cercle? Eh bien, une histoire nous concernant, dont tout le monde parle, paraît-il, depuis longtemps déjà. J'avais remarqué, à plusieurs reprises, que, lorsque j'arrivais, des conversations s'interrompaient brusquement, mais je ne m'imaginai pas en être l'objet et, comme je suis peu curieux de ma nature, je ne me suis pas appesanti là-dessus. Mais tantôt, j'ai surpris mon nom dans ces chuchotements, alors je suis venu

demander de quoi il s'agissait. Ces messieurs ont tenté de se dérober, j'ai parlé un peu haut et monsieur des Gerbets s'est proposé pour me mettre au courant. Il m'a emmené sur un canapé à l'écart et j'ai tout su...

— Su quoi ? fit madame Delfeuil inquiétée par ce long préambule qu'elle n'avait osé interrompre.

— Eh bien ! que Paule, avant la guerre, s'était fiancée secrètement à monsieur Jehan d'Alte.

La foudre tombant aux pieds de madame Delfeuil ne l'eût pas davantage abasourdie.

— Ce n'est pas possible ! murmura-t-elle.

M. Delfeuil ne permit pas au doute de s'établir en elle. Il sortit, l'une après l'autre, toutes les bonnes raisons qu'on lui avait données d'ajouter foi à cette révélation, toutes les preuves, même, de sa véracité ; et, comme il l'avait été, il convainquit sa femme de la réalité des choses. L'admettant, enfin, celle-ci en fut bouleversée davantage. Comment, mère vigilante, pourtant, ne s'était-elle aperçue de rien ? De cela, elle s'accusait elle-même, mais que Paule ne lui ait rien confié, constituait, de sa part, un tort sérieux envers elle.

A la réflexion, elle l'excusa un peu... Maintenant est passé le temps des tendres intimités entre mère et fille. Ces dernières années semblent avoir affranchi ces demoiselles de tout joug, peut-être même de toute influence. Chacune a commencé de vivre sa vie sous sa propre et seule responsabilité. Paule avait donc fait comme les autres. Mais madame Delfeuil, dans

sa logique de bonne femme, simple et droite, très éloignée de toutes les complications dont s'entortillent à présent les sentiments, ne comprenait pas pourquoi, si M. d'Alte s'était fiancé à Paule, il s'en était allé sans chercher à la revoir ni à lui dire adieu, et pourquoi, aussi, il ne lui avait plus donné signe de vie et de souvenir.

Elle ne fit part à son mari que de ces deux interrogations, qu'elle posait au mystère de leurs destinées. A la première, il répondit que, surpris par l'ordre du départ, M. d'Alte, s'il avait pensé à Paule n'avait pas eu le temps de combiner une façon discrète de la revoir. Puis, ne lui avait-il pas écrit ensuite? Qu'en savait-on? Les jeunes filles n'ont-elles pas toutes, ou presque toutes, la franchise de leur correspondance?

Là, madame Delfeuil se récria. Paule aurait reçu des lettres d'amour! Et y aurait répondu! Cela surtout elle ne l'admettait pas, tant cela froissait ses idées intimes sur l'éducation, et la confiance qu'elle gardait en celle, si sérieuse, qu'elle avait donnée à sa fille.

— Bah! qui sait? repartit M. Delfeuil.

Puis il lui fit observer que M. d'Alte ayant été fait prisonnier à Maubeuge, donc tout au début de la campagne, il ne lui avait ensuite plus été possible de correspondre avec sa fiancée.

« Sa fiancée! » M. Delfeuil répétait le mot avec complaisance. Comme Paule, il le flattait.

Madame Delfeuil n'y trouvait que sujet à s'attrister.

Si, fiancée, Paule avait été, ce lien avait été rompu par la mort, et maintenant, pouvait encore éloigner davantage les épouseurs, déjà rares... Or, quoique Paule en pensât, son avenir était une préoccupation très grave pour sa mère.

M. Delfeuil, mis au courant des pensées de sa femme à ce propos, ne démordit pas de son optimisme.

— Je trouve, moi, lui dit-il, que d'avoir été distinguée et choisie par monsieur d'Alte est un atout dans le jeu de Paule, cela la met en valeur et la fera plutôt rechercher. Ah! s'il avait vécu, notre fille eût fait un beau mariage?

— Sa mère y eût-elle consenti? objecta le bon sens de madame Delfeuil.

— Ne faisait-elle pas tout ce que voulait son fils? répliqua M. Delfeuil.

Malgré tout, cette mystérieuse histoire restait aux yeux de la sage madame Delfeuil, si en dehors des choses possibles, que son esprit flottait entre sa réalité et son inanité. Et, sentiment bizarre, l'idée ne lui était pas venue d'abord de s'éclairer en en parlant à celle qui en détenait le secret, à sa fille. Son mari la lui suggéra.

— Il faut interroger Paule.

— Oui, dit madame Delfeuil qui, elle ne savait pourquoi, répugnait d'avance à cette conversation.

Et elle ajouta :

— Je le ferai demain.

Le lendemain, elle laissa passer la matinée sans aborder le sujet brûlant, et le repas de midi les

réunit à table, tous trois, le front gros de soucis, Paule y avait apporté son énigmatique mélancolie. Personne ne parlait lorsque Charles Barryl, qui était en retard, fit une entrée bruyante.

Son grand-père lui adressa une observation assez sévère, visant cette double faute.

— Oui, répondit le jeune homme, oui, je suis en retard, oui, j'ai un peu claqué la porte, mais tout cela a la même cause.

Et comme on ne la lui demandait pas, la jugeant négligeable, il reprit :

— On serait ému à moins !

— Ému ? interrogea madame Delfeuil, toujours soucieuse de ce qui pouvait atteindre son favori.

— Oui, reprit-il, enchanté d'avoir enfin attiré l'attention et ménageant ses effets, — c'est une conversation que j'ai eue, en sortant du collège, qui m'a attardé et en même temps bouleversé...

Son air important, qu'elle jugeait disproportionné avec le fait, sans doute puéril, qu'il voulait visiblement conter, agaça sa tante, qui lui demanda avec ironie :

— Et peut-on savoir la chose si grave qui t'a bouleversé ?

— On le peut, fit-il, rageur devant le ton persifleur, et toi la première, puisque c'est à ton propos.

Cette fois, Paule eut fini de rire. Brusquement elle se tut et, très rouge, fixa obstinément le fond de son assiette. Son silence ne faisait pas l'affaire de Charles, mais les voies étant ouvertes, maintenant, à sa communication, il la poursuivit d'une seule haleine :

— J'ai appris que si tante Paule était depuis quelque temps si triste c'est qu'elle pleurait son flancé disparu, et que ce flancé était monsieur Jehan d'Alte.

Un court silence suivit ces mots. Paule tremblait comme une feuille de peuplier sous le vent précurseur de l'orage, et sa mère était elle-même trop angoissée par son visible trouble pour parler. Ce fut M. Delfeuil qui, brusquement, repartit :

— Tais-toi, gamin! ce sont là des histoires que tu ne dois pas écouter ni colporter.

— Pourquoi? répliqua le jeune homme, parce qu'elles sont vraies? Alors que me les avez-vous cachées?

— On ne t'a rien caché, fit M. Delfeuil. Il n'y a là dedans rien qu'une invention de potaches désœuvrés, qui feraient mieux de travailler.

— Potaches! reprit Charles, piqué, potaches!... Eh bien! savez-vous qui m'a dit cela? Monsieur Ledral mon professeur de sciences. Il a spécifié que toute la ville savait cette « invention » puisque vous la nommez ainsi, et que tante Paule elle-même en était convenue. Est-ce vrai, tante Paule?

Celle-ci se garda bien de répondre, mais les larmes qui, depuis un moment, l'étouffaient, s'échappèrent de ses cils baissés, impuissants à les retenir.

— Tu pleures? lui dit son père brutalement, tu pleures? pourquoi? Je ne pense pas tout de même que tu te sois flancée sans l'agrément de tes parents?

Paule se tut plus obstinément et pleura davantage.

Cela irrita son père.

— Voyons, qu'y a-t-il d'exact en tout ceci ? car le bruit que rapporte ce galopin, fit-il en désignant Charles, m'est aussi venu aux oreilles et je comptais t'en parler. Puisque l'occasion s'en présente, tirons la chose au clair, explique-toi.

Paule était si visiblement malheureuse que sa mère en eut pitié.

— Mon ami, dit-elle, doucement, à M. Delfeuil, est-ce bien le moment et l'endroit de parler de ces choses ? La domestique va revenir... ne vaudrait-il pas mieux remettre cet entretien... pénible à un peu plus tard ?

M. Delfeuil n'y semblait pas disposé, et Paule était suffoquée de sanglots. A la fin, n'y pouvant plus tenir, elle jeta sa serviette sur la table et monta dans sa chambre.

— Voilà une jolie scène, dit, à sa femme, M. Delfeuil, furieux, et que tu aurais pu éviter en parlant, ce matin, à ta fille comme c'était convenu.

Et comme Charles ouvrait la bouche, son grand-père, se retournant vers lui, ajouta :

— Et toi, en te taisant.

Le déjeuner achevé, vivement, dans un morne silence, madame Delfeuil monta rejoindre sa fille.

Éplorée, assise sur une chaise basse, la tête entre les mains, Paule, voyant entrer sa mère, se leva d'un élan, vint jeter ses bras à son cou et cacher son front sur son épaule.

— Ma pauvre petite ! fit madame Delfeuil, attendrie, que s'est-il donc passé ?

— Maman ! s'écria Paule, maman ! c'est vrai !

Et sur les questions, adoucies par la vue de son chagrin, que lui posa sa mère, Paule lui raconta tout au long le roman qu'elle avait édifié sur ses vagues souvenirs, mais surtout sur les insinuations de ses amies et sur les révélations qui étaient venues les corroborer.

Elle ne donna point ces détails à sa mère, lui dit seulement que Jehan d'Alte la recherchait, l'aimait depuis longtemps, et que la dernière journée, passée ensemble à la veille de la guerre, avait été décisive pour leur amour réciproque.

— C'est ce jour-là que vous vous êtes fiancés ? précisa madame Delfeuil.

— Tacitement, oui, dit Paule, nous n'avons pas prononcé de mots ni de serments solennels, mais c'était tout comme.

— Comment ne me l'as-tu jamais dit ?

— J'attendais, fit Paule, j'attendais qu'il me proposât de faire une démarche près de vous. L'initiative lui en appartenait, je n'eusse pas voulu la provoquer.

— Évidemment, acquiesça sa mère, mais tu pouvais me confier ton sentiment.

— Oui, reprit Paule, songeuse, je l'aurais pu, seulement je n'étais pas habituée avec vous à l'expansion, maman, ne l'oubliez pas !

— C'est que tu ne le voulais pas, j'étais toujours prête à t'entendre.

— Oui, mais avec quelle sévérité ?

— Sévérité? répéta madame Delfeuil blessée, moi qui te laissais toute liberté! Trop, même, sinon ce qui est aujourd'hui n'eût pas existé.

— Vous vous fussiez opposée à ce que j'épouse Jehan d'Alte? fit Paule, froissée à son tour.

— Probablement, non, dit madame Delfeuil, mais je ne t'eusse pas laissée t'engager imprudemment, en dehors de nous, et sans que nous soyons au moins consultés.

— Mais vous l'eussiez été, dit Paule. Allez! tout se fût accompli selon les rites auxquels vous êtes attachés, mais la guerre est venue et ne nous en a pas donné le temps.

— Madame d'Alte savait les projets de son fils?

— Pas plus que vous, les miens.

— Y eût-elle acquiescé?

— Je crois que son fils n'en doutait pas.

— Mais pourquoi ne s'en est-il pas assuré? Pourquoi ne s'est-il pas ensuite adressé à nous?

— Encore une fois, ma pauvre main, le temps ne lui en a pas été accordé! C'était si récent la certitude de notre réciproque amour! Nous comptions nous revoir... le tocsin a sonné... il est parti, il n'est pas revenu...

Et Paule pleura abondamment.

— Il est parti sans te dire adieu, reprit sa mère.

— Il aurait peut-être manqué de courage...

— Sans doute il t'a écrit?...

— Non, dit Paule se redressant fièrement, non, je sais que vous n'eussiez pas permis une correspon-

dance entre nous et je n'y aurais pas consenti. Ah! je puis au moins, dans mon malheur, me rendre cette justice que je n'ai jamais rien dit, rien fait qui eût pu être désapprouvé par vous. Et si, comme vous le disiez tout à l'heure, vous m'avez laissé toute ma liberté, je n'en ai jamais mésusé et je peux, sous mes larmes, porter haut mon front pur.

— Tu as eu raison, et tu dois t'applaudir doublement de ne t'être pas compromise, aujourd'hui, que tout est fini de ce côté-là. Et, grâce à ta réserve, l'avenir te demeure ouvert.

— L'avenir! cria Paule, l'avenir! un autre mariage, un autre amour? Ah! maman, ne parlez jamais de cela, ce serait un blasphème!

Madame Delfeuil laissa passer le témoignage de cette exaltation qu'elle réprouvait, puis questionna de nouveau sa fille sur la publicité donnée à ses secrètes flâncailles :

— Là, dit-elle, non sans amertume, tu n'as pas été prudente. Si tu m'as refusé ta confiance, tu as dû l'accorder à d'autres, qui l'ont trahie. Tu as raconté toutes ces choses...

— A personne! interrompit Paule.

— Alors, comment les saurait-on?

— On les a devinées. — Monsieur d'Alte, lui, a été moins discret... mais je ne puis le reprocher à mon bien-aimé! — Les quelques paroles qui lui ont échappé, approchées du souvenir de ses assiduités près de moi, qui avaient déjà donné l'éveil, ont livré mon cher secret à la curiosité publique.

— Tu le savais ?

— Oui, Lucy Mervil, la première, m'en avait parlé, puis monsieur des Gerbets.

— Tu ne nous en as rien dit !

— A quoi bon ? fit Paule, voyez comme vous prenez maintenant la révélation de mon rêve brisé !... J'ai mieux fait de me taire !

— Non, mon enfant, lui dit sa mère avec bonté, non, tu aurais dû t'ouvrir à nous plus tôt, et ne pas laisser des étrangers nous apprendre ce qui te touche de si près. Mais je ne veux rien te reprocher... Tu souffres... tout, pour moi, s'efface devant cela, et ne me laisse que le désir de t'aider à te consoler.

— Me consoler ? dit Paule, mais je ne veux pas être consolée. Mon chagrin, mes regrets, c'est tout ce qui m'attache encore à mon bien-aimé Jehan. Je ne veux pas briser cette chaîne, quelque lourde qu'elle puisse être à porter : je ne me consolerais jamais !

— On dit cela, fit sa mère, avec la sage philosophie de son expérience, et puis !...

Et pensant que le temps est un grand remède, qu'il faut laisser agir, madame Delfeuil se disposa à aller rendre compte à son mari de sa conversation avec Paule.

Le printemps, messager d'espérance, apporta, en cette année 1919, bien des déceptions cruelles ! Six mois s'étaient écoulés depuis l'armistice, et les familles qui comptaient des disparus perdaient, avec chaque jour qui passait, la confiance de les revoir. Madame d'Alte qui, si longtemps, avait espéré contre tout espoir, avait maintenant perdu courage. Et à la suite de démarches précises pour connaître le sort de son fils, avait fini par se soumettre à l'inévitable et accepter la pensée de sa mort. Elle voulut en marquer la certitude acquise par des actes extérieurs. Elle commanda, à sa paroisse, un solennel service funèbre, et décida, ce jour-là, de prendre le deuil.

Ses intentions furent bientôt connues de tout Ville-Abbé, et les invitations à l'office religieux, lancées dans la ville entière, vinrent les affirmer.

Comme tout le monde, les Delfeuil reçurent une

lettre mortuaire et, devant elle, Paule éclata en sanglots.

Maintenant, sa mère ne lui parlait plus de rien. Son père ne l'avait jamais entretenue de ce sujet. Son amour, ses fiançailles, le tout brisé par la mort de Jehan d'Alte, était maintenant, dans la famille, un fait accompli, devant lequel on s'inclinait, sans le discuter.

Sans le cacher non plus. Ni monsieur ni madame Delfeuil n'en parlaient volontiers, mais, si on les interrogeait, ils n'en faisaient aucun mystère. Et cela, contre la volonté de Paule qui, tenaillée entre bien des sentiments divers, et même contradictoires, eût aimé que son secret fût relativement gardé.

La crainte de le voir connu de ses parents qui, si longtemps, l'avait hantée, n'existait plus, et la révélation qu'elle redoutait tant n'avait pas justifié ses appréhensions. Délivrée de cette frayeur, il lui en restait une autre. Madame d'Alte ! Elle aurait voulu qu'elle ignorât !...

Aussi, devant l'invitation au service de son fils, une pénible incertitude l'envahit. Y assisterait-elle ?

Son indécision, ignorée pourtant, avait son reflet dans l'opinion des gens. On se demandait si, allant à cette cérémonie, elle y prendrait, comme Anna Gautin, rang de veuve et un deuil y correspondant, ou si elle demeurerait dans l'incognito dont elle ne s'était point encore ouvertement départie. Les avis étaient partagés et aussi les pronostics : des paris furent ouverts.

Dans son embarras, Paule se décida à consulter ses parents. Elle avait obtenu d'eux, quelques jours auparavant, de ne point assister au mariage de son amie, Lucy Mervil. Aujourd'hui, ne lui indiqueraient-ils pas encore la meilleure conduite à tenir ?

Son père fut catégorique.

— Il convient que tu ailles à ce service, c'est ta place.

— Mais, discrètement, ajouta madame Delfeuil; nous y assisterons, puisqu'on nous y a invités, tu nous accompagneras. Personne ne pourra trouver à redire à cela, ni dans un sens ni dans l'autre.

M. Delfeuil approuva sa femme, mais Paule n'accepta pas la solution proposée.

— Vous vous placerez dans la nef centrale, certainement, dit-elle, et bien en vue. Moi je n'aurai pas le courage d'être là, et de donner ma douleur en spectacle aux indifférents. Si je ne puis surmonter son expansion, si mes larmes coulent malgré moi, on le remarquera, on chuchotera... Je ne puis affronter cela, je n'en ai pas la force.

A vrai dire, Paule était surtout gênée de la situation qui lui était faite et voulait s'y dérober. Elle montra une telle insistance dans sa défense que ses parents finirent par la laisser libre d'aller, au jour dit, s'agenouiller dans une des chapelles latérales de la collégiale Saint-Wulfran, pour, comme elle le disait, y prier et y pleurer à son aise.

Lorsque les cloches de la cathédrale, mises simultanément en branle, annoncèrent à toute la ville, —

leur son en atteignant jusqu'aux extrémités, — le service qui se préparait, monsieur et madame Delfeuil sortirent de chez eux, pour se diriger vers l'église, par de petites rues qui abrégeaient leur route et en lesquelles ils avaient chance de ne rencontrer personne. Car, bien que n'en convenant point, ils étaient aussi un peu mal à l'aise et embarrassés de leur personnage, en cette occurrence délicate, où toute l'assistance aurait les yeux sur les parents de la veuve avant la lettre de Jehan d'Alte. Et la disproportion de leur rang social avec celui du jeune disparu, rendait leur situation plus difficile encore.

M. Delfeuil, pourtant, portait beau, avec un air détaché. Sa femme, plus effacée naturellement, affectait une tenue modeste et compatissante. En dehors de toute considération personnelle, une mère ne pouvait se montrer insensible au chagrin d'une autre, qui pleure son enfant.

Paule marchait avec ses parents. Elle s'était vêtue tout de noir, mais sans afficher aucun emblème de deuil. Sa mère avait trouvé que sa toilette était, ainsi, neutre et de bon goût, et l'avait approuvée.

Une foule se pressait déjà sur le parvis de l'église où le grand portail, tendu de noir et largement ouvert, l'invitait à entrer. Monsieur et madame Delfeuil y pénétrèrent tandis que Paule, se séparant d'eux, entra par le tambour de droite, et fut s'agenouiller dans la chapelle du Précieux-Sang, qui était vide et peu en vue.

L'office commença, très solennel. L'orgue emplit le

vaste vaisseau de ses harmonies désolées, auxquelles répondaient les voix tonitruantes des chœurs, soutenues par les ophicléides. Le catafalque s'érigait, immense et drapé aux trois couleurs, qui alternaient avec les tentures funèbres. Des couronnes l'ornaient, qu'aucune tombe, hélas ! ne pourrait recevoir. Les assistants, très nombreux, avaient déjà participé depuis quelques mois à tant de cérémonies de ce genre, que leur sensibilité émoussée ne vibrait plus en union parfaite avec la douleur que, là-bas, madame d'Alte épanchait. Pourtant, ses larmes silencieuses, tant d'autres les avaient déjà précédées, qu'elles n'avaient pas, non plus, l'acuité des immédiats désespoirs. Mais la pompe des circonstances, réveillant en son cœur la peine et les regrets, arrachait, quand même, aux yeux brûlés qui, depuis des années, en avaient si souvent versé, ces nouveaux pleurs.

Madame d'Alte n'avait guère de parents proches, et ceux qu'elle possédait habitaient très loin de Ville-Abbé. Peu s'étaient dérangés, c'étaient ses amis, plutôt, qui l'entouraient, mais avec une discrétion marquée. La vie provinciale, où la hiérarchie est toujours rigoureusement respectée, laissait le pas à la famille, c'est-à-dire à deux jeunes gens, cousins éloignés du défunt, et à une personne d'âge mûr, parente de madame d'Alte.

L'offrande avait eu lieu, la messe était terminée, l'absoute prenait fin. Lorsque que le clergé se fut retiré, madame d'Alte quitta sa chaise et, vacillante,

toute sa douleur augmentée de la présence des gens qui, venant s'y associer, lui en rappelaient la légitime intensité, elle commença de descendre la nef. Un de ses jeunes cousins essaya, la voyant très affaissée, de la soutenir de l'appui de son bras. Elle le repoussa. Elle entendait demeurer jusqu'au bout la femme forte, digne mère du héros qui avait donné sa vie à la France.

Suivant la coutume, madame d'Alte s'arrêta près du bénitier pour recevoir les condoléances. Toute la foule défila devant elle. Elle serra des mains sans nombre, releva son voile de crêpe pour embrasser quelques amies plus chères, entendit des condoléances répétées qui se perdaient dans le brouhaha des départs. Elle n'y répondait guère que par des larmes auxquelles se mêlaient quelques mots, brefs et hachés, de reconnaissance pour la sympathie témoignée, l'assistance amicale à cette cérémonie, et la demande suprême à quelques personnes notoirement pieuses : « Priez pour lui ! »

Monsieur et madame Delfeuil défilèrent comme les autres. Tous ceux qui les suivaient avaient les yeux sur eux. Leur maintien fut impeccable. Ils saluèrent, l'un après l'autre, avec un respect que cette grande douleur pouvait justifier. Madame d'Alte, sans parler, tendit la main à madame Delfeuil. Celle-ci la serra de même et eut, à ce moment, des larmes dans les yeux. On remarqua beaucoup cette scène muette et elle donna à penser. Mais plusieurs se demandèrent : « Où est la fille ? où se cache la fiancée éplorée ? »

Bien peu l'avaient aperçue. Elle-même, pour éviter la promiscuité de la sortie, et surtout le salut obligatoire à madame d'Alte, avait laissé la foule s'écouler, et attendait que l'église fût vide pour quitter la chapelle où elle abritait sa peine... et sa situation très fausse.

Pourtant, le défilé, interminable, cessait. La dernière personne partie, madame d'Alte, seule, remonta vers le chœur de l'église, se dirigeant vers la sacristie, sans doute pour parler aux prêtres qui avaient célébré la Sainte Messe et chanté l'office. En passant devant la chapelle où Paule, seule aussi, était restée agenouillée dans une méditation douloureuse et profonde, madame d'Alte la remarqua.

Alors, elle s'approcha d'elle.

Paule, en la voyant monter la marche qui exhausse la chapelle au-dessus de la nef, eut un coup au cœur. Où allait madame d'Alte ? Et quand celle-ci, s'arrêtant devant son prie-Dieu, marqua que c'était elle qu'elle voulait atteindre, Paule eut une impression si vive qu'elle se sentit prête à défaillir.

Madame d'Alte remarqua certainement sa pâleur, ses yeux rouges, et en fut attendrie.

— Mon enfant, lui dit-elle d'une voix adoucie, je voudrais causer avec vous... Ce n'est pas le lieu ici... je vous en prie, venez me voir. Cette après-midi, par exemple. Une fois cinq heures, je serai seule chez moi. Je vous y attendrai. C'est convenu, n'est-ce pas ?

Paule fut tellement confondue de cette invitation

qu'elle se trouva incapable de répondre. Elle s'inclina seulement dans un geste inconscient, qui pouvait passer pour un acquiescement. Madame d'Alte le prit pour tel car, à Paule aussi, elle tendit sa main dégantée et couverte de bagues. La jeune fille la prit, sans oser la presser, et madame d'Alte continua son chemin vers la sacristie.

Paule l'y vit entrer et une fois la porte refermée sur elle, à la hâte, elle quitta l'église et revint chez ses parents d'un pas rapide, par les petites rues, déjà empruntées à l'aller.

Bien que l'heure fût avancée, et celle du déjeuner dépassée, Paule, d'un trait, monta à sa chambre. Elle était tellement bouleversée par l'inattendue communication de madame d'Alte ! Car, quel était le mobile qui l'avait dictée ? Elle témoignait que madame d'Alte savait les fiançailles secrètes qu'on prêtait à son fils. Comment en avait-elle pris la révélation ? En quels termes accueillerait-elle la jeune fille qu'elle avait appelée ? Serait-ce par des reproches d'avoir divulgué les sentiments de celui qui n'était plus ? Irait-elle plus loin ? Lui ferait-elle grief d'avoir interprété, en sa faveur, ceux qu'il n'avait pas encore confiés à sa mère et qui n'avaient peut-être point la portée qu'elle leur donnait ? C'était la conscience de Paule qui lui suggérait cette crainte, cette conscience, qu'à travers les mirages de son imagination, elle ne se trouvait pas bien nette, et qui, à certains jours de lucidité, la faisait se demander si, malgré tous les dires corroborant ses idées istimes, elle n'avait pas exagéré ? A

cette pensée, qui la terrifiait, elle était prête à fuir, à se cacher, à se dérober à l'appel de madame d'Alte. Puis le rêve, longtemps entretenu, reprenait, dans son esprit, l'avantage. Madame d'Alte avait peut-être, au contraire, reçu les confidences de son fils à son sujet. Tant qu'elle avait gardé l'espoir de le revoir, elle les avait tenues pour elle. Sûre, hélas ! maintenant, qu'il ne reviendrait plus, elle voulait en faire part, au nom de sa mémoire, à celle qui en avait été l'objet ? Cette supposition transportait Paule, de la folle terreur de l'instant précédent, à une joie non moins exaltée. Puis, elle se reprenait, n'osant s'y abandonner, admettant alors que madame d'Alte voulait seulement la questionner sur ce qu'avaient été les projets de son fils, et ses sentiments pour elle, en même temps que lui témoigner quelque sympathie.

Chacune de ses hypothèses se succédait dans l'esprit troublé de Paule. Et elle restait assise sur sa chaise basse, sans avoir quitté son manteau ni son chapeau.

En bas, on était à table et on s'étonnait de sa carence. M. Delfeuil en marquait même son mécontentement, lorsqu'elle entra, très pâle, et, silencieusement, vint prendre sa place. Elle était trop envahie par ses réflexions pour parler banalement. Respectant son émotion, ses parents causaient entre eux. Vers la fin du déjeuner, elle leur dit :

— Je voudrais vous entretenir tous les deux.

Son père, qui allait sortir revint avec elle et sa

mère au salon d'où l'on évinça Charles, lui rappelant que c'était l'heure de son cours.

Alors Paule, très émue, mit ses parents au courant de ce qui s'était passé après la cérémonie funéraire. D'ordinaire, pour mieux imposer sa propre manière de voir, pour mieux prouver ce qu'elle avançait, elle était portée à exagérer. Là, elle s'appliqua à être strictement exacte, afin d'obtenir un avis motivé. Et elle termina sa communication en disant :

— Trouvez-vous que je doive me rendre au désir de madame d'Alte et aller chez elle cet après-midi ?

Monsieur et madame Delfeuil se regardèrent comme pour se concerter, et, pourtant, réfléchirent séparément avant de répondre.

M. Delfeuil parla le premier avec son autorité coutumière :

— Pourquoi n'irais-tu pas ?

— Le sais-je, fit Paule, sais-je ce qu'elle me veut ?

— C'est un moyen de l'apprendre. Ce ne peut rien être de fâcheux.

— On l'ignore, fit la jeune fille tremblante, qui, sans vouloir montrer le fond de ses craintes, cherchait à les laisser suffisamment deviner pour en faire apprécier la valeur. Elle peut être mécontente de la publicité donnée aux projets de son fils, qu'elle n'avait peut-être pas connus ou pas approuvés.

— Je ne vois pas ce qui pourrait l'offenser en cela. Car le choix que monsieur d'Alte avait pu faire de toi n'était, Dieu merci, pas déshonorant pour lui.

— Non, dit Paule, mais elle peut avoir, sur ce point,

des idées que nous ne soupçonnons pas... Et si elle m'appelait pour me faire des reproches ?

— Quels reproches ? fit M. Delfeuil qui ne comprenait plus.

Mais Paule poursuivait sans lui répondre :

— Je serais trop désemparée et trop malheureuse. C'est ce doute, voyez-vous, qui me fait hésiter à me rendre chez elle.

— Je t'y accompagnerai, fit madame Delfeuil, qui, jusqu'ici, n'avait rien dit, et qui, dans sa sagesse, avait trouvé ce moyen à la fois de protéger sa fille par sa présence, si c'était nécessaire, tout en lui laissant accomplir la démarche qu'elle jugeait imposée.

— Tu auras raison, approuva son mari, c'est ta place.

Mais Paule ne l'entendait point ainsi, elle voulait, pour mille raisons, être seule à affronter madame d'Alte, et elle se défendit très vivement de l'offre de sa mère.

Tous les motifs qu'elle lui donnait de son indispensable abstention venaient se briser sur sa logique, et elle tenait bon.

M. Delfeuil était excédé de cet inutile débat. Son amour-propre se complaisait à la consécration que l'invitation de madame d'Alte donnerait aux fiançailles de son fils avec Paule, aussi n'entendait-il pas qu'elle ne s'y rendit point. Comme elle laissait prévoir que, si on s'obstinait à l'accompagner, elle renoncerait à l'accepter, il mit fin d'un mot à tous ces vains propos.

— Arrangez-vous ensemble. Je trouve que Paule doit aller chez madame d'Alte, et qu'elle peut y aller seule, si elle y tient absolument.

Devant cette volonté, madame Delfeuil céda, comme elle le faisait d'ordinaire, sans que ce fût toujours pour le mieux. Mais elle murmura, mère prévoyante qui craignait d'engager l'avenir :

— Tout cela est bien imprudent.

Madame d'Alte habitait un vieil hôtel situé au fond d'une cour étroite, dans une des plus anciennes rues de Ville-Abbé. Il était fermé, sur cette rue, par une magnifique porte en bois sculpté, aux armoiries de la famille, qui s'encastrait, seule, entre les murs, sans aucune autre ouverture, et ne laissait pas deviner l'importance de la maison qui se trouvait derrière elle.

Paule connaissait l'hôtel d'Alte pour y avoir été reçue, avant la guerre, à l'occasion d'une fête religieuse. Alors, elle y était entrée gaiement; aujourd'hui, son cœur battait bien fort en tirant le pied-de-biche qui terminait le cordon de sonnette, et au mouvement duquel répondait le son d'une cloche si puissante, qu'on était surpris par son vacarme.

Paule, qui avait tressailli au carillon succédant à

son coup, pourtant discret, était toute tremblante en demandant au valet de chambre, qui ouvrait la petite porte, ménagée dans la grande, si madame d'Alte était là.

Le domestique, après l'en avoir assurée, l'introduisit. Elle traversa la cour ronde et pavée, monta les trois marches du perron, longea le vestibule, sorte de galerie qui courait d'un bout à l'autre de la maison, et s'arrêta devant la porte du salon.

— Qui dois-je annoncer à madame la baronne ? demanda le valet de chambre, stylé à l'ancienne mode.

Paule se troubla et eut l'enfantine crainte de donner son nom.

— Madame d'Alte m'attend, murmura-t-elle.

Sans insister, le domestique ouvrit les deux battants de la porte d'une vaste et belle pièce, s'éclairant par deux fenêtres et une porte-fenêtre faisant face à l'entrée et qui donnaient sur un très joli jardin, que le printemps fleurissait déjà.

Au fond de ce salon, dans une bergère Louis XV, à oreilles, placée près de la porte-fenêtre, madame d'Alte était assise. Voyant entrer Paule dont la démarche indécise disait la timidité, elle se leva et, vivement, s'avança vers elle.

Madame d'Alte était au moins quinquagénaire. Elle n'avait peut-être pas été, dans sa jeunesse, d'une grande beauté, pourtant on avait, en sa présence, l'impression d'être devant une ex-jolie femme. Elle en avait gardé l'élégance, la recherche, le soin de sa

personne, et ses traits réguliers prêtaient à l'illusion. Ses cheveux avaient une nuance indécise qui allait du gris au blond, et n'était pas sans charme. Soigneusement relevés, ils encadraient son front de la même façon qu'au temps de sa jeunesse. Elle avait pu modifier un peu sa coiffure, selon les tendances de la mode, elle n'en avait jamais changé.

Un certain embonpoint alourdissait sa taille, sans la déformer. Elle le portait aisément, étant grande, et il lui donnait plus de majesté.

Madame d'Alte possédait aussi cette aisance de manières, cette facilité d'élocution que donnent les éducations soignées et l'habitude d'un monde choisi. C'était une grande dame, au sens où on l'entendait avant ce siècle d'égalité sociale.

Au moral, elle était intelligente, imaginative, exaltée. Sa nature passionnée avait souffert de la vie. Elle avait ardemment aimé le mari que la tombe lui avait repris, très jeune... Elle avait reporté sur son fils la tendresse exclusive de son cœur blessé. Voici que la mort le lui enlevait à son tour ! Elle mêlait à sa douleur une exaltation qui l'aidait à la supporter. Mère d'un héros, elle entendait demeurer à la hauteur de sa mémoire et, pour cela, n'avait négligé ni un détail de sa maison, qui était sur un grand pied, ni un soin de sa toilette. Elle n'avait, depuis longtemps, plus de vie propre : elle était surtout et avant tout la mère de Jehan. Elle voulait le rester et être digne de son souvenir.

Venue au-devant de Paule, elle lui prit les mains

dans un geste dont la spontanéité appartenait bien à sa nature ardente; puis longuement, sans parler, elle la regarda, comme pour pénétrer le secret de ce jeune visage, et emplir ses yeux de son image.

Paule se troublait de cet examen muet. Madame d'Alte s'en aperçut et, ne lâchant qu'une de ses mains, par l'autre, elle la guida jusqu'à un fauteuil proche du sien. Et la femme du monde reparaisant en elle, après l'émotion du premier contact, elle lui dit avec grâce :

— Asseyez-vous, je vous prie.

Reprenant place elle-même dans sa vaste bergère, elle continua d'une voix qu'elle avait forte et un peu basse, mais qu'elle savait adoucir :

— Je vous remercie d'être venue, je désirais beaucoup vous voir.

Paule se taisait, ne trouvant rien d'opportun à dire et, dans son trouble, ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant qui va pleurer. Madame d'Alte le remarqua encore et poursuivit avec bonté, car elle était bonne :

— Remettez-vous, mademoiselle, je vois votre émotion, je la comprends, je la partage... donc nous nous entendrons aisément.

A ces mots bienveillants, Paule eut grand'peine à retenir des larmes dont la menace plaïda sa cause près de madame d'Alte.

— J'ai entendu dire, continua celle-ci, il y a déjà quelque temps, qu'un lien caché d'affection vous unissait à mon bien-aimé Jehan. Je l'ignorais. Vous devi-

nez combien j'en ai été émue... D'abord je n'avais point accueilli les vagues propos qui, à ce sujet, étaient venus jusqu'à moi. Un jour, on m'assura que votre amie, mademoiselle Mervil, avait surpris votre secret et que vous vous étiez décidée à le lui confier. Quelque temps après, monsieur des Gerbets me rapporta, de son cercle, une conversation de monsieur de Bals qui tenait, de mon Jehan lui-même, l'aveu de son amour pour vous. J'hésitais encore à croire à ces choses, si mystérieusement étranges, mais la réalité s'en affirmant chaque jour, votre douleur constatée au passage ce matin, et qui me parut si sincère et si vive, malgré, — ou plutôt en raison de sa réserve, — me décida subitement à vous appeler pour vous demander de m'ouvrir votre cœur et de me dire la vérité : Vous aimiez donc mon fils, et il vous aimait ?

Paule, bien que le ton ému de ces paroles lui fit espérer leur sympathie, se troubla plus encore devant une question si nettement posée ; mais, sentant la nécessité d'une affirmation précise, elle baissa la tête pour dissimuler sa confusion et répondit faiblement :

— Oui, madame.

— Vous vous aimiez!... reprit madame d'Alte, et il s'était engagé avec vous, je l'ai su aussi... Il eût dû me le dire! mais je ne veux rien reprocher à sa chère mémoire! A vous non plus, mademoiselle, car c'était à lui de me prévenir. Vous, vous avez gardé courageusement, noblement, héroïquement, même,

fit madame d'Alte qui peu à peu s'exaltait, votre cher et douloureux secret... C'était votre droit, c'était aussi votre devoir, et je vous sais gré de l'avoir rempli. Mais, aujourd'hui, je veux vous délier de votre mystérieux serment de silence, et, puisque nous pleurons le même disparu, vous proposer de le pleurer ensemble.

A ces mots, Paule rassurée ne répondit que par des larmes, et madame d'Alte, cédant à un mouvement irrésistible de sa sensibilité, se leva et, s'approchant de la jeune fille, l'embrassa en pleurant à son tour.

Madame d'Alte se ressaisit la première et, se rassurant, reprit :

— Vous vous aimiez!... contez-moi cela, en détail. Donnez-moi la consolation de retrouver en vous, qu'il chérissait, un peu de mon fils bien-aimé!

Alors, Paule parla. Il fallait bien qu'elle le fit! Elle appela son imagination à son aide pour raconter à madame d'Alte son roman d'amour et elle en usa largement. Elle lui rappela les premiers jours de leur connaissance, faite sous ses auspices, pendant la fête de charité.

— Vous l'avez aimé dès ce moment? questionna vivement madame d'Alte.

— Je ne m'en suis peut-être pas rendu compte tout de suite, murmura Paule, mais je crois bien, maintenant, que, dès lors, mon cœur lui a appartenu.

Et elle remémora leurs rencontres ultérieures et

espacées qui le trouvait, lui toujours plus assidu et attentif, et elle plus éprise secrètement. Elle y ajouta quelques détails des réunions où ils s'étaient trouvés ensemble, mais ne cita jamais — et pour cause ! — les propos tendres que le jeune homme avait pu lui dire.

Madame d'Alte considéra son abstention comme une chaste réserve de sa part et l'apprécia. Pourtant, quand Paule en vint à leur dernière journée passée ensemble, à la veille de la guerre, la mère de Jehan lui demanda, précisément, comme l'avait fait madame Delfeuil :

— C'est ce jour-là que vous vous êtes fiancés ?

Ainsi qu'à sa mère, Paule, embarrassée, ne répondit que par un seul geste d'assentiment. Madame d'Alte fut touchée de sa délicatesse et lui en sut gré. Une nature vulgaire, pensait-elle, se fût répandue en confidences indiscrètes et se serait fait gloire de l'amour inspiré. Paule, très raffinée, se contentait d'indiquer ce qui s'était passé. Comme c'était mieux ! De plus en plus, elle gagnait le cœur de madame d'Alte, que sa discrétion préservait de toute jalousie maternelle et rétrospective.

Devant sa correction parfaite, la mère de Jehan renonçait totalement un vague soupçon qui, lorsqu'elle avait été mise au courant des choses, lui avait fait craindre que mademoiselle Delfeuil n'ait été, en tout ceci, qu'une enjôleuse, qui avait pris dans ses filets le beau et brave garçon qu'était son fils, avec le but de conclure un mariage avantageux. Non, la

pauvre petite lui semblait incapable de ce manège. Elle avait aimé, et c'était son amour, sans doute, qui avait conquis Jehan. Il y a une telle puissance de réciprocité dans une affection profonde!

Maintenant, madame d'Alte savait la trame du doux roman d'amour, et, si elle en était déjà satisfaite, elle eût voulu, pourtant, plus de détails encore pour pénétrer le coin de l'âme de son fils qui lui était resté caché. Alors elle revenait sur la dernière rencontre :

— Comment, répétait-elle, ne m'en a-t-il rien dit? Il savait bien, pourtant, quel accueil j'eusse fait à la femme de son choix. Savez-vous ce qui a pu motiver son silence?

— Non, fit Paule, non, je ne me serais pas crue autorisée à l'interroger sur ce point. Je ne voulais pas être indiscreète. L'avenir dépendait de sa seule volonté. Je le lui abandonnais et lui faisais confiance.

— Vous aviez pourtant le droit de connaître ses intentions!

— Il pouvait me les dire, madame, je n'en eusse pas provoqué la confiance plus que la réalisation. Je le savais d'une situation supérieure à la mienne, convint-elle avec une humilité charmante, cette circonstance imposait à ma dignité une réserve que j'ai toujours gardée.

— Comme vous êtes délicate et de sentiments élevés! s'exclama madame d'Alte. Ah! Jehan avait bien choisi sa compagne et vous l'eussiez rendu heureux!

Paule leva vers le ciel des yeux qui l'en prenaient à témoin.

Sa manière d'être impressionnait le plus favorablement du monde madame d'Alte. Elle avait toujours été un peu romanesque. La tension de ses nerfs, sous les récentes émotions, accroissait, chez elle, ce penchant naturel. Comme elle avait, dans sa pensée, fait de son fils un héros, elle consacrait Paule héroïne, elle aussi, pour l'avoir aimé et l'avoir perdu, et pour souffrir cette douleur d'être séparée de ce fiancé exceptionnellement beau et charmant.

Car, ainsi qu'il en advient presque toujours, la mort avait, à ses yeux, nimbé son fils d'une auréole. C'était une consolation pour elle, de le louer, et avec l'amour-propre qui, visible ou caché, préside à tous les sentiments humains, de témoigner qu'elle avait eu, de cet enfant disparu, un bonheur précieux et rare, parce qu'il était lui-même un être de choix. Elle avait la gloire du fils qu'elle pleurait et cela ennoblissait ses larmes.

Ses proches, les amis, qu'elle fréquentait le plus, se lassaient un peu de cet éloge perpétuel, sujet et fond de toutes ses conversations. Par charité, on évitait de le lui laisser voir, mais l'inattention qui accueillait ses propos ne les encourageait pas et elle en était un peu éprouvée. Il était indiqué que Paule serait l'auditrice idéale de ses récits maternels et madame d'Alte, qui en eut l'intuition, commença, dès cette première entrevue, de lui parler de Jehan comme elle aimait tant à le faire.

— Si vous saviez quelle intimité était la nôtre, lui dit-elle. Il me faisait partager ses pensées, ses désirs ses espoirs. Quand nous étions séparés, au retour, il me contait tous les faits qui avaient marqué nos absences. Tenez, cette matinée où vous vous êtes vu pour la dernière fois, il me l'a narrée en détail... Sans me parler de vous, pourtant!... Qu'attendait-il donc pour le faire? Oh! ces secrets du cœur sur lesquels les tombes se sont closes et qu'on ne pénétrera jamais!... Que je voudrais connaître celui-là! Savoir les raisons de son silence?...

— Il attendait peut-être que nous nous fussions rencontrés de nouveau, dit timidement Paule.

— Ah! vous deviez vous revoir? Que ne le disiez-vous?

— Nous comptions nous retrouver au mariage de monsieur de Chalose, son ami. Il m'avait demandé: « Irez-vous? », et sur ma réponse affirmative m'avait promis qu'il y assisterait aussi.

— Sans doute vous eussiez utilisé cette réunion pour décider ensemble de vous ouvrir de votre amour à vos parents?

— Peut-être... répondit Paule, comme je vous l'ai dit, madame, je m'en remettais à lui de toute décision.

— Et ce mariage, fixé au 31 août, n'a pas eu lieu. Ah! je me rappelle, maintenant!... — vous réveillez mes souvenirs! — que nous en avons causé, Jehan et moi, et qu'il m'avait fait part de son projet de revenir à Ville-Abbé, pour y assister...

Car nous étions à la campagne, à ce moment-là!

— Oui, dit seulement Paule, et il devait y retourner après la matinée.

— Je me rappelle encore, fit madame d'Alte, dont les yeux vagues se dirigèrent vers le dessus de porte orné d'une peinture d'après Boucher, que j'approuvai son projet et que je le plaisantai en lui disant qu'il allait prendre une leçon, pour quand il suivrait l'exemple de son ami.

» Ah! reprit après un court silence madame d'Alte émue par une subite réminiscence, il me revient soudainement à l'esprit la réponse qu'il fit à ma plaisanterie! Il convint qu'il était sage qu'il apprit à se marier.

» Mais quand mettras-tu cette science à profit? lui ai-je encore dit. Et, au lieu de me répondre, comme chaque fois que je faisais allusion à son mariage, par une fin de non-recevoir, je me souviens, oui, je me souviens parfaitement, dit madame d'Alte, émue, qu'il riposta: Eh! qui sait? peut-être plus tôt que vous ne le pensez!...

» Comment, continua madame d'Alte qui, maintenant se parlait à elle-même, cet incident ne m'est-il pas encore revenu à la mémoire?... Je n'y avais pas attaché d'importance, puisque c'étaient des propos tenus en riant... Maintenant, tout s'éclaire à mes yeux. Il avait voilé la confidence qu'il voulait me faire sous cette apparence légère!!!... Si j'avais deviné son intention, si je l'avais encouragé, il se fût ouvert à moi!!!

Paule écoutait ces mots avec avidité. Quelle certitude nouvelle ils lui apportaient ! A sa mère, en personne, Jehan avait fait soupçonner ses projets, et de ce qu'elle n'avait pas pénétré l'allusion ne prouvait point qu'il ne l'avait pas faite ! Elle ne s'illusionnait donc pas en se considérant comme la fiancée de Jehan.

Une joie secrète la pénétra à cette nouvelle révélation, qui couvrit ses joues d'une rougeur intense. Madame d'Alte était trop impressionnée elle-même pour le remarquer. La découverte inattendue qu'elle croyait avoir faite des sentiments de son fils, la bouleversait ! Il était venu vers elle avec une confiance voilée, et elle ne l'avait point deviné ! Ces grands garçons sont quelquefois timides pour parler à leurs mères de leurs amours ! Et elle l'accusait de méfiance ! C'était elle qui n'avait pas su l'encourager...

Comme Paule, dans un autre sens, son imagination interprétant les faits passés, sur lesquels nul ne pouvait l'éclairer vraiment, madame d'Alte en vint au même résultat : la persuasion totale de l'amour de son fils pour Paule Delfeuil et son projet d'en faire sa femme.

Cela la lui rendit subitement chère.

Si le mariage s'était conclu, elle eût peut-être, dans son affection exclusive, été un peu jalouse de celle qui aurait pris le cœur de son fils, mais là, l'amour si fidèle et tendre de Paule n'était qu'un hommage de plus rendu à la chère mémoire, et la mère

douloureuse ne lui en était que reconnaissante...

Aussi lui témoigna-t-elle une sympathie croissante qui acheva de mettre Paule à l'aise et, lorsque celle-ci, rappelée aux convenances par la pendule qui sonnait, se retira, madame d'Alte l'embrassa derechef, en lui faisant promettre de revenir la voir bientôt et très souvent.

## XII

Paule était revenue chez elle, légère de son allégresse, qui la portait. Sa mère guettait son retour, anxieuse de l'entrevue de laquelle la volonté de sa fille l'avait tenue éloignée, et elle se hâta de l'interroger.

Mais Paule, que ses craintes avaient, le matin même, subordonnée à sa mère, forte maintenant de leur inanité, ne prit point en bonne part cette précipitation. On n'allait pas la poursuivre de questions? entraver sa liberté?

Elle répondit avec humeur :

— Que voulez-vous savoir ?

— Mais comment tu as été reçue par madame d'Alte!

— Comme sa fille, dit Paule avec importance.

— Comme sa fille, répéta madame Delfeuil, absourdie.

— Parfaitement.

Et celle-ci, insistant, Paule lui raconta orgueilleusement que Jehan avait laissé pressentir clairement, à sa mère, son projet de l'épouser sous peu.

Madame Delfeuil en montra un certain étonnement qui exaspéra Paule :

— Pourquoi cette surprise? ne vous l'avais-je point déjà dit, et n'avez-vous pas confiance en mes paroles, qu'il leur faut une sanction?... Madame d'Alte n'a pas cette suspicion devant moi. Avant de me dire ce qu'elle savait des intentions de Jehan, elle m'a demandé si les bruits répandus étaient exacts, s'il était vrai que nous nous aimions et nous étions engagés ensemble. Et, après ma réponse, dont elle n'a pas douté, elle m'a avoué que, de son côté, elle savait tout et, de suite, m'a traitée avec une affection, une tendresse, même, qui m'ont été au cœur!

— Alors, demanda madame Delfeuil, que vas-tu faire désormais?

— Moi? ce que madame d'Alte désire, venir chez elle, souvent, très souvent. J'y retournerai demain.

— Demain!

— Et chaque jour si elle le veut. Ne comprenez-vous pas que je suis tout ce qui reste à cette pauvre mère de son fils disparu, et jugez-vous que je doive la priver de la consolation qu'elle trouve en moi?

Madame Delfeuil évita de répondre, sentant Paule nerveuse et butée, mais estima cette conclusion bien exagérée.

Pourtant, elle ne s'opposa pas à sa mise en action.

Elle avait la sensation nette et juste que sa fille lui échappait et qu'elle ne pouvait plus s'opposer au courant des choses. Elle en était attristée, mais, peu portée à analyser ses sentiments ni à les discuter, elle essayait plutôt de se consoler en se disant :

« C'est comme si elle était mariée, je l'eusse vue ainsi s'éloigner de moi !

Le lendemain, Paule retourna chez madame d'Alte. Ne faut-il pas battre le fer tandis qu'il est chaud ?

Elle ne connut plus, devant la porte armoriée, l'angoisse de la veille, mais plutôt une sorte de satisfaction intime qui la soutenait. Elle se présenta avec diplomatie.

— C'est déjà moi, madame, dit-elle, comme s'excusant.

Depuis hier, l'imagination de madame d'Alte avait beaucoup travaillé, et c'est son propre d'enfler les choses que la réalité n'est pas là pour remettre au point. Elle ne doutait plus, maintenant, avoir reçu la confiance d'amour de son fils. Il ne l'avait pas expressément formulée, il l'avait indiquée, et s'était cru compris, certainement. Il n'y avait pas eu de nom prononcé, mais à force de fouiller ses souvenirs, de les presser, — tel un fruit mûr dont on veut extraire la dernière goutte de jus, — pour en faire jaillir quelque révélation nouvelle, elle en était arrivée à se rappeler que Jehan lui avait quelquefois parlé de Paule, et avec avantage, vantant son intelligence et sa bonté. Cela aussi, c'était prémédité, pensa madame d'Alte, c'était lui révéler, sans la lui avouer, sa pré-

dilection, lui donner le plaisir de la deviner et, si elle n'y avait pas réussi, lui en faire la surprise, une heureuse surprise, à la joie de laquelle l'aurait préparée l'éloge de l'éluë. Ce cher Jehan! n'avait-il pas toutes les délicatesses?...

Ces réflexions la ramenaient plus favorablement encore à la fiancée. Aussi répondit-elle à son entrée en matière par un mot gracieux.

— Déjà?... c'est un reproche?

Et s'étant levée elle embrassa Paule, qui n'eût pas cru pouvoir se permettre de lui tendre la main.

— J'avais peur d'être indiscrète, fit la jeune fille, mais j'étais si désireuse d'avoir de vos nouvelles, de savoir comment vous aviez supporté les émotions d'hier, que je n'ai pas su résister à m'en informer.

— Je vous en sais gré, dit madame d'Alte. Après notre conversation, j'ai tant pensé à vous que je désirais aussi vous revoir. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je vivais en esprit ce qui aurait pu être et ne sera jamais : Jehan, vous amenant ici, près de moi, qui ouvrais les bras à la fiancée de mon fils bien-aimé; puis votre mariage, notre existence commune, car nous ne nous serions pas quittés, n'est-ce pas? Et nous nous serions bien entendues, aimant d'un amour différent, mais également exclusif, le même être chéri!... Hélas! ce n'était qu'un rêve consenti!

— Hélas! fit Paule à qui la vision de « ce qui aurait pu être » éteignit toute la joie de ce qui était, et qui redevint d'une tristesse adéquate à celle de madame d'Alte.

— Après ces songeries, le jour à vivre, qu'amène le réveil, semble lourd!...

— Oh! oui, fit Paule avec conviction.

— Moi, dit madame d'Alte, ma vie est assez proche de son terme pour que son brisement soit une douleur, non une catastrophe... mais, vous, mon enfant, vous, si jeune! à vingt ans! Car vous avez vingt ans?...

— Un peu plus, murmura Paule.

Mais sans l'entendre, madame d'Alte continua :

— Voir ses espérances ruinées, son avenir muré, sans doute, par un souvenir!

— Oh! oui, muré! répéta Paule.

— Et tant d'années à porter le poids de cette tristesse! de cet isolement du cœur!...

— Oui, fit Paule, bien des années pour pleurer le bonheur perdu! mais un bonheur comme celui-là soutient les forces par le souvenir aussi... Avoir été aimée de Jehan!... cela illumine toute une vie, jusqu'à son terme!...

— Comme vous l'aimiez! fit madame d'Alte la considérant...

Elle ajouta :

— Et comme il le méritait!

Alors recommença, entre cette mère douloureuse et la jeune fille si bien disposée à l'entendre, le long, l'interminable récit de la jeunesse de Jehan, de ses vertus rares, de ses réelles qualités.

— Je veux vous le faire connaître tout entier, disait madame d'Alte.

Et c'était le prétexte de ses confidences maternelles,

détaillées jusqu'à la puérité. Elle lui lut aussi toutes les lettres que Jehan lui avait écrites en sa vie, et qu'elle avait précieusement conservées. Elles étaient peu nombreuses, car il l'avait peu quittée, ayant même fait son éducation, comme externe, près d'elle, à Paris, où elle s'était fixée temporairement pour cela. Seul, son service militaire l'avait séparé de sa mère, mais venant la voir presque chaque dimanche, il n'écrivait guère. Une correspondance suivie entre eux datait d'août 1914, de ses premiers temps au régiment, puis des casernes de Maubeuge, où il avait été fait prisonnier. Ensuite de sa captivité d'Allemagne, il avait écrit régulièrement... Soudainement un jour, il avait cessé... et n'avait plus donné signe de vie.

Madame d'Alte montra à Paule, avec émotion, sa dernière carte, — usée à force d'avoir été tournée cent fois dans ses mains anxieuses, — et dans laquelle il se montrait plein de courage et de confiance, la terminant même sur un téméraire « A bientôt! » Et c'était en 1917!...

Bien que madame d'Alte respectât strictement la réserve que la jeune fille opposait, — forcément! — à toutes les questions touchant son intimité avec son fils, elle ne put se tenir de lui demander, lui montrant cette dernière et suprême communication :

— Et vous, Paule, vous n'avez pas eu de lui de nouvelles plus récentes?

— Madame, répondit la jeune fille, je n'ai jamais reçu de lettre de Jehan,

— Jamais ! interrogea madame d'Alte surprise, il ne vous a pas écrit durant sa captivité ?

— Non, dit Paule, pas plus qu'auparavant, nous n'avons pas correspondu une seule fois.

— Comment cela ! Je sais bien que ces correspondances ne sont guère licites... mais dans des circonstances comme celles de votre brusque séparation !... Jehan n'ayant pu vous dire adieu...

— Jehan savait, madame, que je n'aurais pas consenti à lui écrire ou à recevoir ses lettres à l'insu de mes parents, qui n'eussent pas autorisé cette correspondance.

— C'est très beau ! lit madame d'Alte, songeuse ; mais ne pensant qu'à son fils elle ajouta :

— Alors, mon pauvre enfant n'a pas eu, dans les dures heures du départ, et dans les épreuves plus grandes qui les ont suivies, le réconfort de votre amour et de son assurance ?

— Il n'en doutait pas, madame, répondit Paule, tellement familiarisée avec la fiction présentée qu'elle en fut vivement émue.

Et madame d'Alte, touchée de cette douleur, n'insista plus.

Paule, maintenant, revenait chaque jour. Elle se plaisait dans l'intérieur élégant et luxueux où elle était si chaudement accueillie. Peu à peu, elle se sentait devenir « de la maison » ce qui flattait son orgueil. Elle en était arrivée à rendre à madame d'Alte quelques menus services. C'était elle qui ser-

vait le thé, qui allait ouvrir ou fermer une fenêtre, relever un store, baisser un rideau. Les beaux jours attiraient souvent madame d'Alte au jardin. Elle l'y accompagnait, apportait son coussin sur le banc où elles s'asseyaient toutes deux. Un jour, elle cueillit des fleurs et en fit, au salon, un bouquet, que madame d'Alte déclara merveilleux.

Celle-ci s'habituaît insensiblement, mais avec un inconscient plaisir, à la présence de cette jeune fille, intelligente, discrète, aimable, dont les sentiments étaient adéquats aux siens, et qui lui prodiguait les plus gracieuses prévenances. Paule, véritablement, la consolait par le réconfort de sa compagnie, et en donnant un nouvel intérêt à sa vie, désespérée d'avoir perdu le sien. Madame d'Alte avait pris l'habitude de la voir arriver chaque jour aussitôt son déjeuner, elle eût été bien déçue si elle ne fût pas venue. Souvent, elle la gardait jusqu'au soir. Paule se laissait faire; elle n'avait désormais plus d'autre but que de venir près de la mère de Jehan, et s'y consacrait entièrement.

Madame d'Alte ne se rendait pas bien compte de l'illogisme de la situation qu'elle faisait à la jeune fille, l'appelant sans cesse près d'elle, et continuant d'ignorer ses parents. Elle acceptait, en elle, la fiancée de Jehan, mais ne se croyait pas tenue, pour cela, de frayer avec les Delfeuil qui, comme elle se le disait pour s'excuser, n'étaient pas de ses relations. Elle ne recevait plus guère et n'avait jamais eu occasion d'affirmer devant personne son intimité avec celle qui

eût dû être sa belle-fille. Elle avait donné l'ordre de ne jamais recevoir quand elle était là, et s'expliquait à elle-même que c'était pour ne pas troubler leur parfait tête-à-tête, ni leurs confidences réciproques. Paule ignorait cette précaution; elle l'eût peut-être un peu humiliée, mais elle s'y fût soumise, comme à toute chose, se rendant compte du chemin immense parcouru en quelques semaines, qui avait amené la pauvre petite Paule Delfeuil, que personne ne remarquait, à l'hôtel d'Alte où elle était traitée, *in partibus*, il est vrai, en fille de la maison.

Un jour où elle travaillait, l'après-midi, près de madame d'Alte, qu'elle aidait à faire un ornement d'église en tapisserie, la consigne donnée par celle-ci, de ne point recevoir, fut transgressée.

Une de ses amies, qui habitait les environs, voulant absolument la voir, passa outre et se fit introduire au salon. Paule, reconnaissant, en la visiteuse, la vicomtesse de Pays, qui passait pour une des plus fières aristocrates de la région, eut un moment de trouble. Que devait-elle faire pour ne pas déplaire à madame d'Alte? S'esquiver comme une simple demoiselle de compagnie?... Elle en eut la pensée, jugeant que c'était discret, et ramassa ses laines et ses soies pour s'en aller, à l'anglaise, tandis que madame d'Alte accueillait son amie, recevait ses excuses d'avoir forcé la main au valet de chambre pour venir près d'elle, et la remerciait au contraire, — ainsi qu'il se fait généralement en pareille occurrence, — d'avoir insisté pour la voir. Puis madame d'Alte se retourna

vers Paule qui s'éloignait, et, la rappelant du geste, elle dit à madame de Pays :

— Je vous présente mademoiselle Paule Delfeuil, la fiancée de mon fils.

La vicomtesse de Pays sursauta :

— La fiancée de Jehan ! Mais j'ignorais qu'il fût fiancé !

— C'était resté secret, reprit madame d'Alte, la guerre était venue interrompre ce cher projet, et hélas ! le ruiner.

Madame de Pays tendit la main à Paule.

— Mademoiselle, dit-elle avec grâce, vous avez été aussi bien éprouvée !

— Oh ! oui, madame, fit Paule que l'émotion rendait prête à pleurer.

— Nous unissons nos tristesses, dit madame d'Alte, Paule vient souvent me tenir compagnie, et la présence de celle qu'aimait Jehan m'est une consolation.

— Je le comprends, acquiesça madame de Pays.

Paule, ce soir-là, quitta la rue Notre-Dame exultante de satisfaction intérieure. Maintenant, le pas était franchi, elle était sacrée fiancée de Jehan d'Alte.

La présentation que madame d'Alte avait faite, de Paule, à son amie, créa un précédent. La mère de Jehan ne crut plus nécessaire, maintenant que le secret des fiançailles de son fils était divulgué, de fermer sa porte lorsque Paule était près d'elle. Elle voyait peu de monde, quelques intimes qui connaissaient mademoiselle Delfeuil, au moins de vue ; cela lui évitait de renouveler la présentation pénible, mais

elle laissait librement entendre la situation de Paule par rapport à elle.

Affranchie de toute précaution, grâce à ce nouvel état de choses, madame d'Alte emmena désormais Paule dans les courses qu'elle faisait en auto. S'étant imaginée que la jeune fille était pâle, et que des promenades à la campagne lui seraient salutaires, elle profita de la belle saison pour faire, avec elle, de plus longues randonnées. Une fois, au retour, elle garda Paule à dîner, fit prévenir ses parents et, le soir, la renvoya en auto.

A partir de ce jour, de temps en temps, Paule disait à sa mère :

— Ne m'attendez pas à midi, je déjeune chez madame d'Alte.

D'autres fois elle y dinait. Ces occasions, d'abord rares, se multiplièrent.

Madame d'Alte était heureuse de n'être plus seule à table. Ces repas solitaires sont une des épreuves des vies isolées à laquelle on s'accoutume le plus péniblement, quand on a connu autre chose. Madame d'Alte s'était souvent trouvée en tête à tête avec son assiette, mais c'était temporaire. Elle le savait, pensait au retour prochain, et à sa joie. Mais maintenant elle était seule pour toujours!... Du moins elle l'eût été sans Paule!

Et elle n'entrevoyait pas comment elle eût pu se passer d'elle désormais. Elle ne le prévoyait même pas!

Un jour, madame d'Alte accueillit Paule en lui disant :

— Demain, monsieur des Gerbets déjeune ici, je compte sur vous pour m'aider à le recevoir. Je voudrais faire faire un petit opuscule sur Jehan, sur sa courte et glorieuse vie, avec l'historique abrégé de notre famille. Monsieur des Gerbets va rechercher des documents dans nos papiers, les miens, ceux de mon fils, et se chargera de le rédiger. Dans la perspective de cet inventaire, j'ai visité le secrétaire de mon Jehan, feuilleté ses notes, sa correspondance, à laquelle je n'avais jamais touché, espérant, attendant toujours son retour. Tous ces papiers, maintenant, sont pour moi des reliques, tous ces objets qu'il a touchés, conservés!!!

S'interrompant, elle reprit, hésitant un peu :

— Y en a-t-il qui soient des souvenirs de vous ? Je me le suis demandé ? Il y a des fleurs, des rubans, de menues fantaisies... Tout cela est anonyme...

Paule se taisait, tremblante... Ces souvenirs, de qui Jehan les tenait-il ? Ils étaient anonymes, disait madame d'Alte, si l'un d'eux avait porté un nom qui détruisit son échafaudage de rêves ?...

Madame d'Alte fit encore :

— Tout nous est commun désormais, dans la pensée de Jehan, voulez-vous venir avec moi, je vous montrerai mon pauvre trésor ?

Paule, plus anxieuse que jamais, la suivit dans la chambre qui avait été celle de Jehan, et que sa mère avait réussi à conserver telle qu'il l'avait habitée, et disposée de façon qu'on eût pu croire qu'il venait de la quitter ou allait y revenir. Paule y avait pénétré déjà avec émotion, elle y rentra plus impressionnée. Son regard, d'abord, effleura toutes choses. Le souvenir lui en était resté de sa première visite, mais, vues avec une autre disposition d'esprit, lui semblèrent différentes, hostiles même. Le soleil, qui baignait d'or les tentures rouges des murs et des fenêtres, leur prêtait une sorte d'insolence hardie, dressée comme un défi en face du deuil qui faisait cette chambre déserte. Paule se vit dans la glace ovale, encadrée de peluche écarlate, qu'une grosse cordelière suspendait au-dessus de la cheminée. Elle se trouva d'une pâleur qu'accentuait sans doute la nuance violente des draperies. Ses yeux se reportèrent sur le vaste bureau occupant un des panneaux

de l'appartement. Il était encombré de livres, de lettres, de brochures, de journaux. Seul, un crucifix d'ivoire, voilé de crêpe, posé en évidence sur le sous-main de maroquin rouge, témoignait que la mort était venue interrompre le cours heureux et confiant d'une jeune vie, à laquelle l'avenir semblait assuré.

Madame d'Alte avait respecté même le désordre de ce bureau. Si un papier se déplaçait au cours d'un époussetage, par ses soins, il était remis à son rang.

Tandis que Paule demeurait comme hypnotisée devant les vastes tiroirs clos du bureau ministre, madame d'Alte était allée relever le coin un peu chiffonné de la courteline du lit qui, étroit et bas, occupait un angle de la pièce. Elle revint vers la jeune fille, un trousseau de clefs à la main, et en introduisant une dans le panneau, libéra tous les tiroirs. Elle les ouvrit ensuite l'un après l'autre. Paule vit des lettres, des factures, des imprimés. Dans l'un d'eux, des photographies, photographies de femmes et de jolies femmes.

— Ce sont, lui dit madame d'Alte, les portraits d'actrices qu'il avait vues jouer.

Quelques-unes étaient signées de noms de fantaisie qui n'appartenaient peut-être pas tous au monde du théâtre mais, pas plus que madame d'Alte, Paule n'en prit souci.

Il y avait encore quelques bouts de rubans, quelques fleurs desséchées... un bouquet de violettes, entre autres. Il y avait aussi quelques objets de cotillon, dans une boîte de cretonne fleurie qui avait certaine-

ment la même origine. Un à un, madame d'Alte les montrait à Paule, dont le sentiment, maintenant, avait changé. Elle ne craignait plus de trouver là le secret d'un autre amour de Jehan, mais elle était honteuse de pas découvrir un souvenir d'elle, gardé.

Tout à coup un cri, comme de triomphe, plutôt que d'émotion, lui échappa. C'était un banal porte-plume figurant un fouet de chasse ; elle se rappelait le lui avoir donné à la matinée de madame Vémy.

Elle fut heureuse de le dire à madame d'Alte.

— Voyez comme il l'avait conservé ! fit-elle avec un attendrissement qui n'était pas joué, car, maintenant, elle recroyait à la réalité de sa chimère.

— Oui, répondit madame d'Alte, rêveuse, oui, vous-même vous avez sans doute aussi quelque souvenir de lui ?

— Oui, dit à son tour Paule, j'ai un carnet où il a écrit son nom chéri, et une petite boîte qu'il m'a donnée un soir de bal. Ce sont mes trésors à moi : un jour, je vous les apporterai...

— Pauvre petite ! fit madame d'Alte compatissante.

Et elle allait refermer le tiroir lorsque la main de Paule s'interposa.

— Cette photographie !...

C'était celle d'un groupe de cinq à six personnes, pris dans un bal costumé et Paule s'y trouvait, déguisée en bergère.

— Voyez, madame, fit la jeune fille plus émotionnée encore, c'est le seul portrait qu'il avait de moi !

Madame d'Alte prit son face-à-main pour reconnaître Paule.

— Oui, c'est vous, et bien ressemblante, malgré votre travestissement. Vous lui aviez donné cette épreuve ?

— Non, madame, il l'avait achetée chez le photographe qui, ayant pris, à cette réunion, plusieurs groupes de danseurs et de danseuses, les vendait à qui voulait. Elle date de 1912. Oh ! continua Paule exaltée, quel prix il y attachait, mon cher, mon bien-aimé Jehan !

Madame d'Alte regardait plus attentivement la photographie.

— Mais Jehan y figure aussi ! Ce beau mousquetaire, c'est lui !

— Oui, c'est lui, répondit Paule, il s'était rapproché de moi au moment où l'on a voulu prendre ce groupe. C'était à dessein. Hélas ! cette seule image nous a réunis !

Et, silencieuse, Paule la baisa.

— Vous avez cette photographie ? lui demanda madame d'Alte.

— Non, fit Paule, non, je n'en ai aucune de lui.

Spontanée, madame d'Alte, qui s'était assise devant le bureau de son fils, se leva et, se dirigeant vers le secrétaire placé entre les deux fenêtres, l'ouvrit et y prit une grande et belle photographie de Jehan.

Elle l'apporta à Paule.

— Tenez, dit-elle, permettez-moi de vous l'offrir en souvenir de lui !

Cette fois, les larmes de Paule coulèrent pour tout de bon et, dans la familiarité nouvelle de leurs relations, elle se jeta au cou de madame d'Alte et l'embrassa avec effusion.

Après ce nouveau témoignage d'affection, la jeune fille n'eut donc garde de se dérober à la prière, que la baronne lui avait faite, d'être là le lendemain au déjeuner auquel M. des Gerbets était invité.

Il lui en coûtait, néanmoins, un peu, de se retrouver en face de lui, qu'elle avait aperçu bien des fois, mais auquel elle n'avait pas parlé depuis la scène des aveux mystérieux, dont il avait si mal gardé le secret.

Lui, était curieux de la revoir. Une absence l'avait tenu éloigné de Ville-Abbé depuis quelques semaines. Au retour, il avait été mis au courant des événements qui s'étaient succédés depuis son déplacement, et les commentaires sur la nouvelle situation de Paule avec madame d'Alte avaient occupé une grande place dans ces informations. M. des Gerbets se proposait, pour les contrôler, d'aller chez les Delfeuil, mais n'en avait point encore trouvé le temps.

Il ne s'attendait point à voir Paule, ce matin-là, chez madame d'Alte et en y entrant il eut, l'apercevant, — car elle s'était arrangée pour le devancer, — un mouvement de surprise si vif, qu'il le reprima mal.

Madame d'Alte ne s'en aperçut pas, ou feignit de ne pas le remarquer. Elle accueillit avec sa grâce coutumière, et toujours un peu exagérée, ce vieil ami. Car

le chevalier des Gerbets était le vieil ami de toutes les anciennes familles de Ville-Abbé.

Après avoir répondu à son amabilité, il s'approcha de Paule et, ayant repris possession de tous ses moyens, il lui dit, avec cette malice déguisée qui était sa manière :

— Vous ! Paule, est-ce que je ne m'abuse pas ?

Ce fut madame d'Alte qui répondit pour elle :

— Non, mon cher ami, non, vous ne vous trompez pas ! c'est bien Paule Delfeuil, la fiancée de mon bien-aimé Jehan qui consacre, sinon à me consoler, du moins à tromper ma dure solitude, toutes les ressources de sa jeunesse, de son esprit, et surtout de son cœur.

— Ceci n'est pas pour m'étonner, fit M. des Gerbets, renseigné maintenant, et prenant vite le diapason. Je la connais trop pour être surpris de la générosité de ses sentiments, qui répondent si bien à la bienveillance des vôtres.

Les choses étant ainsi posées, la causerie commença, facile et aimable de part et d'autre. Bien entendu, Jehan en fit les frais et la brochure projetée pour rendre hommage à son souvenir. Néanmoins, et bien que le sujet ne fût pas épuisé, une fois dans la salle à manger, et le déjeuner commencé, M. des Gerbets peu à peu changea de conversation. Tout en le faisant, il observait Paule, si naturelle, si aisée dans le rôle qu'elle remplissait près de madame d'Alte, et si sa phrase d'arrivée n'avait pas exactement traduit son sentiment intime, actuellement elle

en eût été la fidèle expression. Il ne pouvait en croire ses yeux de la voir traitée en fille par madame d'Alte, si fière ! Il remarquait quelle place elle avait prise en cette maison, et faisait honneur à sa diplomatie. On n'eût pu, désormais, s'y passer d'elle. Outre les petits services discrets qu'elle rendait à la dame de céans, les domestiques, eux-mêmes, s'adressaient à elle pour les ordres secondaires.

M. des Gerbets faisait ses remarques personnelles tout en causant, ce qui était sa tactique accoutumée. Ainsi on ne pouvait se méfier d'investigations habilement dissimulées sous de vains ou futiles propos. La chronique de Ville-Abbé les inspirait principalement ce jour-là.

— Il n'y a guère plus de monde en ville, disait-il, on émigre plus tôt que chaque année vers la campagne.

— N'est-ce pas forcé ? répondit madame d'Alte, tant de réparations s'imposent dans les propriétés, abandonnées depuis la guerre, aux déprédations des logements militaires.

— C'est évident, continua M. des Gerbets, vous-même, madame, ne pensez-vous pas à retourner dans votre terre de Blévières ?

— Je devrais le faire, ma présence y serait bien nécessaire... Je n'ai pas le courage d'y rentrer sans Jehan!...

— Je le comprends, acquiesça M. des Gerbets, cependant, pour le travail qui nous occupera sous peu, il serait peut-être utile que vous visitassiez vos

archives. Certains documents peuvent nous manquer.

— Croyez-vous ? fit madame d'Alte. J'ai presque tous mes papiers de famille ici. Nous n'allions à Blévières qu'en passant. Néanmoins, ajouta-t-elle, si c'était indispensable, j'irais...

— Il faudra y rentrer un jour ou l'autre ! fit M. des Gerbets.

— Je le sais, mais je m'épouvante encore de la solitude qui m'attend là-bas. Ici, j'ai ma chère Paule, à Blévières...

— Mais ne pouvez-vous l'emmener ? interrompit M. des Gerbets.

Cette proposition inattendue tomba au milieu du paisible entretien comme une pierre violemment jetée dans l'eau calme d'un lac, qu'elle trouble : Paule devint très rouge, madame d'Alte, soucieuse.

Ce fut pourtant elle qui répondit :

— J'y avais déjà songé... mais ce serait peut-être trop lui demander.

— Oh ! protesta vivement Paule, vous savez bien, madame, que vous pouvez disposer de moi...

— Et puis, continua madame d'Alte qui, surprise par cette éventualité évoquée, voulait réserver sa décision jusqu'à la réflexion qui la lui dicterait, j'ignore si monsieur et madame Delfeuil consentiraient à se séparer de leur fille.

— Moi, reprit M. des Gerbets, je n'en doute pas. Si elle s'était mariée, ils l'eussent bien laissée partir ! Puis, sentant le terrain brûlant, il se déroba.

— Voyez les Mervil, ils n'ont plus leur fille. A pro-

pos, fit-il se tournant vers Paule qui avait gardé un prudent silence, savez-vous que la comtesse de Lavard, votre amie Lucy, rentre demain de son voyage de nocces ?...

## XIV

Madame d'Alte préparait son départ pour la campagne que diverses circonstances avait retardé de quelques jours. Paule disposait ses affaires pour une absence d'au moins trois mois.

Elle en avait prévenu ses parents, sans même solliciter leur acquiescement. Pourtant madame d'Alte l'avait priée de le faire.

— Il serait convenable, lui avait-elle dit, que j'allasse demander à monsieur et à madame Delfeuil l'autorisation de vous emmener, tout en les remerciant de vous permettre de vous consacrer à moi comme vous le faites, mais je n'ai pas le courage de cette démarche! Excusez-moi donc auprès d'eux, et servez-moi d'intermédiaire en cette circonstance. Dites-leur bien que je ne fais aucune visite, que je ne vois personne, afin qu'ils ne s'étonnent pas de mon

abstention à leur égard, et emportez la permission de m'accompagner.

Paule s'était bien gardée de transmettre ce message. Elle redoutait comme le feu l'intrusion de ses parents dans ses relations avec madame d'Alte. Devant eux, non seulement elle eût été un peu gênée de l'attitude qu'elle avait adoptée, mais ils eussent pu, la constatant, et devant certains de ses propos, soit tenus par elle-même, soit répétés par madame d'Alte, la poursuivre ensuite d'embarrassantes questions. Puis, si elle se sentait assez souple pour se mettre à la hauteur de madame d'Alte, et éviter toutes les fausses notes, elle redoutait que la simplicité de sa mère, et la rondeur un peu vulgaire de son père, en les discréditant auprès de la baronne si raffinée, ne nuisent à sa propre situation. Elle entendait rester absolue maîtresse du terrain un peu glissant où, pourtant, elle s'affermissait chaque jour davantage. Or, si elle avait fait part à ses parents de la communication obligeante de la baronne d'Alte, ils s'en fussent sans doute autorisés pour y répondre directement par une visite, une lettre, une démarche quelconque et entrer en rapports avec elle, ce qu'elle voulait éviter à tout prix.

Ainsi, monsieur et madame Delfeuil avaient été avertis seulement de son voyage, et, bien que concevant une certaine amertume du procédé employé envers eux, ne s'y étaient point opposés.

Un matin, ils étaient sortis, suivant leur habitude : monsieur Delfeuil pour aller à son cercle, lire les

̄ Paule, se redressant un peu, témoignait qu'elle l'écoutait, alors il continua avec complaisance :

— Il paraît que, dans la dernière lettre qu'il écrivit à sa mère il lui disait : A bientôt. C'est qu'il avait un projet d'évasion. Il le mit à exécution, mais il avorta. Lorsqu'on le rattrapa, pour s'échapper, il tira sur les soldats qui le poursuivaient. Il en tua un et blessa grièvement un officier. On le condamna à la forteresse. Très peu de temps avant l'armistice, il tenta encore de se sauver, mais, de nouveau, on le reprit et, dans le combat qu'il soutint contre ses gardiens, c'est lui, cette fois, qui fut atteint ; il eut un bras et une jambe cassés. On le porta à l'hôpital, où, prétend-il, la haine teutonne le garda au delà des soins nécessaires. C'est seulement le jour de la signature de la paix qu'on ouvrit sa geôle. Il n'a pas perdu de temps pour arriver ce matin à Ville-Abbé!

Maintenant Paule, qui savait, refermait les yeux.

— Voilà qu'elle s'évanouit de nouveau ! fit sa mère angoissée.

Et ne retenant pas l'expression de son inquiétude et de son mécontentement :

— Il aurait fallu lui apprendre cela avec ménagement, elle est si sensible !

M. des Gerbets l'était aussi, aux reproches. Il prit mal celui-là.

— Madame, fit-il, vous reconnaissez bien injustement ma bonne intention !

Et, cherchant des yeux son chapeau, il s'en saisit et s'éloigna,

Madame Delfeuil le rappela :

— Voyons, voyons, ne vous fâchez pas ! vous, un si parfait ami ! Et ne me laissez pas dans l'embarras et la peine comme me voilà.

M. des Gerbets ne l'écoutait pas, mais une voix faible arrêta sa retraite :

— Monsieur des Gerbets !...

Il revint près de Paule, qui était décolorée entièrement, mais avait toute sa connaissance.

— Moi, dit-elle, je vous sais gré... je vous remercie...

Elle n'en put dire plus, sa faiblesse la trahissait.

— Maman, murmura-t-elle seulement, je voudrais me mettre au lit.

La soutenant, on put lui faire gravir péniblement l'escalier, difficile pourtant, tournant à arêtes brusques. Alors M. des Gerbets s'esquiva pour aller porter ailleurs « la bonne nouvelle » tandis que madame Delfeuil déshabillait sa fille et la couchait.

Elle lui parlait tendrement, doucement, car, pour une mère, un enfant souffrant redevient un petit enfant.

— Remets-toi, lui disait-elle, calme-toi ! L'émotion a été plus forte que toi, tu vas la surmonter. Car tu es heureuse, bien heureuse, n'est-ce pas, ma chérie ?

Comme Paule ne répondait pas elle continua :

— Tu n'espérais plus, alors ton bonheur t'a fait peur, mais bientôt tu t'y accoutumeras, tu en goûteras toute la douceur.

Sans abonder dans le sens maternel, Paule dit seulement :

— Je voudrais être entièrement calme, dormir. Il n'y a que cela qui me remettra de cette secousse. Maman, fermez les rideaux, défendez ma porte, je ne veux ni lumière ni personne. J'ai besoin de silence et de solitude.

Madame Delfeuil obtint à son désir, non sans lui avoir fait prendre le cordial préparé, et se retira sur la pointe des pieds.

Sa mère n'avait pas plutôt refermé la porte que Paule se dressa sur son séant, comme hallucinée.

Ah! Jehan était revenu, Jehan était là, dans les bras de madame d'Alte qui, peut-être, lui parlait d'elle...

Un déchirement s'opéra dans sa pensée comme si un voile, brutalement arraché, lui montrait la réalité que, depuis cinq mois, elle s'était refusée à admettre.

Elle eut la sensation atroce de la folie... Jehan! Jehan!

L'aimait-il, vraiment, avait-elle rêvé qu'il était son fiancé, qu'il lui avait dit ces mots d'amour qui unissent pour la vie? L'avait-elle rêvé?

Avait-elle rêvé ce que ses amies prétendaient avoir deviné dans ses assiduités près d'elle?

Avait-elle rêvé les propos qu'on lui prêtait à lui-même, que son ami, monsieur de Bals, avait rapportés et que madame d'Alte, fouillant ses propres souvenirs, retrouvait sous-entendus dans les paroles de son fils?

Avait-elle rêvé que madame d'Alte, sans douter des sentiments de son fils pour elle, l'avait accueillie, comme une fille? Avait-elle rêvé l'intimité, l'affection qu'elle lui témoignait aux yeux de tous?

Au milieu de ce mélange atroce d'imagination et de vérité, elle ne savait plus...

Mais ce qu'elle savait, c'est que, prise à son propre piège, s'étant enflammée pour un souvenir, pour une image disparue, pour un être charmant, dont son illusion, entretenue par tant de concours, avait fait le héros de sa vie, c'est que, maintenant, véritablement, sincèrement, passionnément, elle aimait Jehan!

Et dans un sursaut de crainte et de désespoir, elle se tordit les mains en s'écriant :

— Oh! Jehan! mon Jehan! te retrouver pour te perdre peut-être!

Elle eût préféré sa mort, qu'elle avait admise, à sa perte actuelle qui le laisserait indifférent à son amour. Car qu'allait-il dire, qu'allait-il faire?

Une honte lui montait au front. S'il la reniait, s'il déclarait qu'il ne lui avait jamais promis de l'épouser, qu'il ne l'avait jamais aimée!... Oh! elle eût voulu mourir, là, tout de suite, pour ne pas connaître cette humiliation ultime. S'il s'avisait qu'elle avait argué de quelques attentions banales pour se parer du titre de sa fiancée et s'introduire près de sa mère?

A chaque image, se présentant à son esprit, de ce qui pouvait se passer, elle défaillait de nouveau sous la souffrance aiguë.

Que s'était-elle laissée séduire par les suppositions de Lucy Mervil, puisque c'était elle qui, la première, lui avait donné l'idée de ce roman vécu ! Qu'avait-elle accueilli si légèrement, et sans preuves les propos qui en permettaient la crédibilité ?

Et tout, tout ce qu'elle avait laissé supposer, tout ce qu'elle avait pu dire aux uns et aux autres, victime de son imagination et de son orgueilleux désir d'être quelqu'un ! Elle rougissait de confusion en y pensant. Son illusion avait été si tenace, si épaisse que, comme un brouillard, elle lui avait caché peu à peu la réalité des choses. — Elle avait fini par être absolument sincère dans le rôle qu'elle avait pris.

Mais ce n'était qu'un rôle, qu'elle jouait ; et au début de tout ceci qu'y avait-il ?...

*Un mensonge.* — Oui, un mensonge. Elle s'était menti à elle-même, après avoir menti aux autres. L'amour de Jehan n'existait réellement que dans son imagination. Elle avait pu lui plaire passagèrement, — elle s'accordait cette petite consolation ! — Jamais il n'avait pensé à l'épouser. Du moins, il ne lui en avait jamais laissé supposer l'intention.

Mensonges que tout cela !

Mais comme elle en était punie ! Quelle agonie morale lui causait le réveil de sa conscience devant le fait patent ! Jehan revenu pour la démentir, l'écraser de son mépris, de son ironie, alors qu'elle l'aimait !

Et pour cet orgueil, qui l'avait entraînée en dehors,

ou tout ou moins en marge de la vérité, quel châtiement plus terrible que celui qui l'attendait ?

Être la risée de toute une ville, apprenant qu'elle avait joué la comédie ! Et on ne manquerait pas de supposer que c'était dans un but vénal.

Le temps, en passant, accroissait son exaltation. Les partis les plus extrêmes se présentaient à son esprit. Elle ne savait lequel adopter. Aucun ne la satisfaisait. La fuite, c'était s'avouer coupable, avant même d'en avoir été convaincue. Pourtant, elle ne se sentait pas la force de le paraître. La seule ressource, qui lui restait, était la mort. Non pas un suicide vulgaire, qui la trahirait aussi, mais une mort accidentelle...

Ses croyances la défendaient contre cette tentation... Elle la repoussait et demandait à Dieu de la pardonner... et de la reprendre à cette vie qu'elle avait si mal employée...

Inquiète de son silence, sa mère, pourtant, n'osait pas la troubler. M. Delfeuil, qui n'éprouvait aucune inquiétude sur le malaise subit de sa fille, attendait tout épanoui, au salon, son réveil pour la féliciter, et il répétait à sa femme, dans sa vanité satisfaite :

— Tu vois que j'avais raison de ne pas la détourner d'aller chez madame d'Alte ; maintenant Paule va faire un mariage splendide.

— Oui, répondait la prudente madame Delfeuil, parce que les choses ont tourné providentiellement bien, mais c'était, pour elle, jouer bien gros jeu !

On vint leur apporter un message de madame d'Alte pour Paule.

Là, il fallait bien troubler son repos, car il devait être important.

Madame Delfeuil entra doucement dans la chambre de sa fille, plongée dans l'obscurité qu'elle avait réclamée.

Elle commença par ouvrir les rideaux.

— Que faites-vous? clama Paule mécontente, je vous ai dit que j'avais besoin de calme, cette lumière me fatigue...

— Elle est nécessaire, lui répondit sa mère, pour te permettre de lire cette lettre que t'envoie madame d'Alte.

D'un bond sur son séant, Paule s'en saisit.

Il n'y avait que deux lignes :

« Ma chère Paule, Jehan est revenu! Unissons notre joie comme nous avons uni nos larmes.

» BARONNE D'ALTE. »

Paule laissa retomber la carte armoriée, dont la bordure de deuil avait été hâtivement coupée,

Madame Delfeuil la ramassa et la lut,

— On t'attend là-bas, dit-elle.

— Oh! fit Paule, je suis hors d'état d'y aller! Cette émotion m'a brisée, tuée même peut-être? Je me sens malade, à en mourir...

— Non, non, dit madame Delfeuil, c'est une sensation nerveuse.

Paule secoua le tête.

— Maman, écrivez à madame d'Alte, que j'ai été si

remuée par cette nouvelle, apportée par monsieur des Gerbets, que je suis au lit, bien malade. Entendez-vous, dites : « bien malade ».

Et elle ajouta avec une amertume dont le sens échappa à sa mère :

— Cela, c'est la vérité !

Madame Delfeuil était trop alarmée de son état pour lui résister.

— Écrivez là, dit encore Paule, mon buvard est sur le bureau; vous le voyez? Je veux lire votre lettre avant que vous l'envoyiez.

« Madame la baronne, écrivit madame Delfeuil, ma fille a été si émue de l'heureuse nouvelle que, ce matin, monsieur des Gerbets lui a fait connaître, qu'elle a eu une grave syncope, et est à présent au lit, bien malade. Cela ne l'empêche pas de partager votre joie à laquelle nous nous unissons, mon mari et moi. Veuillez être assurée, madame la baronne, de nos sentiments respectueux. »

Madame Delfeuil tendit la carte à sa fille.

— Recommencez, dit celle-ci, on n'écrit pas : « madame la baronne », à une égale. Et pas de sentiments « respectueux » : « distingués », c'est assez.

Madame Delfeuil haussa les épaules, mais céda. A ce moment son mari entra, jovial.

Il vint embrasser Paule.

— Eh bien, ma petite! nous voilà contente! trop contente puisque tu en es malade! mais ce n'est rien, ou plutôt ce ne sera rien, fit-il avec un souriant optimisme. Ce soir, les roses reflleuriront sur tes joues...

Et sur tes robes, ajouta-t-il en riant, car en voilà fini avec les toilettes noires, ma petite baronne d'Alte!

Paule haletait de souffrance devant ces propos, les larmes l'étouffaient, la fièvre l'avait prise et désordonnait les battements de son cœur; sa peau était brûlante et son visage, rouge comme braise allumée.

— Je suis très souffrante, fit-elle, je l'ai dit à maman. Seuls le silence et la solitude peuvent me soulager.

Sa mère, ayant achevé sa lettre, était descendue la remettre au porteur. En remontant, elle tâta la main de Paule.

— Tu as de la température, dit-elle.

— Oui, fit Paule, refermez les rideaux et laissez-moi seule.

Sa mère lui offrit des boissons, des calmants.

— Un verre d'eau, dit-elle, là, près de moi, et puis, je vous en conjure, laissez-moi me remettre.

— Mais si tu as besoin de quelque chose?

— Je sonnerai, allez, maman, merci.

Monsieur et madame Delfeuil sortirent de la chambre.

— Je suis inquiète, dit la bonne mère à son mari, si nous appelions le docteur?

— Attendons jusqu'à la fin de la journée, répondit-il, ce n'est probablement qu'une crise nerveuse.

## XV

Chez madame d'Alte, c'était la joie immense et inespérée du retour.

Quand, le matin, Jehan était arrivé, sa mère, rentrant de la messe, prenait son chocolat dans la salle à manger. Le valet de chambre, qui ne le connaissait pas, avait été interdit devant ce poilu sale et dégue-nillé un peu, qui, sans lui rien dire, était entré tout d'un trait, lui demandant seulement :

— Où est madame ?

Et il était venu d'un pas assuré dans la salle à manger.

Lorsqu'il en eut ouvert la porte, sur le seuil de laquelle il restait, madame d'Alte eut une sensation extraordinaire.

Quel était ce soldat ?... Les traits à demi cachés par son calot, enfoncé jusqu'aux yeux, et sa longue barbe, rappelaient ceux de Jehan... Une ressem-

blance étrange l'abusait-elle, avait-elle perdu la raison, de se croire en face de celui qui dormait, là-bas, dans les cimetières d'Allemagne ?

Elle ne parlait pas : la voix éteinte, la respiration coupée. Elle ne bougeait pas : paralysée par l'émotion.

Alors le soldat se découvrit, elle reconnut le beau front de son fils, vit mieux ses grands yeux bleu clair, tandis qu'il s'écriait de son timbre vibrant et joyeux :

— Maman !

Alors elle se jeta dans les jeunes bras qui se tendaient vers elle avec une joie et une tendresse intraduisibles.

Mais, bientôt, elle s'arracha de l'étreinte passionnément affectueuse, pour tomber à genoux.

— Merci, mon Dieu ! dit-elle de toute son âme.

Puis, se relevant, elle revint à son Jehan bien-aimé.

Elle était tellement possédée du bonheur de le revoir, qu'elle ne songeait même pas à lui demander par quel miracle du sort il était revenu, après tant d'années de mortel silence. Elle le regardait, elle l'embrassait, elle tâta ses bras amaigris, ses mains diaphanes, caressait son visage creusé, sa longue barbe blonde, qu'il avait laissée pousser durant sa captivité, et qui le changeait tant. Elle remarquait la pâleur de ses joues et l'éclat un peu fébrile de ses yeux, mais rien ne l'inquiétait. Il était là, près d'elle, elle saurait conjurer la faiblesse ou la maladie et réparer ses forces.

Lui, jouissait de la tendresse passionnée de cette

mère qu'il aimait beaucoup aussi, d'une affection mêlée d'un peu d'apitoiement, se sachant le seul but et la seule joie de sa vie ; et prenant en considération ce qu'elle avait dû souffrir se le voyant ravi, comme ce qu'elle ressentait en le retrouvant.

Ils ne se parlaient même pas.

— Depuis quand, lui dit-elle enfin, es-tu libre ? Où donc étais-tu ? Tu as été malade, blessé peut-être ?... On t'a donc retenu ? Pourquoi ?

Les questions, maintenant, se pressaient sur ses lèvres avec une telle volubilité qu'elles le faisait sourire.

— Je vais vous dire, fit-il, mais auparavant si vous fluissiez votre chocolat et m'en faisiez apporter une autre tasse... J'ai voyagé toute la nuit, je meurs de faim.

Il avait faim et elle n'y avait pas songé ! Riant et pleurant à la fois, elle sonna. Mais, devant le domestique, ses habitudes ancestrales de dignité et de tenue la reprirent sous leur joug.

— Qu'on apporte tout de suite, très vite, du chocolat à monsieur le baron, dit-elle.

Le valet de chambre retourna à la cuisine, éberlué.

— Monsieur le baron ! ce sale poilu ?

— Dis donc, fit la cuisinière, ce doit être le fils de madame.

Jehan, maintenant, racontait sommairement à sa mère l'histoire cruelle de sa longue captivité, dont les détails étaient revenus aux oreilles de M. des Gerbets, qui les avait exactement rapportés.

Elle les écoutait avec intérêt, frissonnant d'orgueil aux récits de la bravoure avec laquelle il avait voulu s'évader, et d'horreur à ceux des tortures qu'il avait subies. Mais, tout, pour elle, restait au second plan, s'effaçait devant sa joie ultime de l'avoir retrouvé. Et dans l'effusion de cette joie, elle s'écria :

— Que Paule va être heureuse !

— Paule ? interrogea Jehan.

— Oui, ta fiancée... ta charmante fiancée ! Ah ! si tu me retrouves debout, c'est bien à elle que tu le dois, car, quand j'ai perdu tout espoir de te revoir, j'aurais sombré dans le désespoir sans le secours de son tendre dévouement.

— Ma fiancée ! répétait Jehan interdit, je ne suis pas fiancé !

— Tu ne l'es pas officiellement, mon bien-aimé, et je te pardonne bien, n'en doute pas, la cachotterie que tu m'avais faite de ton amour et de tes projets. D'abord, c'est ma faute si elle s'est prolongée, j'aurais dû comprendre les allusions que, plusieurs fois, tu m'as faites à ce sujet... mais j'étais si loin de soupçonner !... je n'ai pas saisi.

— Encore une fois, dit Jehan passant la main sur son front comme pour écarter les images qui troublaient sa lucidité, je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler.

— Comment, fit sa mère soudainement inquiète de ce manque de mémoire qui pouvait lui faire craindre les pires catastrophes, tu ne te rappelles pas ?

Puis, voulant se rassurer elle-même, elle ajouta :

— Il est vrai qu'ayant subi une telle épreuve, tes souvenirs peuvent être un peu confus.

— Ils le sont évidemment, convint Jehan, je ne retrouve pas, en eux, trace de la jeune fille dont vous m'entretenez.

— Quoi, fit sa mère sérieusement alarmée, tu as oublié Paule Delfeuil ?

— Paule Delfeuil ! fit Jehan avec un grand soupir de soulagement devant ce nom qu'il reconnaissait, attendez donc, il me semble que je me souviens... Paule Delfeuil, une grande brune... ah non, je confonds !... une petite blonde plutôt ?...

— Une blonde, en effet, fit sa mère l'aidant, mais pas si petite.

— Oui, moyenne... je me rappelle maintenant, n'avait-elle pas beaucoup d'entrain, beaucoup d'esprit ?

— Si, répondit madame d'Alte, et beaucoup de cœur. Elle t'aime tellement !

— Elle m'aime ? fit Jehan de nouveau déconcerté.

— Passionnément ! Tu n'as pas le droit d'en douter, toi qui l'as aussi aimée.

— Je l'ai aimée ?... répéta Jehan soucieux, de cela je ne me souviens pas.

— Et vous vous étiez fiancés... Elle t'est demeurée fidèle, pauvre petite, et avec tant de dignité et de courage ! Car elle aussi a beaucoup souffert de ta perte... Nous mêlions nos larmes...

Après ces mots, qui le bouleversaient, Jehan se tut. Qu'est-ce que cette histoire de fiançailles dont il

ne se rappelait nullement, ce qui l'empêchait de la croire réelle ? Le sens de la mémoire était-il donc obnubilé chez lui ? Il y avait certainement une lacune dans ses souvenirs. « Est-ce que je perds la raison ? » se demanda-t-il avec une telle anxiété que, pour ne pas éveiller, dans la pensée de sa mère, les craintes qui le hantaient, il n'osa pas se montrer trop catégorique dans le déni de son prétendu engagement.

Et sa mère se taisant, si visiblement tourmentée de cette absence de mémoire que cela augmentait son propre émoi, il reprit au bout d'un moment :

— Vraiment, après des années d'exil et de prison, on a un peu perdu le sens des choses. Tout vous est surprise, tout vous est étonnement en rentrant au milieu du monde civilisé. C'est même trop à la fois pour un pauvre cerveau désappris de communiquer avec ses semblables. Peu à peu je reprendrai le courant de la vie. Mais, ajouta-t-il, revenant à sa principale préoccupation et désireux de l'éclaircir, c'est mademoiselle Paule Delfeuil qui a dit que nous étions fiancés ?

— Qui en a convenu, c'est autre chose, fit sa mère, la pauvre enfant avait gardé courageusement le secret de son chagrin de ta disparition et de son amour. Même ses parents l'ignoraient. Mais il a été deviné ! Sa tristesse avait mis sur la voie, puis son émotion quand son amie, mademoiselle Gautin, a perdu son fiancé. On a rapproché ces indices de tes assiduités auprès d'elle, tes amis ont rappelé tes sentiments à son endroit. Alors votre amour réciproque a été une évidence. Elle n'en voulait pas convenir

encore, mais le jour où, te croyant mort, j'ai fait chanter un service pour toi, j'ai remarqué, à l'église, sa peine et ses larmes. Je l'ai priée de venir me voir. Elle a accédé à ma demande et, depuis, chaque jour, elle m'a apporté le réconfort de son affection et de son dévouement. Nous parlions de toi ensemble. Elle retrouvait en moi quelque chose de son Jehan bien-aimé, et moi, c'est en ton nom, en souvenir de toi, que je l'accueillais. Je n'y avais pas de mérite... elle est si agréable et, surtout, elle t'aimait tant !

Jehan écoutait ces explications dans un sentiment complexe. Elles paraissaient plausibles, s'enchaînaient à merveille, étayées sur des témoignages irrécusables, mais il les entendait comme l'histoire d'un autre, pas la sienne, puisqu'il ne se souvenait point y avoir participé.

— Je ne comprends rien à cet imbroglio, dit-il, je me rappelle maintenant mademoiselle Delfeuil, mais comme une vague relation mondaine. Je ne l'ai point aimée, jamais je n'ai pensé à l'épouser !

— Alors, comment se fait-il ? reprit madame d'Alte plus inquiète encore.

— C'est une chose à éclaircir, dit Jehan, et nous le ferons. Mais il en est bien d'autres que je désire savoir. Vous et moi, cela suffit à l'heure présente après tant d'angoisses de votre côté et de tristesses du mien. Entretenez-moi plutôt de vous, de tout ce que vous avez fait depuis des années que je n'ai eu de vos lettres. Pensez que j'ignore tout de vous, de nos parents, de nos amis, de notre pays, de la France ! Je

sors d'un enfer où j'étais privé de toutes nouvelles.

Madame d'Alte, très étonnée de l'indifférence de son fils pour celle à laquelle elle le croyait si attaché, ne voulut pas, néanmoins, — ou n'osa pas, — insister. Ne se souvenait-il plus vraiment ? Ce fait qui l'alarmait, elle l'écarta au moyen d'une autre hypothèse. Peut-être préférerait-il, ne les lui ayant jamais révélés, ne pas parler de ses sentiments intimes avant d'avoir revu Paule. Alors elle respecta son désir et l'entretint de sa vie pendant ces années de guerre, où elle perdait, chaque jour, l'espoir de le revoir.

Les heures passaient. Jehan finit par s'en apercevoir.

— Maman, dit-il, je vais monter faire au moins une sommaire toilette, voyez comme je suis malpropre, après huit jours de voyage et en sortant de ma geôle. Ma chambre, — et il hésita un peu, — est toujours la même ?

— Penses-tu que j'eusse voulu lui donner un autre emploi ? fit madame d'Alte qui l'y accompagna.

En y entrant, la retrouvant exactement la même que lorsqu'il l'habitait, il eut une étrange impression, tant les choses extérieures ont de puissance sur nous. Il lui parut que cinq années étaient abolies, qu'il s'éveillait d'un cauchemar. Dans cet appartement, arrangé naguère par ses soins et à son goût, il retrouvait subitement sa mentalité d'avant-guerre, sa gaité, son insouciance, sa joie de vivre.

La joie de vivre ! comme il l'éprouvait à cette heure, après en avoir connu le dégoût et le découra-

gement ! Il alla vers la croisée et l'ouvrit. Les mêmes fleurs s'épanouissaient dans le même jardin. Les arbres avaient peut-être grandi ? Ils lui parurent plus feuillus. Le chant des oiseaux lui fut familier. Près du marronnier, c'était toujours le même banc aux lames vertes et la table de fer laquée. Il revint s'asseoir devant son bureau où il retrouva ses livres, ses journaux, sa correspondance, datant de cinq années. Il ouvrit son armoire où il aperçut, soigneusement plié, tout son linge de corps et, derrière l'autre battant, ses vêtements.

Se retournant vers sa mère qui assistait, silencieuse, à sa rentrée dans la vie normale il lui dit :

— Vous m'attendiez donc toujours, ma pauvre maman, que tout cela est intact comme à mon départ ?

— Non, répondit-elle, je ne t'attendais plus ! mais je voulais que les choses matérielles gardassent ton souvenir dans une fidélité immuable.

Jehan vint l'embrasser.

— Envoyez-moi le valet de chambre, dit-il, et qu'il m'apporte de l'eau chaude, je n'ai que le temps de m'habiller avant le déjeuner. C'est toujours à midi ?

— Toujours, veux-tu un bain ?

— Oh oui ! fit-il avec empressement, comme s'il avait oublié cette douceur, oui, si cela ne doit pas me mettre en retard ?

— Tu as bien le temps, dit sa mère.

Elle descendit donner ses ordres et, pendant que Jehan faisait sa toilette, elle s'empressa d'envoyer à

Paule son message, et de prévenir aussi quelques amis de son bonheur retrouvé.

A l'heure exacte, Jehan reparut dans la salle à manger, le teint reposé et rafraîchi, bien coiffé, vêtu de ses habits civils qui flottaient un peu sur son torse amaigri, mais soigné, élégant, joyeux comme autrefois.

— Voilà votre Jehan d'avant-guerre, maman, lui dit-il en l'embrassant, à la barbe près, toutefois, mais je m'en débarrasserai ces jours-ci.

— Pourquoi ? dit madame d'Alte, elle te va très bien.

— Non, je ne la garderai pas, elle me rappelle de trop vilains jours.

Puis s'asseyant à table à sa place d'autrefois, il continua :

— Malgré mon chocolat de tantôt j'ai une faim de loup et je suis tout disposé à déguster les bons petits plats de... Comment s'appelait donc votre cuisinière : Julie, Sophie, Euphémie ?

— Sophronie, fit sa mère en riant à sa belle humeur, mais ce n'est plus elle, j'en ai déjà eu trois ou quatre depuis. Le temps n'est plus où l'on gardait cinq ou six ans ses domestiques.

— Je vous le disais, fit Jehan, tout est changé, partout, et en toutes choses. Je ne m'y reconnaitrai plus ! Si vous saviez ce que j'ai déjà eu d'étonnements depuis que j'ai passé la frontière ! L'habillement des femmes, par exemple ! Vous aussi, vous avez des jupes courtes ! Ce que cela modifie votre silhouette !

— Et encore les miennes sont longues, dit madame d'Alte, je ne suis la mode, de très loin, que pour ne pas me singulariser.

— Mais vous vous coiffez toujours de même. J'aime vos cheveux relevés, je ne les imaginerais pas autrement. Seulement ils ont un peu blanchi, ma pauvre maman!

— Dame! il y avait de quoi!

— Je vous trouve aussi plus pâle?

— C'est tout ce noir, dit-elle, j'aurais voulu le quitter, maintenant, que, — Dieu en soit loué! — il n'a plus de raison d'être, mais je n'ai rien d'autre dans ma garde-robe!

Elle ne disait pas que, pour descendre, elle avait arraché littéralement le crêpe qui garnissait sa robe de deuil.

Au milieu de leur repas, on apporta une lettre à madame d'Alte; c'était celle de madame Delfeuil répondant à la sienne. Elle la décacheta vivement, étonnée de ne pas reconnaître l'écriture de Paule.

A sa lecture, un cri lui échappa :

— Paule est malade!

— Mademoiselle Delfeuil? fit Jehan, comment le savez-vous?

— Sa mère me l'écrit. C'est l'émotion de ton retour qui l'a trop violemment secouée.

— Elle l'a déjà appris?

Pour toute réponse madame d'Alte lut à son fils la lettre de madame Delfeuil.

— Ah! si monsieur des Gerbets connaît mon retour,

tout Ville-Abbé, à l'heure présente, en est informé! Philippe de Bals, que j'ai rencontré à la gare, l'aura mis au courant.

— Et il s'est précipité chez les Delfeuil, continua madame d'Alte, il aura appris cela à Paule sans ménagement. Pauvre petite, elle est si sensible!...

Et, relisant la lettre encore une fois, elle répéta : « Grave syncope, bien malade. »

Une autre préoccupation hantait Jehan.

— Vous avez prévenu la famille Delfeuil de mon arrivée ? demanda-t-il.

— Oui, j'ai envoyé de suite un mot à Paule. N'était-elle pas la première que je dusse avertir de ma joie, en la préparant à la sienne propre, de te revoir ? Si tu le veux bien, nous irons chez elle cette après-midi.

— Je n'irai pas chez les Delfeuil, maman, fit Jehan. A quel titre m'y présenterais-je ? A vous entendre, on m'y accueillerait comme un fiancé. Or, je vous le répète, je ne suis pas fiancé à mademoiselle Delfeuil.

— Alors ? questionna madame d'Alte, interdite.

— Que voulez-vous que je vous dise, sinon mon impression de tout à l'heure ? Il faudra que cette histoire s'explique, mais je ne suis pas en état de m'en occuper dès aujourd'hui. Je ne veux pas bouger d'ici, ni voir personne. Donnez-moi quelques jours pour me reprendre, chère maman, je vous assure que je n'ai pas encore recouvré mon équilibre moral, et qu'il me faudra, pour cela, quelque délai. Laissez-

moi le temps de ressusciter, dit-il, en riant à présent, fermez votre porte aux visiteurs, peut-être très affectueusement empressés, mais qui me mettraient en fuite, et bientôt, je pourrai faire ma rentrée dans le monde en possession de toutes mes facultés.

Sa mère n'insista pas ; malgré sa gaité, elle lui trouvait l'air las d'un convalescent.

On prit le café au jardin, sous le grand marronnier. Madame d'Alte causait beaucoup. Jehan, peu. Allumant sa cigarette il restait songeur.

— Qu'as-tu ? lui demanda sa mère.

— Moi, rien du tout, mais j'ai perdu l'habitude de parler après tant de mois de solitude et de silence dans ma prison et dans mon hôpital.

Madame d'Alte le comprit et la fatigue intellectuelle qui l'anéantissait un peu.

Tout à coup, regardant autour de lui, il murmura :

— Me revoir ici, quel rêve ! Et vous avoir retrouvée saine et sauve, maman ! Savez-vous que tout mon voyage a été hanté de la crainte que vous ne fussiez plus.

La chaleur de ce jour de juin devenait plus lourde. Jehan y succombait, s'alanguissant dans un demi-sommeil.

Il le secoua en se levant :

— Je vais faire la sieste, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai couché dans un vrai, un bon lit. C'est une volupté que je n'ai pas le courage d'attendre jusqu'à ce soir,

Sa mère l'accompagna dans sa chambre pour s'assurer qu'il ne manquait de rien et, l'embrassant encore, le laissa se reposer.

Il dormit jusqu'à sept heures du soir ! Pourtant son sommeil aurait dû être troublé par le bruit répété de la sonnette de la rue.

Comme Jehan l'avait prévu, tout Ville-Abbé, maintenant, savait son retour quasi miraculeux, et chacun se précipitait chez madame d'Alte pour lui témoigner une heureuse sympathie. Comme on avait partagé sa peine, on s'associait à sa joie. Les uns venaient mettre leur carte, d'autres, demander à la voir, c'était une procession.

Profitant de ce que Jehan dormait, sans précisément ouvrir sa porte, elle l'avait entre-bâillée pour les plus intimes, trop contente de pouvoir communiquer son immense bonheur.

M. des Gerbets vint des premiers ; il aurait bien voulu voir, de ses yeux, le ressuscité, et madame d'Alte eut grand'peine à l'en décourager.

— Je lui eusse aussi donné des nouvelles de sa fiancée. Vous savez qu'elle s'est évanouie dans mes bras ?

Et il raconta la scène.

Madame d'Alte l'écouta avec grand intérêt.

— Pauvre enfant ! conclut-elle, j'espère que cela n'aura pas de suites fâcheuses ?

— Assurément non. Jehan ira-t-il, après sa sieste, s'informer d'elle ?

— Mais je vous dis qu'il veut absolument prendre

quelques jours d'entier repos dans une retraite complète. Il est très déprimé, il faut avant tout qu'il se remette. Du reste, d'après ce que m'a écrit madame Delfeuil, Paule ne pourrait le recevoir.

— Ah! fit la curiosité éveillée de M. des Gerbets, madame Delfeuil vous a écrit ?

— Elle m'a appris la maladie de Paule.

Il aurait peut-être poursuivi son interrogatoire mais l'entrée de madame de Pays l'interrompit et il se retira.

La situation, pendant quelques jours, demeura sensiblement la même chez les Delfeuil comme chez les d'Alte.

Paule reste souffrante, sinon même malade : elle ne quitte pas son lit. Le docteur, appelé, ne lui trouve aucun organe atteint, mais, prévenu qu'il était des événements passés, un grand ébranlement nerveux et, suggestionné peut-être par les désirs de la jeune fille, il a déclaré que, pour s'en remettre, il lui fallait du temps, du repos et un calme absolu.

Paule a interprété cette prescription à sa guise. Le repos, c'est le lit ; le calme absolu, c'est la solitude. Ainsi étayée par l'avis du médecin, sa volonté a dû s'imposer. Madame Delfeuil n'a pu que s'incliner, mais tout cela trouble son entendement.

Avoir failli mourir de joie de savoir revenu un

fiancé passionnément aimé, et ne pas chercher à le revoir ! Elle ne s'explique pas cela... Elle s'explique encore moins que Jehan d'Alte ne soit pas accouru, tout de suite, près de celle qu'il aime...

Chaque jour, madame d'Alte fait prendre verbalement, par sa femme de chambre, des nouvelles de Paule. C'est tout, et madame Delfeuil estime que c'est peu.

Pourtant, de la part de madame d'Alte, c'est déjà beaucoup.

La joie immense de revoir son fils est, non pas diminuée, mais troublée par le déni de ses fiançailles avec Paule. Les faits parlent contre son dire, semble-t-il, pourtant, seul il peut savoir s'il s'est oui ou non engagé vis-à-vis de la jeune fille. Certainement, il y a en tout ceci un mystère. Qui l'éclaircira ? Si Jehan s'était fiancé sans le lui dire, et craignait sa désapprobation, il devait être désormais rassuré par l'accueil, qu'en son absence, elle avait réservé à celle qu'il aimait. Mais l'aimait-il encore ? Peut-être, après tant d'années de séparation s'était-il détaché d'elle et ne voulait-il plus poursuivre ses antérieurs projets ? Qu'allait-il, alors, se passer ? Dans l'impossibilité de le prévoir, madame d'Alte ne veut pas couper les ponts, ce qui explique la démarche quotidienne qu'elle fait faire, près de celle qui lui est toujours si chère, pour lui prouver son intérêt persistant.

Elle n'osait guère interroger Jehan sur la question épineuse qui la tourmentait. Elle ne voulait nullement l'influencer au point de vue de son avenir. Et,

par-dessus tout, elle était attentive à ne pas le troubler ni le contrarier.

Lui, se laissait vivre dans une insouciance délicate qui touchait presque à l'inconscience. Il ne pensait à rien, ni au dur passé, ni au souriant avenir. Le seul présent lui semblait tellement agréable qu'il s'y abandonnait entièrement. Il jouissait de tout : de son retour en France, de sa sécurité, de son indépendance, du repos qui ne lui était pas mesuré, de la tendresse de sa mère, du confort de ses habitudes, de sa vie facile et sans soucis, du soleil, des fleurs de l'espace, de tout ce dont il avait été privé.

Pourtant, une ombre venait un peu obscurcir sa joie, mais plus faiblement que celle qui ennuageait l'horizon d'âme de madame d'Alte. C'était le souvenir des propos avec lesquels elle l'avait accueilli, l'entretenant de ses fiançailles comme d'un fait acquis. S'il n'en parlait pas, il y pensait beaucoup. Une réflexion approfondie ne lui rappelait rien de ce genre. S'il s'était engagé, il s'en serait souvenu. S'il avait aimé mademoiselle Delfeuil, il ne l'eût pas oubliée.

Peut-être avait-il fait une cour un peu vive à cette jeune fille ? Il n'en avait pourtant pas conscience, mais il aimait à plaisanter avec les jeunes femmes. Avait-il tenu à celle-ci, en riant, des propos inconsidérés qu'elle aurait pris au sérieux ?

Il ne trouvait que cette explication à la situation présente et cela ne le satisfaisait point, car, eût-elle été exacte, elle eût prouvé que la jeune fille avait pu se croire aimée ; mais, de là à des fiançailles, un pas

immense restait à franchir, qui ne l'avait pas été.

De son côté, il ne s'était certainement agi que d'un marivaudage sans conséquence. Mais si la jeune fille avait pris pour argent comptant la déclaration que, peut-être, il lui avait faite en plaisantant? Avec une personne de cette éducation, ayant les croyances et la chasteté de Paule, parler d'amour c'est parler de mariage. Elle s'était sans doute persuadée que Jehan voulait l'épouser. Comme elle n'avait pas dû, — cela il ne se le rappelait pas non plus, — repousser ses avances, elle avait cru acquiescer à sa demande, et c'est ainsi, selon toute probabilité, qu'elle avait pu se prévaloir de ces fiançailles qui, pourtant, n'avaient jamais existé que dans son imagination.

Tout ce roman, alors, ne serait né que d'une illusion?... Le rétablissement de la vérité s'imposait. Mais comment y arriver? Tout s'était uni pour fortifier la jeune fille dans sa méprise : les observations de ses amies à elle, les assertions de ses camarades à lui-même, puis l'accueil maternel que lui avait fait madame d'Alte, croyant le réserver à la fiancée de son fils.

Jehan avait la sensation d'être pris dans un écheveau de circonstances qui l'emprisonnaient comme des fils enchevêtrés. Pour s'en dépêtrer, il faudrait en couper quelques-uns, briser un cœur de jeune fille, contrister sa mère... Ces difficultés l'effrayaient, il ne savait comment les aborder, et remettait de jour en jour de le faire.

A chaque pas, il retrouvait, chez lui, le souvenir

de Paule. Un des premiers jours, il s'était extasié devant un merveilleux bouquet, où les genêts d'Espagne aux fleurs d'or, les pivoines blanches, et les lys jaunes étaient groupés en une harmonie parfaite.

— C'est Paule qui l'a fait, lui avait dit sa mère.

Une autre fois, il remarqua, sur une petite table du salon, un jeté de broderies anciennes d'un goût délicat.

— C'est l'ouvrage de Paule, dit encore madame d'Alte, elle m'a arrangé cela avec de vieux bonnets, retrouvés au grenier.

Ce coussin de toile grise, au jardin, c'était encore elle. Elle, la disposition nouvelle des précieuses porcelaines et faïences dans la vitrine du salon. C'était elle qui avait choisi cette tenture neuve. Elle qui avait donné l'habitude de servir le thé sous le grand marronnier, les jours de beau temps. C'était elle qui lisait à haute voix ce livre à demi coupé, resté inachevé.

Jehan était comme imprégné de sa présence occulte. Il lui en venait maintenant une curiosité de la revoir. Il l'avait connue intelligente, très avisée, même, mais pas affinée au point dont témoignaient les changements qu'elle avait opérés dans la maison de sa mère.

Rangeant peu à peu ses affaires personnelles, ou plutôt, les feuilletant, car leur ordre était parfait, il ne retrouva plus sa photographie qu'il croyait bien avoir laissée dans son bureau.

— Je l'ai donnée à Paule, lui dit sa mère, elle n'en avait point.

Un soir, il était revenu depuis cinq jours seulement, il dit à sa mère :

— Demain, vous me reverrez en uniforme.

— Oh ! fit-elle, alarmée.

— Oui, je dois aller me faire démobiliser à Tours, où est le dépôt de mon régiment.

— Tu resteras longtemps absent ? questionna madame d'Alte, déjà désolée.

— Quelques jours à peine. Je pense qu'on ne me retiendra pas longtemps là-bas. Au retour, je m'arrêterai à Paris. Il faut que j'aille chez mon tailleur, mon bottier, puis je veux jeter un coup d'œil sur la capitale d'après-guerre, ensuite, je vous reviendrai, ma petite maman, et, si vous le voulez bien, nous fuirons à la campagne.

Il partit donc le lendemain, comme il l'avait dit, par un train matinal qui facilitait son voyage et lui épargnait les rencontres.

Malgré cette précaution, les regards curieux qui, dans les petites villes, vous guettent à chaque coin de rue, derrière la guipure d'un modeste rideau, les broderies d'un store élégant, ou l'étalage d'un magasin, constatèrent son départ. En dépit de l'uniforme et de sa grande barbe, l'opinion, étant prévenue de sa présence, il fut aisément reconnu, et la nouvelle courut comme une trainée de poudre.

— Monsieur d'Alte est reparti !

Les conjectures en découlèrent non moins rapidement... On savait pertinemment qu'il n'était pas allé chez les Delfeuil. On n'ignorait pas davantage la

maladie soudaine de Paule, qu'on ne voyait plus. Alors la conclusion s'imposa : ses fiançailles étaient rompues et la jeune fille en était malade de chagrin.

M. des Gerbets fut l'un des premiers à le supposer. Depuis le retour de Jehan d'Alte, M. Delfeuil n'avait pas paru au cercle ; impossible donc d'être fixé par lui. Il était dans le caractère du chevalier de prendre, comme il le disait volontiers, le taureau par les cornes, aussi il se rendit tout droit à l'hôtel d'Alte.

Son fils absent, la baronne recevait. Son austère retraite n'avait, pas plus que son deuil, de raisons d'être. Elle sortait de l'une et de l'autre pour reprendre son ancien train de vie.

— Quoi ! chère amie, lui dit M. des Gerbets en entrant, qu'apprends-tu ? L'oiseau serait déjà envolé ?

— Oh ! très temporairement, il est allé se faire démobiliser.

— Ah ! je comprends... une affaire de deux jours...

— Un peu plus, il reprendra, en passant, contact avec Paris.

— Puis il vous reviendra ?

— J'y compte bien. J'ai été assez privée de lui pour ne plus accepter de séparation.

— Figurez-vous, chère amie...

Et, prenant sa figure la plus fermée, M. des Gerbets conta à madame d'Alte le bruit persistant, qui courait la ville, de la rupture des fiançailles, de son fils. Il présenta la chose comme une information plus ou moins certaine, mais n'ajouta aucune appréciation personnelle sur le fait lui-même. Le vieux routier

voulait, avant de s'engager plus avant, savoir d'où venait le vent.

Madame d'Alte parut vivement contrariée de cette communication et, pour ne pas s'abandonner au déplaisir qu'elle lui causait, eut une réponse brève au point d'en être ambiguë.

— Que peut-on savoir de tout cela ?

— Rien, probablement, fit le chevalier des Gerbets, des suppositions... On s'attendait à voir les fiancés tomber dans les bras l'un de l'autre, termina-t-il avec sa coutumière ironie.

— On oublie que Paulo est malade, dit madame d'Alte, ou bien on l'ignore.

— On l'ignore si peu qu'on attribue sa maladie au désespoir que lui cause l'infidélité de son fiancé.

— Dieu ! que les gens sont bêtes ! fit madame d'Alte exaspérée...

» Tenez, fit-elle au bout d'un moment de silence, pendant lequel elle tenta de reprendre son sang-froid, parlons d'autre chose, monsieur des Gerbets, car cette malveillante curiosité me fait sortir de mes gonds.

La baronne était très gênée de la situation équivoque que la mentalité de Jehan lui faisait à lui comme à mademoiselle Delfeuil. Elle en souffrait, même. Évidemment, cette souffrance était relativement bien légère en comparaison de la joie du retour de son fils ; mais elle avait tellement associé son souvenir à la pensée de la jeune fille, qu'elle était complètement désorientée de la scission qui se manifestait entre eux. Elle devinait, aussi, la tristesse et

sans doute l'inquiétude de Paule devant l'abstention de toute démarche de son fiancé, et eût bien voulu y apporter remède. Sa place lui semblait indiquée au chevet de celle qui, depuis des mois, s'était entièrement consacrée à elle, et réellement son cœur l'y eût conduite, mais qu'aurait-elle pu lui dire, avec la crainte d'être ensuite désavouée par Jehan? Alors elle ne se montrait pas!...

Monsieur et madame Delfeuil, à mesure que les choses se prolongeaient, étaient de plus en plus outrés de l'attitude de monsieur et de madame d'Alte à leur égard... Est-ce que la première visite du fiancé, après son retour chez sa mère, n'appartenait pas à la fiancée? Où bien, si l'état de celle-ci ne l'autorisait pas, sa mère, qui n'avait eu aucun scrupule d'accaparer Paule si longtemps, n'aurait-elle pas dû remplacer son fils, et être son interprète près de leur fille?

Ce fut dans ces sentiments qu'ils apprirent le départ de Jehan, sans savoir le but de son voyage. Alors, leur mécontentement ne connut plus de bornes. Qu'était ce gentilhomme qui se conduisait comme un pleutre, disait M. Delfeuil, s'être engagé à sa fille et la délaissier ensuite! Il ne parlait de rien moins que d'aller lui en demander raison, et sa femme, — après avoir inutilement et imprudemment rappelé maintes fois qu'il avait toujours été favorable à ces fiançailles, tandis qu'elle ne les avait jamais vues d'un bon œil, — était, à présent, obligée de le calmer.

Rien n'était perdu encore, ni définitif. Sinon ma-

dame d'Alte eût-elle envoyé chaque jour prendre des nouvelles de Paule?

Alors il fallait s'expliquer avec elle, clairement et une bonne fois, ripostait M. Delfeuil, offensé dans son orgueil par les racontars qui couraient la ville, et lui étaient tellement désobligeants qu'il se terrait, tant qu'il le pouvait, n'osant même plus se montrer à son cercle, car lui aussi redoutait les questions.

Il n'avait pas assez d'empire sur soi-même pour cacher son ultime mécontentement à Paule qui se remettait très lentement, mais peu à peu.

— Vois, lui disait-il, où nous a menés ton aveugle confiance en ce jeune homme, qui la méritait si peu! Que va-t-il se passer maintenant? Comment sortirons-nous de cette impasse? Qu'attends-tu de l'avenir?

— Qu'en sais-je, faisait Paule, que ces reproches irritaient autant qu'ils la contristaient, et pourquoi me poursuivre de vos récriminations? Est-ce ma faute si Jehan a changé d'avis?

— Changé d'avis, fulminait M. Delfeuil, changé d'avis! Je voudrais voir cela! Nous ridiculiser tous, ainsi, aux yeux de la ville entière! Ah! cela ne se passera pas ainsi!

Paule, alors, était terrifiée à la pensée des démarches que le dépit pouvait dicter à son père, et ces craintes s'ajoutaient à sa torture morale.

Ah! qu'elle payait cruellement, avec le sang de son cœur, son imprudent mensonge du début! L'expiation en était si affreuse qu'elle dépassait peut-être même la faute, commise dans une inconscience qui la

diminuait. Mais elle ne s'en excusait pas. Elle courbait la tête sous le coup qui la frappait, le jugeant mérité.

Alors qu'elle se tordait, sur sa couche, de tristesse, de remords et d'inquiétude, les visites et les cartes affluaient à la porte de madame Delfeuil, — comme à celle de madame d'Alte, — pour féliciter Paule et ses parents de la résurrection du fiancé.

« Bientôt, pensait Paule avec la plus douloureuse amertume, les condoléances de la rupture des fiançailles... imaginaires pleuvront de même! »

Elle ne s'ouvrait d'aucun de ses sentiments à sa mère, ne pouvant le faire en toute vérité, et cette impossibilité de s'épancher augmentait encore sa peine. Madame Delfeuil, de son côté, souffrait du manque de confiance de sa fille. Elle souffrait aussi de son visible chagrin, sans trop oser lui en parler. Enfin, plus prudente que son mari, elle se gardait de toute appréciation sur la conduite des d'Alte, qui eût pu, leur étant répétée, compromettre l'avenir. Si le château en Espagne de Paule s'écroulait, il ne fallait pas qu'ils y eussent donné un coup de pioche, ni elle ni M. Delfeuil.

Cela l'incitait aussi à ne voir qui que ce soit, prenant prétexte de la maladie de Paule; et, obligée de sortir, quelquefois, pour ses courses de ménage, elle les faisait en courant, aux heures les plus matinales.

Un jour, pourtant, elle rencontra M. des Gerbets.

— Comment va Paule? dit-il l'abordant.

— Seulement mieux.

— Il serait bon que ce fût plus vivement, et qu'on la revoit. Il court des bruits absurdes, vous savez ?

— Oh ! dit madame Delfeuil, on ne peut empêcher les gens de parler, cela a peu d'importance.

— Je ne trouve pas, quand il s'agit d'une jeune fille. On raconte que Paule est malade de chagrin.

Madame Delfeuil haussa les épaules pour se dispenser de répondre.

— Et que ses fiançailles sont rompues ?

On arrivait rue de la Tannerie, devant la maison des Delfeuil.

— Tenez, fit madame Delfeuil lui montrant, de loin, comme réponse une femme qui sonnait à sa porte ; vous voyez cette personne, c'est la femme de chambre de madame d'Alte. Chaque matin, celle-ci l'envoie prendre des nouvelles de Paule.

— Alors que ne vient-elle la voir elle-même ? Pourquoi Jehan est-il reparti sans se présenter chez vous ?

— Parce que, répliqua vertement madame Delfeuil, madame d'Alte, comme son fils, savaient que Paule ne pouvait les recevoir.

Et son ton acerbe, qui n'avait d'autre motif que sa contrariété de ces investigations dans leurs secrets de famille, induisit tellement bien en erreur M. des Gerbets, que, quittant madame Delfeuil qui rentrait chez elle, il murmurait à part lui :

« Ah ! bah !... est-ce du côté de Paule que viendrait la rupture ? Eh ! eh ! cela serait assez piquant et curieux à connaître. »

## XVII

Au bout d'une semaine, comme il l'avait promis, Jehan revint à Ville-Abbé.

Il n'avait pas prévenu de son arrivée. Quand sa mère, un peu avant l'heure du dîner, le vit entrer au salon, elle eut un cri de joie. Ce n'était plus le prisonnier qui revenait, ni le combattant, c'était son beau Jehan d'avant-guerre, ayant dépouillé, avec l'uniforme sali et usé, la mentalité de sa longue captivité, et repris son élégance, son allant et sa gaité d'autrefois. Sa longue barbe était tombée sous les ciseaux du coiffeur, qui n'avait respecté que l'affreuse petite moustache étroite, devenue à la mode. Ses jolis cheveux blonds étaient peignés en arrière, découvrant le dessin très pur de son front. Ainsi, il avait l'air très jeune, plus même peut-être que son âge. Il restait visiblement amaigri et pâli encore, mais son air de vie et de

santé ne permettait pas de s'en inquiéter. Sa mère, après l'avoir longtemps embrassé, ne se lassait pas de le regarder.

— Comme tu es beau, mon Jehan!

Il souriait, heureux, et la laissait dire.

Il s'informa des occupations de sa mère en son absence.

— Je me suis ennuyée, dit-elle, d'abord et surtout. Ma maison, de nouveau vide, me donnait le cauchemar. Il me semblait être retombée dans ma misère. Pour changer mes idées, j'ai reçu, et fait quelques visites : partout j'ai trouvé, à ton endroit, la plus vive sympathie et le regret de ne t'avoir pas encore vu...

— Je vous reviens, à ce sujet, dans les meilleures intentions, répondit Jehan gaiement, et disposé à me prêter à toutes les effusions de vos amis. Je renonce à la retraite qui, les premiers jours, m'a été si douce. Je m'abandonne à votre vouloir. Vous pouvez me présenter en liberté à qui il vous plaira, je tâcherai de vous faire honneur.

— Tu me fais d'abord plaisir, lui dit sa mère. On te savait si peu sauvage que ta façon de te dérober à toute reconnaissance étonnait... Alors, quand on viendra me voir, je te ferai appeler?...

— Et j'accourrai!

— Puis nous ferons quelques visites ensemble, surtout aux environs, car bien des gens sont déjà partis pour la campagne.

— Nous ferons les visites que vous voudrez.

La mère et le fils, après le dîner, étaient revenus au salon dont les fenêtres étaient restées ouvertes. On apercevait le jardin sous la clarté demi-lunaire qui, succédant immédiatement au crépuscule, n'avait pas laissé la nuit interrompre la lumière. Le marronnier faisait, au milieu de cette lumineuse perspective, une grande tache d'ombre qui se prolongeait de quelques massifs d'arbustes. Le sable des allées paraissait blanc sous cet éclairage fantastique, et les fleurs prenaient, de sa transparence légère, des teintes opalines. C'était un décor délicieux.

Quoique peu sentimental par nature, Jehan avait été sevré de tant de jouissances qu'il se montrait plus sensible à la beauté des choses. Il s'accouda sur le balcon de fer de la croisée, un peu silencieux et rêveur.

Sa mère, au bout d'un moment, s'approcha de lui et, passant son bras sous le sien :

— A quoi penses-tu ? lui dit-elle.

— Et vous ? répondit-il pour éluder la question.

— Je pense, dit-elle, à celle qui souffre loin de toi et serait si heureuse d'être ici ce soir ! Toi, tu l'oublies...

— Non, fit Jehan sincère. Au contraire, je pense sérieusement qu'il n'est plus permis de tarder à éclaircir la situation équivoque qui m'est faite. Maintenant que je vais reprendre rang dans le monde, sortir, voir des amis, il se peut qu'on me parle de mes fiançailles.

— Tout le monde t'en félicitera.

— Je serai alors dans la nécessité de répondre que je ne suis pas fiancé.

— Oh ! mon Dieu, fit madame d'Alte consternée, que va devenir ma pauvre petite Paule ?

— Vous ne l'avez pas revue ?

— Non, je n'ai jamais été chez elle — je n'allais nulle part. — J'eusse bien commencé maintenant, surtout la sachant malade, mais que lui dire ? Je ne connais pas assez tes sentiments ni tes projets pour lui en parler, alors je me suis abstenue. Mais il m'en a coûté, car je dois lui paraître une ingratitude, heureuse de son affection dans la douleur, la dédaigne dans la joie.

— Mes sentiments, répondit Jehan, ils sont bien simples. Je n'ai jamais songé à épouser mademoiselle Delfeuil. Je n'ai aucune affection particulière pour elle, Je me la rappelle comme une aimable et plaisante jeune fille, avec qui j'ai peut-être flirté certains jours : c'est tout.

— Alors comment se dit-elle ta fiancée ?

— Cela, c'est ce que je ne puis comprendre... et voudrais bien savoir...

— Oui, fit madame d'Alte soucieuse, c'est ce qu'il faudrait approfondir.

— Que raconte mademoiselle Delfeuil de nos prétendues fiançailles ?

— Oh ! elle est fort réservée, fort discrète. A peine ai-je pu avoir d'elle quelques détails qui, tu le devines, m'étaient précieux, sur les débuts de ce qu'elle appelait votre amour. Elle m'a confié qu'elle t'aimait depuis les quelques journées qu'elle avait passées chez moi

lors de la quête de la Consolation, il y a de cela bien longtemps.

— Je me rappelle parfaitement cette circonstance.

— Elle m'a aussi parlé de plusieurs réunions où vous vous étiez rencontrés, puis de la dernière fois où vous vous étiez vus, à la veille de la guerre, à une matinée chez madame Vémy.

— J'en ai gardé le souvenir précis... c'était le 13 juillet 1914. En effet, j'y ai vu mademoiselle Delfeuil, je l'ai fait danser, nous nous sommes promenés dans le parc.

— C'est ce jour-là, m'a-t-elle dit, que vous vous êtes fiancés.

— Là, je perds la tête, dit Jehan, car je ne me rappelle rien qui, de loin ou de près, ressemble à des fiançailles. Tenez, je me souviens même, je puis vous le dire maintenant, que j'étais alors très occupé d'une jolie Anglaise que j'avais rencontrée, quelque temps auparavant, chez nos amis de Boulogne. J'étais donc bien loin de songer à me fiancer à mademoiselle Delfeuil!

— C'est incompréhensible! car, enfin, Paule n'a pas inventé cette histoire de toutes pièces?

— De toutes pièces, non, mais elle s'est sans doute exagéré les choses. A force d'y réfléchir je ne vois que cette solution au problème.

Et il raconta à sa mère, tout au long, l'explication qu'il avait trouvée de l'illusion de Paule, causée probablement par des paroles imprudentes dont il ne se souvenait nullement.

Madame d'Alte fut très frappée de cet éclaircissement et demeura un moment songeuse.

— Mais, fit-elle enfin, tout cela ne t'engage-t-il pas, Jehan ?

— Non, je ne suis pas responsable des erreurs d'une tête exaltée !

— Qui a cru en toi...

— Si elle s'est trompée ?

— Que de mal on peut faire par légèreté, sans le vouloir ! On ne devrait pas jouer avec le cœur des jeunes filles !...

— Mais, maman, ma chère maman, croyez bien que je ne me suis pas rendu coupable de ce crime. Je n'ai pas dépassé les limites du flirt le plus anodin, si même je les ai atteintes. Ces façons sont courantes entre jeunes gens, à présent. Mademoiselle Delfeuil n'était pas assez ingénue pour les ignorer, et j'ajouterais qu'elle est trop avisée pour ne pas les avoir réduites à leur juste valeur.

— Pourtant, tu estimes qu'elle en a été dupe !

— Oui, et cela m'étonne d'elle, telle que je la connaissais.

— C'est qu'elle vaut mieux que tu ne pensais, qu'elle a plus de candeur, de loyauté...

Jehan sourit, à cette affirmation qui le laissait sceptique.

— Comme vous la défendez, maman, comme vous l'aimez !

— Beaucoup, répondit madame d'Alte, tu as été la cause primordiale de cette sympathie. Pouvais-je

ne pas chérir celle dont je croyais que tu avais voulu faire ta femme ? Puis, une intimité continue avec cette charmante fille me l'ayant fait bien pénétrer, je me suis personnellement attachée à elle. Oh ! je ne te le cache pas, j'avais rêvé pour toi quelque mariage plus brillant, mais, avec les leçons de la guerre, j'ai changé d'avis et j'ai trouvé, en Paule, tant de qualités, unies à une si profonde, si touchante affection pour toi, que je n'ai pu qu'applaudir à ton choix.

Son choix !... Jehan resta quelque temps sans parler ; il s'était remis à la fenêtre, regardant le magique paysage lunaire, et sa mère respectait son silence. Son choix ! il n'avait pourtant pas choisi Paule Delfeuil !

A force de se l'entendre dire, on arriverait peut-être à le lui persuader.

Mais non, il ne se laisserait pas influencer de la sorte, il garderait sa liberté. Ce n'était pas au moment où il la recouvrait, qu'il irait l'aliéner par un mariage inattendu ! Seulement, ce qui s'imposait, c'était de détromper Paule, et comment le faire ?...

Il quitta la fenêtre et vint se rasseoir près de sa mère pour en étudier, avec elle, les moyens.

Aller chez elle pour lui dire brutalement : « Vous vous êtes méprise, jamais je n'ai voulu vous épouser » ? C'eût été grossier. Cruel, même, puisqu'elle l'aimait...

Lui écrire ?...

Jehan inclinait vers ce parti car il lui répugnait de blesser directement un cœur et une dignité de

femme. Mais que lui dire ? Ne marchait-il pas dans l'inconnu ? Il ne savait, au juste, quel souvenir elle avait pu garder de leur dernier entretien ; et il était nécessaire qu'il le connût pour pouvoir le démentir effacement, en même temps qu'avec mesure et tact. Car il était aussi possible qu'elle opposât, au déni de Jehan, des arguments en faveur de sa propre cause qui pourraient l'embarrasser, et qui, s'il ne les connaissait pas d'avance, ce qui lui permettrait de les combattre, lui feraient peut-être la carte forcée d'une parole à tenir.

Cette perspective le préoccupait quand même un peu. Mais il ne mettait pas en doute l'entière bonne foi de Paule. L'estimant, la pensée qu'elle avait pu profiter des circonstances pour s'imposer, sinon à lui, qu'elle croyait mort, du moins à sa mère, n'effleura jamais son esprit. Et en cela il lui rendait justice, puisque tels n'avaient été son intention ni son but, dans l'étrange aberration qui l'avait fait se dire et bientôt, se croire, la fiancée du disparu...

En tout cas, Jehan avait conclu qu'il fallait qu'il la la revît...

Où ? Ce dernier point, le plus délicat, restait litigieux.

L'appeler pour lui infliger une si douloureuse désillusion, n'était-ce pas odieux ?

Ce fut l'avis de madame d'Alte. Jehan le combattit. On pouvait l'engager à revenir, comme auparavant, et puisqu'elle était si intelligente, il suffirait de lui marquer, par un silence absolu sur les prétendues

fiançailles, et par une indifférence, courtoise quand même, qu'elle n'avait plus à compter trouver un époux rue Notre-Dame.

Jehan développa ses arguments et, comme il en est toujours, le faisant, il en trouva d'autres plus probants encore pour servir la thèse qu'il soutenait.

Madame d'Alte hésitait, mais le désir de Jehan de sortir de cette impasse, accru par cet autre désir de revoir celle que, sans son approbation, on avait unie à sa mémoire, et qu'on introduisait, maintenant, dans sa vie recouvrée, le rendit si pressant qu'il convainquit sa mère et que, le lendemain, la messagère quotidienne porta à Paule le billet suivant :

« On me dit que vous êtes mieux. Faites-m'en profiter, je suis si privée de vous ! Venez cette après-midi. Nous nous réjouissons de votre visite. Si vous êtes fatiguée, je vous enverrai l'auto à deux heures. Une bonne réponse n'est-ce pas ?

» BARONNE D'ALTE. »

Paule recommençait à descendre. Sa santé étant redevenue normale, elle ne pouvait continuer à vivre, claustrée comme depuis deux semaines. Elle exagérait les soins pour légitimer la solitude en laquelle elle entendait demeurer. Et le chagrin, aux multiples faces, qui la brisait, rendait plausibles les précautions dont elle s'entourait encore.

Elle était au jardin, quand arriva le message de madame d'Alte. On l'y lui porta. Le lisant, elle pâlit

davantage. On l'appelait pour lui apprendre quoi ?

Le « Nous nous réjouissons de vous voir », la fit trembler d'émotion : « Nous », c'était lui. Il était donc revenu et désirait la revoir ? Elle eût dû être heureuse. La crainte de ce qui, fatalement, se passerait, l'en empêcha. Sa première pensée fut de se dérober. Qu'est-ce qui l'attendait là-bas, sinon la honte d'être convaincue de mensonge ? Jehan ne pouvait se souvenir de fiançailles imaginaires. Alors, pour être confondue, pourquoi le revoir, puisqu'il serait encore plus perdu pour elle ? Pourquoi subir le charme, qui s'exerçait à distance sur elle, rien que par la pensée, — de celui qu'elle adorait, sinon pour souffrir davantage ensuite ?

Pourtant un attrait invincible la portait quand même à se rendre à l'appel de madame d'Alte.

Sa mère, ayant vu qu'une lettre était arrivée, vint aux nouvelles.

Paule lui tendit la carte armoriée, sans ajouter un mot.

— Eh bien ? demanda, sans plus, la prudente madame Delfeuil.

— Irai-je ? répondit Paule.

— Consultons ton père, proposa madame Delfeuil, qui ne voulait pas assumer la responsabilité d'un si grave conseil.

M. Delfeuil savait depuis le matin que Jehan était de retour, aussi la communication l'en étonna moins, et lui causa même un mouvement de satisfaction.

— Enfin ! dit-il, il n'est pas trop tôt !

Puis, pour ne pas désarmer de suite, il reprit, s'adressant à Paule :

— Pourquoi t'appeler ? C'est à lui de venir.

Et comme on ne lui répondait pas, s'animant à ses propres paroles :

— C'est trop commode, continua-t-il, on rentre, après une absence qu'on avait crue éternelle, on se réinstalle dans sa vie, dans ses habitudes, on voyage, puis, quand on a pris tout son temps, on fait dire à sa fiancée de passer chez soi !... Un coup de sifflet ! Ici, Médor, brave chien fidèle !... Non, c'est en prendre trop à son aise et nous traiter véritablement en valets. Il faut répondre à ce monsieur qu'il n'y a pas plus loin de la rue de Notre-Dame à la rue de la Tannerie que de la rue de la Tannerie à la rue Notre-Dame, et que nous l'attendons.

Paule secoua la tête.

— Tu ne veux pas, fit son père, tu es donc toute à la dévotion de ces gens-là ? Tu as perdu toute dignité ?

Madame Delfeuil intervint, dans son but habituel d'apaisement.

— Madame d'Alte a, pour agir ainsi, quelque raison qui nous échappe.

— Alors, tu vas lui envoyer ta fille comme cela, à la première sommation ?

— Elle y a tant plus été.

— Mais le jeune homme n'était pas là.

— Raison de plus aujourd'hui qu'il y est, car il est rentré, probablement.

— Il l'est, fit M. Delfeuil, je l'ai su tout à l'heure.

— Tu voulais être fixé, c'est le moyen de l'être.

— Alors, tu accompagneras ta fille ?

Paule s'éleva vivement contre cette prétention, inspirée par les motifs qui l'avaient toujours fait écarter ses parents de ses relations avec madame d'Alte, et qui, aujourd'hui, étaient plus justifiés que jamais. Elle ne voulait pas de témoins à l'humiliation terrible au-devant de laquelle elle courait, et elle déclara que, si elle allait chez madame d'Alte, elle voulait s'y rendre seule comme toujours.

— Mais si tu es souffrante, insista sa mère, si tu te trouves mal ?

— On me secourra, soyez tranquille, fit Paule, non sans amertume.

— Alors tu veux accepter ?

Paule hésita encore.

— Oui, dit-elle faiblement.

M. Delfeuil leva les bras avec colère et sortit de la chambre.

— Au moins, fit-il, se retournant avant d'en franchir le seuil, accepte l'auto, ils peuvent bien te faire prendre !

Il venait de penser que si l'on voyait, — et on la verrait ! — sa fille dans l'automobile de la baronne, on ne prétendrait plus que Jehan d'Alte l'avait vilainement délaissée !

## XVIII

Alors Paule va chez madame d'Alte!...

Elle ne sait pas bien comment elle s'y est décidée ni si elle a dit oui. L'émotion, la crainte oblitérent sa conscience du temps et des choses. Elle agit comme une somnambule. Elle n'a rien pu prendre au déjeuner et, sitôt après, est montée s'habiller. Elle est prête d'avance et demeure là, le cœur palpitant, immobile, se refusant, — pour garder son sang-froid, à songer à ce qui va advenir.

Elle perçoit le bruit de l'auto dans la rue peu fréquentée et celui, spécial, de sa trompe. Son trouble augmente et la paralyse. Elle reste sur place, sans courage pour marcher au-devant de sa destinée. Non, elle a trop présumé de ses forces, elle n'ira pas...

Cependant sa mère entre.

— L'auto est là, ne te fais pas attendre.

Alors comme une automate, elle descend.

Elle est dans la rue, le chauffeur lui ouvre la portière, elle monte. L'odeur poivrée des œillets attire son attention sur le joli bouquet qui garnit le cornet de cristal aux ornements dorés. D'ordinaire, il restait vide. On a donc mis ces fleurs pour elle ?

Elle veut y trouver un motif d'encouragement, fait un signe d'adieu à sa mère, restée sur le pas de la porte. L'auto démarre...

Rue Notre-Dame, l'émoi, moins grand, éprouvait cependant un peu madame d'Alte et son fils.

C'était une merveilleuse journée de juillet, claire et chaude. Ils étaient venus au jardin après le déjeuner et s'y étaient, comme de coutume, attardés. Entendant le ronflement de l'auto qui partait, madame d'Alte se leva.

— Rentrons, dit-elle, Paule sera là dans dix minutes à peine.

— Pourquoi rentrer, demanda Jehan du fond de son grand fauteuil d'osier, on est si bien ici !

— Je préfère, pour la première fois depuis ton retour, recevoir Paule au salon, loin de tous regards indiscrets. Ici, ceux de nos voisins plongent, à souhait pour leur curiosité.

Elle ramassa son ombrelle, son livre, sa tapisserie. Jehan se chargea de son panier à ouvrage et la suivit.

Revenue dans le salon, elle rangea plusieurs choses, repliant des journaux, redressant un coussin affaissé, déplaçant des bibelots. Elle était visiblement nerveuse.

— Avez-vous préparé un flacon de sels ? fit Jehan, plaisantant pour affecter une liberté d'esprit qu'il ne possédait pas du tout.

— Dans quel but ?

— Mais si la belle enfant, en me revoyant, se paie encore le luxe d'une syncope ?

— Tu es insupportable ! fit sa mère en riant.

— A mon tour de me mettre sous les armes, continua-t-il.

Et, devant la glace, il retoucha son nœud de cravate et lissa ses cheveux en arrière d'un geste qui lui devenait habituel. Puis, il alla s'asseoir dans le fauteuil placé près de la porte-fenêtre qui restait ouverte sur le jardin, et prenant une revue, commença de la lire avec une attention simulée.

Car lui aussi était nerveux.

N'allait-il pas revoir celle que tout le monde désignait comme sa fiancée ? Quelle impression allait-elle produire sur lui ? Il eut, d'avance, celle qu'il ne la connaissait plus. Ce qu'on lui en avait dit la lui faisait prévoir différente du vague souvenir qu'il en avait gardé. Elle avait laissé, dans cette maison où elle passait tout son temps, comme le parfum de sa présence. En cet intérieur élégant, mais forcément un peu suranné et austère d'une personne âgée, il y avait maintenant l'atmosphère que crée, autour d'elle, une jeune femme. Jehan en avait reconnu le charme un peu subtil, et subi l'influence. Il en avait été préparé à la venue de celle qui avait rajourni son vieux home, et y avait marqué son passage.

La place qu'elle y avait prise, la lui laisserait-il ? Non, sans doute, à moins que?... Car, qu'allait-il apprendre d'elle ? Lui-même, que lui dirait-il ? D'abord il était décidé à ne lui marquer que par son attitude la réalité nette de ses sentiments à son égard. Mais la réflexion avait modifié ses intentions. S'il ne l'interrogeait pas, il ne saurait point ce qu'il importait qu'il connût : la base de son illusion.

Le son d'une trompe avertit du retour de l'auto. Jehan se leva.

— Vais-je au-devant d'elle ? demanda-t-il à sa mère qui, debout, arrangeait des fleurs sur la cheminée.

— Non, fit celle-ci, je veux être témoin de votre revoir et, ajouta-t-elle dans ce sentiment de la tenue qui la dominait toujours, qu'il n'ait pas lieu devant les domestiques.

Jehan s'aperçut qu'elle était pâle et tremblante. Affectueusement il lui prit les mains.

— Comme vous voilà émue ! lui dit-il.

— Heureuse aussi, répondit-elle, souriant.

La porte s'ouvrit. D'ordinaire Paule venait seule au salon, comme chez elle. Le valet de chambre, bien qu'il n'eût pas d'ordres spéciaux, l'y amena et l'y introduisit.

Sur le seuil, elle eut un moment d'hésitation qui donna à Jehan le temps de la regarder.

Il fut surpris. Comme elle avait changé à son avantage ! Il ne se la rappelait pas jolie. Aujourd'hui elle l'était, avec sa robe blanche si simplement élégante, le grand chapeau de tulle noir auréolant ses cheveux

qu'il ne croyait pas si blonds, avec ce charme, cette vie, que lui donnait l'ardeur de ses sentiments, et la *morbidezza* qu'elle devait à son émotion.

Elle faisait de courageux efforts pour la vaincre. Elle vint à madame d'Alte et, comme de coutume, celle-ci l'embrassa.

— Ma petite Paule, fit-elle, quel bonheur, n'est-ce pas?... bien inespéré !

La jeune fille ne répondit pas : le moment délicat était venu de se tourner vers Jehan. Il en supprima la gêne en s'approchant rondement et gaiement :

— C'est un revenant qui vous salue, lui dit-il.

Elle sourit, mise à l'aise par ce ton qu'elle reconnaissait si bien pour n'appartenir qu'à Jehan, et qui était celui de leurs antérieurs entretiens.

— Il est le bienvenu, fit-elle lui tendant la main, et comme délivrée d'un poids immense de voir supprimées, du coup, toutes sentimentales effusions qui l'eussent bien embarrassée.

Cependant Jehan, prenant sa main, s'inclina et la baisa.

Il la sentit frémissante sous ses lèvres et en fut un peu troublé.

Alors se relevant, il regarda la jeune fille.

Ses yeux s'attachèrent aux siens fixement, et il y lut tant de tendresse, éperdue, en même temps que si craintive, si humble même, que cela le toucha.

— Asseyez-vous, fit madame d'Alte, qui avait été bien aise de retrouver un fauteuil, car ses jambes faiblissaient tant elle était remuée.

Et elle montra à Paule le tabouret à coussin qui était son siège habituel.

La jeune fille s'y plaça d'un souple mouvement dont Jehan remarqua la grâce.

— Eh bien ! continuait madame d'Alte, dites-moi, Paule, nous qui avons tant pleuré ensemble, aurions-nous jamais osé espérer que nos larmes se changeraient en joie ? Aurions-nous imaginé le jour d'aujourd'hui !

— Non, madame, dit Paule, mais il n'en est peut-être que meilleur.

Et elle se tourna du côté de Jehan, sous le regard ardent duquel elle avait baissé les yeux, heureuse, mais gênée un peu.

Elle savait que, naguère, il raillait volontiers les propos exaltés, et craignait déjà que ceux-ci lui déplussent. Mais elle l'y vit bienveillant et écouta, plus tranquille, madame d'Alte qui poursuivait :

— Vous vous y attendiez si peu que vous avez succombé sous l'émotion en apprenant la grande nouvelle ?

— Oui, madame, fit Paule avec une charmante confusion, je suis même toute honteuse de n'avoir pas su être plus maîtresse de moi, mais j'ai été tellement surprise !

— Ne vous excusez pas, intervint Jehan, une syncope n'est pas volontaire, on ne peut rien là contre. Paule sourit :

— Vous voilà bien indulgent pour les pauvres femmes que nous sommes !

— Oui, répondit-il gaiement, mais à charge de revanche, car, nous aussi, nous avons besoin de mansuétude.

— A quel propos ? demanda Paule un peu intriguée et inquiète déjà.

— Ah ! bien, repartit Jehan, si vous allez exiger comme cela une confession générale, la première fois que nous nous revoyons !...

— Parlez-nous plutôt de votre santé, interrompit madame d'Alte, s'adressant à Paule, et un peu étonnée du tour de l'entretien, sans se douter qu'il ne servait qu'à masquer des sentiments profonds, — comment allez-vous ?

— Beaucoup mieux, madame, je vous remercie, je reste encore très fatiguée, mais enfin je ne ressens plus de malaises.

— Vous n'avez pas une mine de malade, remarqua Jehan.

Et à part lui il songeait que ce joli teint, ces lèvres d'un beau rouge, n'allaient peut-être pas sans quelque artifice, mais que le gracieux visage, qu'il avait sous les yeux, possédait un attrait que, dans ses souvenirs — si confus ! — il ne retrouvait pas à la Paule d'avant-guerre.

— J'ai pourtant été bien souffrante, répondit-elle, et, s'adressant à madame d'Alte, — ces ébranlements nerveux sont longs à vaincre.

— Vous avez été au moins quinze jours à la chambre ?

— Même un peu plus.

— Vous m'avez bien manqué, ma petite Paule, d'autant que Jehan est reparti. L'avez-vous su ?

— Oui, répondit-elle, mon père l'avait entendu dire.

— Et, intervint Jehan, vous m'avez cru retourné... en Silésie ?

— Oh ! non, fit-elle, je ne pense pas que vous ayez gardé, de ce pays, un souvenir vous y rappelant.

— Grand Dieu ! fit Jehan, j'y ai assez souffert !

Et la conversation s'établit banale, quoique animée, entre ces trois personnes qui avaient, sur le cœur, tant d'autres choses à se dire.

Bien que le temps ne durât point à madame d'Alte, elle s'inquiétait un peu du détachement parfait dont Jehan faisait montre. Elle se disait que des fiancés, après des circonstances aussi tragiques, ont de douces confidences à échanger. Elle se rendait compte que sa présence y pouvait mettre obstacle, et cherchait un moyen de s'évader. Tout à coup, elle s'avisa que Paule n'avait pas, comme elle le faisait d'ordinaire, quitté son chapeau.

— Vous n'êtes pas décoiffée, Paule, pourtant vous passez l'après-midi avec moi, ainsi que vous le faites habituellement ? Enlevez donc votre chapeau.

Soumise, Paule se leva pour aller, selon sa coutume, le mettre dans le vestibule. Jehan se leva aussi, pour le lui prendre des mains.

— Laisse-la faire, lui dit sa mère, elle l'accroche elle-même, n'est-ce pas, Paule ?

— Oui, madame, répondit celle-ci, j'ai pour lui une place de prédilection.

Elle sortit. Jehan, par politesse, la suivit. Elle se décoiffa, il vit les jolis cheveux à la teinte éclaircie, moirés par les ondes d'une adroite ondulation, et les petites boucles qui frisaient sur le cou blanc, bien dégagé. En posant son chapeau sur un des champignons du porte-manteau, elle le regarda de ses yeux pleins de tendresse, alors, cédant à une impulsion très secrète et irraisonnée, contre laquelle sa volonté n'eut ni le temps ni la force de réagir, il l'attira à lui et l'embrassa furtivement.

Elle ne se déroba point, mais ne lui rendit pas son baiser. Elle devint rouge de joie et, le précédant, rentra au salon sans lui parler.

— Si nous allions au jardin, proposa Jehan, on étouffe ici, ne trouvez-vous pas ?

— Je veux bien, fit madame d'Alte pensant que l'occasion de s'esquiver, qu'elle cherchait, allait naître tout naturellement, peut-être même pourriez-vous m'y devancer, j'ai justement une lettre à écrire.

Mais elle avait compté sans Paule qui, précipitamment, avait passé son bras sous le sien pour la retenir.

— Oh non ! chère madame, je vous en prie, ne nous quittez pas, venez aussi vous reposer et vous rafraîchir un moment à l'ombre du marronnier. Je ne resterai pas bien longtemps aujourd'hui, je veux jouir tout le temps de votre chère présence, dont j'ai été si privée.

La jeune fille se raccrochait aussi éperdument à sa présence, sachant que, devant elle, le sujet brûlant, qui l'affolait, ne serait pas abordé, et bien que mise

un peu en confiance par le baiser de Jehan, elle retardait de tous ses vœux, et de tous ses efforts, le moment qui serait pour elle l'ultime épreuve.

Force fut donc à madame d'Alte de suivre les jeunes gens au jardin, et ils s'installèrent tous trois sous le grand marronnier; madame d'Alte et Paule sur le banc, Jehan, en face d'elles, dans son fauteuil d'osier qu'il avait retrouvé avec délices.

Mais, au bout d'un moment, madame d'Alte prétextait un ordre urgent à donner pour s'éloigner. Alors Paule sentit le cœur lui manquer... car Jehan, sûrement, allait parler...

Il la regarda en silence, remarquant son émotion; et, l'attribuant à leur premier tête-à-tête, il voulut d'abord la rassurer.

— Vous avez une bien jolie robe, lui dit-il.

— Je suis charmée qu'elle vous plaise.

— Mais pourquoi ce ruban noir?

— Vous le demandez? fit-elle, donnant dans le piège.

— Quoi? dit-il avec un étonnement joué, car sa mère l'avait averti, vous portiez mon deuil?

— Oûi, fit-elle avec cette confusion qu'il ne lui avait pas connue naguère, et qu'il trouvait touchante chez cette fille si vivante, spirituelle et un peu osée,  
— oui, mais assez discrètement pour que cela ne fût pas remarqué.

— Vous ne vouliez pas qu'on sût vos regrets? Vous en rougissiez donc?

— Oh! non, mais je ne me croyais pas le droit de les afficher.

— Vous êtes admirable, tout simplement, fit-il, résistant à l'attendrissement qui lui venait, et plaisantant pour réagir contre lui, — garder ainsi un si lourd secret! Cela, ce n'est pas féminin.

— Les femmes savent souffrir, dit Paule sérieusement.

— Racontez-moi donc vos souffrances, fit Jehan se carrant dans son fauteuil et allumant une cigarette, elles m'intéresseront vivement.

— A quoi bon, fit Paule attristée de ce persiflage auquel elle ne se sentait pas le courage de donner la réplique.

— Mais à raviver mes souvenirs... C'est pour cela que je vous disais tantôt avoir besoin d'indulgence. J'ai vu tant de choses terribles, éprouvé tant de sensations diverses, mais toujours poignantes, que j'ai la mémoire un peu altérée. J'ai oublié! oublié! c'est effrayant! Tout cela me reviendra progressivement, — je l'espère du moins, — mais il faut m'y aider généreusement.

Plus morte que vive, Paule pensa que l'heure fatale avait sonné.

— Que voulez-vous que je vous rappelle? dit-elle.

— Tenez, la dernière fois où nous nous sommes vus...

— Eh bien! murmura-t-elle tremblante, c'était à Plouquet, chez madame Vémy, quelques jours avant la guerre.

— Oui, dit-il, vous avez raison. Je revois très bien, maintenant, ce jour de gaité et de joie, le dernier! Il

faisait une journée comme celle-ci, splendide ! La réunion était nombreuse. On dansait au salon, et l'on se promenait dans un merveilleux jardin.

— Vous voyez bien, dit Paule, que vous vous souvenez !

— Attendez !... ne nous sommes-nous pas promenés ensemble longuement ?

— Oui, fit Paule, de plus en plus impressionnée.

— Et ensuite... ne nous sommes-nous pas assis... sur un banc comme celui-ci ?

— Oui, dit encore Paule qui ne se soutenait plus.

— Maintenant, fit Jehan se renversant davantage en arrière, comme s'il était très las... continuez... moi je ne sais plus... qu'est-ce qui s'est passé entre nous ?

Paule se taisait, incapable de prononcer une parole. Jehan remarqua son trouble mais, d'abord, il n'en eut cure.

— Quoi, fit-il, vous ne savez pas non plus ? C'est terrible cette amnésie, cela se gagne. Voyons, aidons-nous mutuellement... Dans ce temps-là, il me semble que j'avais, avec les femmes, une formule spéciale. Je leur disais : « Je remets entre vos mains mon cœur et ma vie. » Ne vous l'aurais-je pas dite, par hasard ? Je ne m'en souviens plus, mais j'en étais bien capable !

Paule ne répondit pas encore, elle se sentait prête à pleurer.

— Allons, vous ne voulez pas en convenir, reprit Jehan, riant de son beau rire insouciant, c'est la preuve certaine que je vous ai fait cette déclaration.

» Ne dites pas non, ni que vous l'avez oubliée, sinon... sinon... pourquoi eussiez vous porté mon deuil ?

Paule aurait voulu sourire aussi, et les sanglots l'étouffaient visiblement.

— A cette déclaration, poursuivit impitoyablement Jehan, n'ai-je même pas ajouté quelque précision ?

— Non, murmura Paule, mais... n'était-ce pas assez ?

— Pas assez ! répéta Jehan... et c'est pour cela, cela seulement que vous avez consacré votre vie, et immolé d'avance votre avenir à mon souvenir?...

— Oui, murmura Paule aux abois, car elle sentait imminente l'explication complète qui pouvait, qui devait même briser son cœur.

Et, dans sa détresse, elle se résolut soudainement, oubliant toute dignité, à jeter dans la balance, pour la faire pencher de son côté, l'aveu de son amour.

— Oui, continua-t-elle, pour cela, pour cela seulement, car il est des sentiments que la réciprocité consacre à jamais, même en dehors de tout serment échangé.

Et après ces mots, dont la puissance s'augmentait de l'émotion poignante avec laquelle ils avaient été dits, Paule baissa les paupières sur les larmes qui emplissaient ses yeux et, la poitrine haletante par les battements précipités de son cœur, qui imposaient aussi à ses lèvres et à ses mains un fébrile tremblement, elle se tut définitivement.

N'avait-elle pas tout dit, tout ce qu'il lui était permis, tout ce qu'il lui était possible de dire pour sau-

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS, 3, RUE AUBER — PARIS

---



RENÉ  
BAZIN

*de l'Académie Française*

LE ROI  
DES  
ARCHERS

ROMAN

Un volume : 12 fr.

*Voir au verso quelques opinions de la presse.*

---

T. S. V. P.

## Quelques opinions de la presse sur LE ROI DES ARCHERS

M. René Bazin s'est intéressé à d'autres provinces qu'à la sienne, et le plus célèbre de ses nombreux romans est un roman alsacien LES OBERLÉ. On ne s'étonnera donc pas qu'il nous emmène aujourd'hui din ch'Nord, comme disent les gens du pays, c'est-à-dire exactement à Roubaix... Ce Nord parle à son cœur, parce que ces masses laborieuses offrent un vaste champ aux vocations philanthropiques ou évangéliques, et que ce romancier chrétien y peut dire : Misereor super turham. Les ouvriers du « textile », parmi lesquels il a choisi ses personnages, ne lui semblent plus matériellement trop malheureux, mais ce sont leurs âmes qui l'inquiètent. Que de tentations et d'occasions de désordre !  
Paul SOUDAY (*Le Temps*).

M. René Bazin a donné plus d'un chef-d'œuvre aux lettres françaises; il n'a dans aucun autre de ses plus beaux livres mieux rassemblé, mieux accordé tous ses dons de pensée, d'observation, de construction, tous ses dons d'émotion discrète, de maîtrise de la langue, de couleur, de finesse et de mesure; il n'a dans aucun autre campé ses personnages avec plus de relief que dans ce livre... »  
Charles BAUSSAN (*La Croix*).

« Poète des vies humbles et des vieilles provinces, l'auteur des *Oberlé* et du *Blé qui lève* nous arrête aujourd'hui dans la Flandre laborieuse, aux cours simples et rudes, aux traditions antiques, aux estaminets enfumés où pénètre la brume des pays du Nord, aux brasseries jorales, aux processions séculaires. Pays de tisserands et de béguines, de blondes figures de Rubens et de mystiques recueillis... »  
(*La Revue des Deux Mondes*).

« M. René Bazin est un homme de foi et d'optimisme, avec lui nous sommes loin du pessimisme naturaliste; loin aussi, je le répète, des procédés romanesques en usage au temps du Naturalisme... Son *Roi des Archers* n'est passablement une très fine et délicate étude de psychologie, il aborde, de biais plus d'un problème qui touchent la famille, les métiers, la vie ouvrière dans cette région du Nord et les questions sociales qui s'y posent. *Le Roi des Archers* n'est pas pour cela un roman à thèse : il n'en a pas moins une ample portée... »  
H. DE RÉGNIER (*Figaro*).

« ... Voici enfin un de ces livres comme on m'en demande si souvent, et comme j'ai si peu souvent, hélas! l'occasion de vous en signaler, un livre que l'on puisse « mettre dans toutes les mains », et qui, cependant, ne soit ni platelement pensé, ni pauvrement écrit, ni niâse, ni insipide... »

FRANC-NOHAIN (*Écho de Paris*).

« M. René Bazin est un des très rares romanciers qui, avec une vision exacte des choses, une juste observation des âmes, sans déformer l'une, sans mentir à l'autre, nous donne des représentations de la vie à la fois mélancoliques et consolantes. On serait parfois tenté de croire qu'il adoucit. C'est sa délicatesse de touche, c'est la finesse de son coloris; c'est son style tout en nuances qui nous produisent cette impression ? Nous ne saisissons pas du premier coup le contraste entre sa matière qui est souvent dure et triste et la pureté charmante de sa forme... »

André BELLESSERT (*Les Débats*).

ver sa cause, sans aggraver sa faute inconsciente et primordiale ? Maintenant elle attendait, dans la résignation passive et douloureuse du condamné qui se sait coupable, la sentence qui déciderait de sa destinée.

Son émotion si vive, et contre laquelle elle se défendait si courageusement, faisait pitié. Jehan ne résista pas à son spectacle. Lui qui, d'avance, était décidé à la pousser dans ses derniers retranchements, pour avoir le fin mot de ce qui s'était passé, n'eut plus le courage de le faire, devant l'émoi de ce jeune cœur, qui se révélait lui être si passionnément attaché. Aussi bien, pourquoi pousser plus loin son introspection ? n'était-il pas fixé ? Il éprouvait une satisfaction sincère à avoir la certitude, puisque Paule ne pouvait invoquer aucune promesse formelle de sa part, qu'il ne s'était pas engagé avec elle et que la liberté de son avenir lui appartenait toujours.

Cela acheva de le disposer favorablement envers la jeune fille qui n'avait eu, à son sens, que le tort de s'illusionner sur la valeur de ses propos, encore qu'il ne lui ait jamais tenus ceux qu'il venait de citer, et qu'il avait inventés pour la circonstance. Mais il avait pu lui en dire d'analogues. Il n'éprouvait plus, étant rassuré, que sympathie et compassion pour la pauvre enfant qui l'aimait tant et venait de lui en faire si délicatement l'aveu. Désarmé par lui, il renonça à son intention antérieure de dénoncer son illusion et de la détromper.

Il lui parut que c'eût été une cruauté dont il n'au-

rait su se rendre coupable. Il laissa au temps, àux circonstances et à une prudente attitude, le soin de l'éclairer sur la réalité des choses. Comme allégé que l'explication fût terminée, il vint s'asseoir sur le banc à côté d'elle, et lui prenant la main, la baisa :

— Chère petite amie fidèle ! lui dit-il.

Puis, sans rien ajouter, il alla retrouver son grand fauteuil et la laissa se reprendre.

Le silence s'établit entre eux. Paule ne se serait plus risquée à remuer le sujet brûlant qui menaçait d'une irrévocable dénégation ses propos et ses espérances. Pourtant, elle aurait souhaité, puisqu'elle avait dû l'affronter, en tirer quelque encouragement, sauvegardant sa situation de fiancée... Et Jehan ne lui en avait point donné ! Qu'en était-il alors ?

Ils continuèrent à se taire, et leur mutisme réciproque devenait pénible. Jehan, bien qu'encore un peu ému, lui aussi, voulut le rompre, et d'une voix qu'il faisait volontairement indifférente, demanda :

— Quand votre secret, si jalousement, je dirai même si pieusement gardé, a été divulgué...

— Oh ! pas par moi ! implora Paule.

— Je le sais, mais des amis, clairvoyants ou indiscrets, l'ont pénétré et trahi. Cela a dû faire du bruit dans Landerneau ?

— Je ne puis vous renseigner, dit Paule, je ne voyais presque personne, et vous pensez qu'on ne m'en parlait pas.

— Vos parents ?

— Mes parents n'ont été au courant que tardive-

ment, peu avant le moment où madame votre mère m'a appelée.

Et pressée, par un reste d'inquiétude, de faire dévier la conversation, elle ajouta :

— Je lui ai dû de bien bons jours de consolation et de réconfort.

— C'est vous qui avez été très bonne pour elle. Aussi j'espère que vous allez continuer et que, puisque vous voilà guérie de cette indisposition dont je fus la cause bien involontaire, vous allez revenir ici tous les jours, comme auparavant?

— Je n'y suis plus nécessaire.

— Si, vous l'êtes toujours. Ma mère ne saurait se passer de vous. Ce que je comprends parfaitement, ajouta-t-il avec une intention aimable.

— Madame d'Alte est bien indulgente pour moi, mais, maintenant que vous êtes près d'elle!

— Vous avez une double raison d'y venir, fit Jehan plaisantant un peu.

— Oh! fit-elle d'un geste de souriante dénégation.

— Alors ce n'était pas la peine de tant me pleurer! remarqua-t-il.

Et il s'interrompit brusquement, ne se sentant pas redevenu assez maître de lui-même pour que ses paroles ne l'entraînaient point au delà de ce qu'il se permettait.

Au même moment, le valet de chambre s'approchait.

— Madame la baronne, dit-il, fait demander si on prendra le thé au jardin?

— Oui, répondit Jehan, apportez-le.

— Nous eussions pu nous informer de la préférence de madame votre mère, observa Paule.

— Mais puisqu'elle nous consultait... D'abord, la voilà.

Madame d'Alte, en effet, vint se rasseoir près d'eux. Paule, se levant, prépara, comme elle le faisait d'ordinaire, la table pour y déposer le plateau. Elle accomplit cette besogne avec l'aisance que donne l'habitude. Jehan la regardait agir. Elle coupa le gâteau offrit les *toasts*, accomplit les rites habituels, tandis qu'une causerie badine et sans portée recommençait entre eux.

Le soleil descendait à l'horizon, la température fraîchissait. Paule s'avisa qu'il était temps qu'elle s'en allât. Madame d'Alte ne la retint pas, dans le souci qu'elle avait de la santé de cette convalescente, dont c'était la première sortie.

Avec Jehan, elle alla la remettre en auto.

— J'espère que cette promenade ne vous aura pas fatiguée ? lui dit-elle.

— Nullement, fit Paule.

— Alors, à bientôt ! lui dit Jehan,

Ce fut le seul espoir, — et combien précaire ! — que Paule remporta de cette journée passée avec celui dont elle ne savait pas si elle pouvait encore se dire la fiancée.

## XIX

Madame Delfeuil, entendant l'auto qui ramenait Paule s'arrêter devant la porte, se précipita dehors, et, si Paule n'avait congédié si vite le chauffeur, elle l'eût rejointe sur le seuil. La jeune fille la trouva dans la cour.

— Eh bien ? lui dit madame Delfeuil, visiblement inquiète.

— Quoi ? fit Paule sans s'arrêter.

— Tout s'est bien passé ?

— Parfaitement.

Et elle monta d'un trait dans sa chambre, sans s'inquiéter de sa mère qui la suivait. Là, madame Delfeuil s'assit sur une chaise basse, tandis que Paule défaisait son chapeau en silence.

— J'étais, dit sa mère, bien impatiente de savoir...

L'air fermé de Paule ne l'encourageant pas, elle prit une voie détournée.

— Si tu n'avais pas été souffrante ou fatiguée, continua-t-elle.

— Naturellement, répondit Paule, je me sens même très bien ce soir.

— Tu as vu... monsieur d'Alte ? risqua timidement madame Delfeuil.

— Naturellement, dit Paule, visiblement agacée.

— Et... ses sentiments pour toi, dont tu doutais ?

— C'est vous qui éveillez mes soupçons avec vos craintes ! Dieu merci, elles ne sont pas justifiées ! Jehan est le plus délicieux garçon qu'on puisse imaginer, et sa mère la meilleure et la plus aimable des femmes.

— Alors, fit madame Delfeuil, contente malgré la sécheresse que Paule lui témoignait, tu as été bien reçue ?

— Comme toujours : on ne peut pas mieux.

— J'en suis bien heureuse ! Viens m'embrasser, ma petite fille, je me réjouis de ton bonheur.

Paule s'approcha sans empressement, et se laissa embrasser sans tendresse ni reconnaissance.

— Voilà ton rêve réalisé, continua sa mère, bientôt sans doute, tu me quitteras, comme les autres. Je resterai seule, mais je serai consolée, te sachant satisfaite.

— Il n'est pas question encore que je vous quitte, répondit Paule.

— Vous n'avez pas parlé de votre prochain mariage ?

— Pas un mot ! dit Paule, la première fois que

nous nous revoyons, vous n'y pensez pas ! Vous ne voyez qu'une chose : aller à la noce. Nous n'en sommes pas là !

— Pourtant, fit madame Delfeuil avec sévérité, il conviendrait que ce sujet fût abordé.

— Il le sera en temps et heure, maman, ne précipitons pas les choses.

— Enfin, fit madame Delfeuil, qui aimait les situations nettes, tes fiançailles tiennent toujours ?

— Rien n'est changé, répondit Paule.

Et madame Delfeuil, sentant qu'elle n'obtiendrait pas davantage de son altière enfant, la quitta sur ce mot.

Paule n'en pouvait dire d'autre. Ne s'était-elle pas trop avancée en le prononçant ? Elle en eut la crainte. Hors de la chère présence, qui illuminait et transformait toutes choses pour elle, les réalités prenaient leur revanche et s'imposaient à ses réflexions.

Elle avait le cœur en joie d'avoir retrouvé celui que, maintenant, elle aimait d'un si grand amour, de l'avoir revu aimable, prévenant, galant et même un peu tendre ; mais si peu ! Était-ce assez pour qu'elle fût rassurée sur ses intentions ? Elle se rappelait toutes ses paroles : il n'y en avait pas de décisive, pas une ! Mais il y avait ce baiser furtif de l'antichambre. Ne valait-il pas toutes les promesses, tous les serments ? Elle frémissait encore en se remémorant sa douceur exquise... D'avance, il l'avait encouragée pour la partie terrible qui s'allait jouer entre eux, et elle se demandait, maintenant que l'heure du péril

était écoulée, comment tout s'était passé ? Elle avait été si troublée qu'elle se le rappelait à peine... Jehan croyait-il vraiment avoir tout oublié ? Pourquoi ne l'avait-il pas interrogée davantage ? L'avait-il crue sur parole, ou bien se désintéressait-il d'elle et de ses rêves, ne les prenant pas au sérieux ?

Les propos qu'il disait lui avoir tenus, elle n'en avait pas gardé le souvenir ; elle n'avait pas voulu le témoigner mais bien, à son tour, lui faire confiance. Elle n'avait pas voulu non plus le tromper, quand il lui avait demandé s'il n'avait rien ajouté à cette déclaration. Elle eût pu, peut-être, lui laisser croire qu'il s'était engagé davantage. Plus encore que parce qu'elle n'avait pas osé le faire, elle n'avait pas consenti à lui mentir. Cette fois, c'eût été sciemment, et elle en eut un scrupule, puis une peur superstitieuse que cela lui porte malheur. Elle lui avait seulement montré son amour.

De cela, elle ne se repentait pas. N'était-ce pas cet aveu qui l'avait attendri un moment et amené, près d'elle, dans une effusion brève, mais tendre ? Il n'y avait pas répondu par un semblable, elle ne pouvait donc être sûre qu'il l'aimât ; pourtant ce baiser, ce bienheureux baiser ?

Elle eût bien voulu une certitude plus probante encore, mais ne devait-elle pas se réjouir déjà de celles acquises ? Elle ne les avait pas méritées, concluait-elle, en un retour sincère sur elle-même. Il eût été juste, malgré la part d'inconscience qu'il y avait eue dans sa conduite, qu'elle fût punie, mais elle

avait déjà tant souffert depuis quinze jours, que cette expiation avait, peut-être, détourné le châtement. N'arriverait-elle pas à l'écartier définitivement à force de patience, de résignation, d'oubli de soi et d'amour, cet amour qui obtient tous les pardons !...

Un peu réconfortée par cet espoir, elle descendit au salon. Son père l'y attendait, et son premier mot fut le même que celui de sa femme :

— Eh bien ?

Mais, plus autoritaire, il exigea une réponse formelle. Paule ne s'y déroba pas. Elle dit, brièvement, tout en gardant la réserve indispensable, le plaisir qu'elle et Jehan avaient eu à se revoir, la joie de madame d'Alte devant la leur.

— Alors, dit M. Delfeuil, pourquoi en ont-ils différé le moment et pourquoi, depuis son retour, n'a-t-on pas vu monsieur d'Alte, ici ?

— Mais parce que j'étais malade, mon père, incapable de le recevoir.

— Nous étions là, ta mère et moi, il aurait pu y penser. Enfin, puisqu'ils t'ont jugée aujourd'hui assez bien portante pour aller chez eux, tu ne l'étais pas moins pour les recevoir.

— Madame d'Alte tenait à ce que notre première réunion ait lieu là même où, elle et moi, avions tant parlé de l'absent, fit Paule, qui n'avait trouvé que cette mauvaise raison à donner, n'en sachant, du reste, pas de véritable.

— C'est un manque d'égards complet envers nous, dit M. Delfeuil.

— Comme vous exagérez, papa ! fit Paule.

— Va-t-on, oui ou non, faire sous peu une démarche près de nous ? reprit-il.

— Je n'en sais rien, dit Paule s'irritant, et je ne vais pas le demander.

— Après tous les bruits qui ont couru de la rupture de vos fiançailles, elle serait pourtant nécessaire.

— Comme ces bruits étaient faux, ils n'ont aucune importance. Ce que je puis dire, c'est que si vous manifestez des exigences, tout à fait déplacées, du reste, vous indisposerez la famille d'Alte, et compromettrez mon mariage.

Devant cette menace, M. Delfeuil se tut. Il y tenait, à ce mariage, et ne se refusait pas aux concessions, mais ne put s'empêcher de dire que les jeunes filles d'après-guerre, avec leurs prétentions d'arranger leur avenir à elles toutes seules, étaient bien inconséquentes et bien émancipées.

En même temps que cette scène familiale se passait rue de la Tannerie, la semblable lui faisait pendant, chez les d'Alte.

Une fois Paule mise en voiture, Jehan rentra au salon.

— Eh bien ! lui dit sa mère, l'as-tu reconnue, enfin ?

— Non, répondit-il sincèrement, la revoyant, je me la suis bien rappelée, mais la reconnaître, non. Elle est transformée. Physiquement, elle est beaucoup mieux qu'autrefois : jolie, même. Moralement ? Vous l'avez métamorphosée, maman, car je ne vois que votre

influence qui ait pu l'affiner de la sorte. Elle est gracieuse, distinguée, sachant vivre et se tenir de façon à n'être déplacée dans aucun milieu, même le plus aristocratique.

— Vois-tu! fit la baronne, enchantée du compliment, pendant ton absence, — pourtant je la pensais sans fin! — je formais celle que je croyais ta fiancée, je l'initiais, rien que par l'exemple, à nos habitudes familiales, à nos traditions, comme à nos façons d'être et de penser. Je voulais qu'elle fût tout à fait digne de ton souvenir. Maintenant, elle l'est d'être ton épouse.

— Oh! fit Jehan, se défendant, nous n'en sommes pas là!

Voyant sa mère interdite il continua :

— J'ai causé avec elle, je l'ai interrogée. Il en est comme je l'avais prévu : je ne lui ai jamais fait une déclaration ni une promesse formelles. J'ai plaisanté, elle m'a pris au mot : c'est tout.

— Alors, reprit madame d'Alte, que comptes-tu faire?

— Je n'en sais rien. D'avance, j'étais bien résolu à la convaincre de son erreur et, sinon à me dégager, puisque nul serment ne me liait, du moins à affirmer ma liberté en l'avertissant, loyalement, qu'elle n'avait pas à compter sur moi... Mais je l'ai trouvée si charmante d'abord, puis si humble, n'invoquant aucun souvenir menaçant mon indépendance, que je n'ai plus été si jaloux de la sauvegarder, immédiatement, du moins. Les sentiments qu'elle a témoignés pour

moi, l'agrément de sa personne, la réserve de son attitude. Tout cela m'a porté à ne pas brusquer les choses.

— Que lui as-tu dit ?

— Rien, ni oui, ni non. Je ne lui ai pas fait voir l'inanité de son illusion, mais je ne lui ai pas dit un mot, un seul qui la justifie.

— Bref, tu l'as laissée dans l'incertitude ?

— Plutôt et encore n'en suis-je pas persuadé!... elle a tellement les yeux fermés sur la réalité des choses!... Elle ne s'attend peut-être pas, tant elle croit que c'est arrivé, à ce que je les lui confirme ? Elle vit dans son rêve.

— Et tu l'y entretiens, en quelque sorte, en ne la détrompant pas. Est-ce bien loyal ?

— Oui, répondit Jehan, sans hésitation, car je ne veux pas renoncer à cette jeune personne sans l'avoir observée, étudiée ; sans avoir raisonné l'impression et le sentiment nouveau qu'elle m'a inspirés. C'est bien permis ?

— Et ensuite ?

— Ensuite, si elle continue de me plaire et que je me décide à l'épouser... (dans un temps donné, car ce ne serait pas à présent), je le lui dirai, et je la demanderai à ses parents.

— Et si, au contraire, tu abandonnais ce vague projet ?

— Eh bien ! les choses se dénoueront d'elles-mêmes, sans heurt ni catastrophe. Pendant le temps que nous avons encore à rester ici, mademoiselle Delfeuil

viendra vous voir comme par le passé. Puis nous partirons pour la campagne.

— Et, interrompit madame d'Alte, que dira-t-on autour de nous ?

— Rien du tout. Je ne me poserai pas en fiancé, mais en homme qui ne veut pas se marier maintenant, ce que tous et chacun comprendront. De ne pas rompre brusquement nos relations avec mademoiselle Delfeuil, lui épargnera toute humiliation, en ne dénonçant pas l'illusion qu'elle a pu se faire. Et quand nous reviendrons, cet hiver, tout sera oublié.

Madame d'Alte resta soucieuse, mais n'insista pas...

Jehan avait été sincère en lui disant qu'il était perplexé.

Paule avait fait sur lui une vive impression. Elle lui plaisait physiquement. Son amour le flattait. Son humble soumission le touchait, ainsi que sa longue fidélité, avec le sacrifice qu'elle comportait des joies de la jeunesse et des promesses de l'avenir.

Peut-être, en d'autres circonstances, ne lui eût-elle pas inspiré les mêmes sentiments. Avant la guerre, il fréquentait nombre de femmes séduisantes, autrement jolies que Paule, et au milieu desquelles elle eût passé inaperçue à ses yeux. Mais il avait été sevré, depuis tant d'années, de ces aimables relations, que la première qu'il revoyait devant, forcément, s'imposer davantage à lui. Et il la retrouvait sous son toit, près de sa mère, parée de tout le charme du foyer reconquis ! A cet attrait, s'ajoutait encore la puissance indéniable de l'amour, qui appelle l'amour. Puis un

vague sentiment, fait de reconnaissance et de pitié, pour celle qui avait tant pleuré sa perte.

Il pourrait, plus tard, contracter, et il contracterait sans doute puisqu'il était libre de le faire, — ce qu'il se plaisait à se répéter, — une union plus flatteuse serait-il jamais aimé comme par cette enfant ?

En tout cas, il n'était pas mûr pour le mariage ; il n'y avait même pas encore pensé ! Et ce n'était pas au moment où il reprenait pied dans la vie heureuse et facile qui avait été la sienne, qu'il irait aliéner sa liberté.

Satisfait qu'elle ne soit pas compromise par le passé, il entendait bien la sauvegarder. Et il s'applaudissait d'avoir strictement surveillé ses paroles et de n'en avoir dit aucune pouvant l'engager. Mais... ses regards avaient-ils été aussi prudents que ses lèvres ?... Et puis ce baiser, ce baiser dans l'antichambre ? Il se le reprochait, il s'en voulait de n'avoir pas su résister à l'entraînement qui l'avait vaincu.

Ce n'était pas qu'un baiser donné à une jolie femme fût pour l'effaroucher, mais, dans cette occurrence, n'était-ce pas le plus passionné des aveux ?...

Le train de vie recommencé continua sans changement entre les d'Alte et Paule. Pas un jour ne se passa qu'elle ne vint rue Notre-Dame, mais les heures de ses visites variaient avec les occupations de madame d'Alte qui, désormais, n'était plus tout à elle comme autrefois. Elle faisait des visites avec Jehan, à Ville-Abbé et aux environs, ils acceptaient des invitations à déjeuner et à dîner. Alors Paule venait le matin ou le soir, mais ne manquait jamais : on ne le lui eût pas permis ! Quand elle partait, on lui disait : « A demain » en lui faisant préciser l'heure à laquelle on l'attendrait.

Jehan était au moins aussi empressé que sa mère à l'attirer chez eux. Pourtant, il ne se départait nullement de la ligne de conduite qu'il s'était imposée : il ne s'engageait pas. Il ne cherchait aucune occasion de se trouver seul avec Paule. Au contraire, il sem-

blait qu'il les fuyait. Nul tête-à-tête ne les avait réunis depuis le jour de leur incomplète explication. Tout en redoutant qu'elle se renouvelât, Paule eut, pourtant, voulu avoir avec Jehan quelques instants d'intimité qui lui eussent permis de deviner le fond de son cœur et de sa pensée. Mais, toujours, il se déroba et, malgré ses galantes attentions, qui avaient comme un reflet d'amour, la jeune fille demeurait perplexe et s'inquiétait.

La baronne avait chargé son architecte de faire exécuter à son château de Blévières des réparations intérieures. Elles n'étaient pas terminées et rendaient, étant en cours, impossible l'habitat de la vieille demeure. Madame d'Alte ne le regrettait pas trop. Partir, c'était séparer Jehan de Paule et interrompre l'intimité qui l'attachait visiblement à la jeune fille, et chaque jour davantage.

Jehan, qui avait paru pressé, au début, de retourner à Blévières, semblait n'y plus penser. De plus en plus, il se laissait gagner par l'influence que Paule exerçait sur lui, et s'y abandonnait sans défense.

Elle avait pris place, dans sa vie aussi. Rentrant chez lui et l'y retrouvant installée, il s'était si bien accoutumé à sa présence, qu'elle faisait maintenant partie de son existence familiale. Il ne s'en rendait peut-être pas compte, mais il n'est pas nécessaire de reconnaître un sentiment pour l'éprouver : les plus vifs s'imposent à nous sans discussion.

Un jour, madame d'Alte reçut une lettre de son architecte, la priant de venir juger si les travaux de

Blévièrs, sur le point d'être terminés, d'aient à son goût, avant qu'il ne congédiât les ouvriers.

— Allons-y en auto, proposa, de suite, Jehan. Ce sera une grande journée, mais puisque nous ne pouvons y loger encore, c'est la seule façon de rentrer ici le soir même.

On prévint Paule que, le lendemain, on s'absenterait, et la mère et le fils partirent de bonne heure.

Ils revinrent, dans la nuit, de leur excursion, dont ils étaient enchantés. Jehan, surtout, avait eu grand plaisir à revoir, après tant d'événements et tant d'années, cette propriété qu'il aimait et à laquelle il s'intéressait...

— Il ne faut plus tarder à y venir, dit-il à sa mère. Ici, j'aurai à m'occuper; à Ville-Abbé je suis trop désœuvré.

Madame d'Alte pensa à Paule, mais elle ne le dit pas, et énonça seulement :

— Dès que les peintres auront fini, on nettoiera et nous pourrons nous installer, ce sera très prochain.

Jehan, lui, songea que ce séjour à Blévièrs serait le facile moyen de dénouer les relations avec Paule. Pourtant, même là, il ne l'avait pas oubliée.

Il y avait au potager des fruits superbes.

— Si nous en reportions une corbeille à Paule, dit-il.

Madame d'Alte acquiesça.

— Et puis aussi quelques fleurs, regardez la splendeur de ces bégonias et de ces iris.

— Ils arriveront fanés,

— Non, avec quelques précautions.

Et il arrangea lui-même une gerbe de bégonias et d'iris, mouchetés comme des orchidées, et un panier de pêches veloutées et d'abricots d'or.

Le lendemain, grâce aux soins pris, le bouquet et la corbeille étaient aussi frais l'une que l'autre.

— Il faut les porter chez madame Delfeuil, dit-il au valet de chambre.

— De la part de monsieur le baron ?

— Si vous voulez, cela n'a pas d'importance. Vous direz que c'est pour mademoiselle Paule.

Ce fut à madame Delfeuil que l'envoi fut remis. Les fruits l'émerveillèrent, et devant la gerbe de fleurs, son cœur s'émut :

— Paule, dit-elle en la lui remettant, cette fois, c'est ton bouquet de fiançailles !

— Qui parle de fiançailles ? demanda Charles Barryl, qui partait au lycée.

— Tais-toi, fit Paule. Un bouquet de fiançailles est blanc, et celui-ci, tu le vois bien, a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Madame Delfeuil prit la réponse pour elle.

— C'est vrai ! convint-elle.

Et tout bas, elle murmura :

— Quand donc se décidera-t-il ?

A ce moment, une absence se préparait pour Paule. La fille aînée de sa sœur Dachiet devait faire sa première communion, dans le pensionnat d'Amiens où elle poursuivait ses études. C'était une fête de famille à laquelle Paule ne pouvait se dispenser d'assister.

— Alors vous partez? lui dit Jehan, maussade. En voilà une idée! Il n'y a pas de premières communions si tard en saison, c'est un prétexte pour vous en aller.

— Toutes les coutumes ont été bouleversées par la guerre, et on fait justement la cérémonie des premières communions avant la dispersion des élèves du pensionnat.

— Vous êtes enchantée de ce déplacement?

— Non, répondit Paule, le regardant tendrement, mais je ne puis m'y refuser.

— Vous serez longtemps absente?

— Le moins possible... Deux jours sans doute.

— Hâtez-vous de revenir, dit Jehan, ironique, que vais-je devenir sans vous?

Elle sourit pour toute réponse. Ah! s'il disait vrai, pourtant! mais comment pénétrer ses véritables sentiments, puisqu'il plaisantait toujours?

La veille de son départ, il lui dit :

— A quelle heure votre train? si j'allais vous y mettre?

Déjà ravie, elle répondit :

— Huit heures quinze.

— C'est trop tôt! je ne me lève pas à cette heure indue.

Il vit la petite figure s'assombrir.

— J'irai plutôt vous rechercher. Quel jour?

— Samedi à cinq heures, je crois.

Mais elle pensa : « Viendra-t-il? »

Elle partit sans l'avoir revu et le cœur gros.

Lui, de la savoir éloignée, fut complètement désespéré. Il voulut réagir, prit l'auto, s'en fut faire une de ces longues randonnées qu'il affectionnait. Le soir, il se rendit chez un de ses amis, M. de Chalose, qui, marié depuis la guerre, recevait agréablement et volontiers ses camarades. Il y fut excessivement gai, aimable, charmant. Il s'occupa des jeunes femmes qui se trouvaient là, leur fit des frais, des compliments, s'étourdissant lui-même des efforts auxquels il se condamnait pour se dominer.

Quand il prit congé, la porte n'était pas refermée sur lui qu'une de ces dames disait :

— Il est charmant, monsieur d'Alte, mais, malgré les bruits qui courent, je ne le crois pas mûr pour le mariage.

— Grand Dieu non ! fit une autre et, à la place de mademoiselle Delfeuil, je ne serais pas tranquille.

— Cela traîne joliment en longueur, cette histoire de fiançailles ?

— C'est mon avis, et cela pourrait bien finir par un non-lieu.

— Ce serait très malheureux pour cette petite Delfeuil, il paraît qu'elle l'adore.

— Écoutez, elle a visé un peu haut !

— Et c'est un fameux orgueil que de se croire apte à fixer un Jehan d'Alte !

— Elle peut en être punie. On ne la plaindrait guère, vous verrez ?...

Jehan était bien loin de soupçonner les propos dont il était l'objet. La même pensée le dominait toujours :

Paule. Il se répétait cent fois : « Demain, demain je la reverrai. »

Vraiment, elle lui était nécessaire ! Il se rendait compte, à présent, que peu à peu elle s'était imposée à lui et que, maintenant, il l'aimait.

Le lendemain, il demanda à sa mère.

— Les Delfeuil sont gens honorables ?

— Parfaitement honorables. Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie, tu le sais, et même n'ont nulle alliance, nulle accointance avec elle, mais ce sont de très braves gens. Ils habitent Ville-Abbé de père en fils, on n'a jamais entendu un propos désobligeant sur eux. Madame Delfeuil est normande, fille d'un cultivateur, je crois, et aussi d'une famille sans reproches.

— Et les sœurs de Paule sont mariées convenablement ?

— Très convenablement. Monsieur Barryl, qui a épousé l'ainée, a une exploitation agricole en Normandie. Monsieur Dachiet, mari de la seconde, s'occupe d'assurances à Amiens. Le fils est à Paris, dans les affaires, j'ignore lesquelles.

— Y a-t-il de la fortune dans la maison ?

— Une honnête aisance, je crois. Je pourrai m'informer si tu le désires. J'ai laissé dire qu'on donnait cent mille francs de dot aux filles.

— Cent mille francs de dot : de quoi payer leurs épingles !

— Il est bien tard pour t'en aviser, fit madame d'Alte sévèrement.

— Oh! cela me laisse bien indifférent!

— Du reste, tu as, Dieu merci, une situation qui te permet de ne pas regarder à la fortune pour choisir ta femme.

Jehan ne répondit pas.

— Et quant à la famille, continua madame d'Alte, tu as admis la possibilité d'une mésalliance.

— Oh! mésalliance, fit Jehan, c'est un bien gros mot pour une chose désuète! La guerre a disposé les classes à l'égalité et, sur ce point, a bien changé mes idées. Celui qui, dans ma captivité, m'a témoigné le plus d'attachement, était un pêcheur breton.

Se levant, il regarda sa montre.

« Encore quatre heures avant qu'elle ne revienne, dit-il à part lui, non, c'est absurde, et je suis littéralement envoûté. »

Toujours pour réagir il se défendit d'aller à la gare, comme il l'avait projeté, et il attendit, car Paule avait dit que, si elle le pouvait, elle viendrait le soir même de son retour.

Elle ne vint pas. Il ne s'en étonna point, mais la soirée lui sembla mortellement longue.

Le lendemain matin, il pensa qu'elle viendrait sitôt le déjeuner, et ne sortit point pour ne pas la manquer. La journée se passa encore sans l'amener. Vers cinq heures, n'y tenant plus, il dit à sa mère :

— Ne trouvez-vous pas étrange que nous n'ayons pas encore vu Paule?

— J'en suis un peu surprise.

— Serait-elle souffrante?

— C'est peu probable, elle n'est jamais arrêtée.

— Si j'allais aux nouvelles?

— C'est délicat! Si, comme je t'en ai souvent prié, tu avais fait aux Delfeuil, au moins une visite de politesse, il serait très simple d'aller t'informer de Paule, mais n'y ayant jamais mis les pieds?...

— Vous croyez que cela m'embarrassera pour me présenter chez eux? Pas le moins du monde. Il y a commencement à tout. Je commence!

Et, de son pas alerte, il se dirigea vers la rue de la Tannerie, mais, en y entrant, la réflexion le fit ralentir. Il avait suivi son impulsion première, n'y admettant point d'entraves, pourtant il ne fallait pas commettre d'impair. Qui allait-il demander? Paule? C'était tellement contraire aux convenances! Il avait sonné que sa décision n'était pas encore prise.

A la bonne, il dit :

— Madame Delfeuil est-elle là?

— Non, monsieur.

— Monsieur Delfeuil?

— Non plus, monsieur et madame sont absents.

— Et mademoiselle Delfeuil?

— Aussi, monsieur.

— Quand doivent-ils rentrer?

— Je l'ignore, monsieur.

— Ah! fit Jehan décontenancé. Je pensais, ajouta-t-il, qu'ils devaient revenir aujourd'hui. Ils sont à Amiens, n'est-ce pas?

— Ils sont partis pour Amiens, je ne sais s'ils y sont encore.

« Où seraient-ils », pensa Jehan, mais il n'osa pousser plus loin son interrogatoire. Alors il prit deux cartes de visite dans son portefeuille et les remit à la servante.

— Vous direz, ajouta-t-il, que je pensais monsieur et madame Delfeuil de retour.

Il rentra chez lui tout déconfit.

— Ils ne sont pas revenus, dit-il à sa mère, et la bonne ne sait où ils se trouvent.

— Ils ne lui ont pas fait de confidences, voilà tout, répondit-elle, ils sont certainement restés à Amiens un jour de plus.

C'était plausible, mais Jehan acquérait le tour d'esprit, familier aux amoureux : il se tourmentait à plaisir.

« Si ses parents l'avaient emmenée, las de cette situation équivoque que je lui fais, pour m'en séparer », se dit-il.

Il eut beau repousser cette pensée comme absurde, elle continua de le taquiner. Il se disait encore que, mettant les choses au pis, et que monsieur et madame Delfeuil aient éloigné Paule, il ne tenait qu'à lui de dire le mot qui la ferait revenir. Et la même question qui, déjà, l'avait hanté, se représenta à son esprit.

« Qu'attends-je? »

La journée s'acheva dans ces réflexions alternées. Jehan passa la soirée avec sa mère, ils causèrent longuement, surtout des temps révolus, et le jeune homme se défendit de prononcer le nom de Paule.

Le jour suivant, il s'éveilla avec la ferme résolution d'attendre désormais avec patience, et sans autre démarche, le retour de Paule.

Il se révoltait contre son emprise sur lui, et L'en voulait de la capitulation de sa belle insouciance devant la relative épreuve d'une absence de quelques heures.

Mais ces résolutions d'amoureux s'envolent au premier souffle du désir, comme les feuilles brûlées de soleil au moindre zéphyr, et Jehan, étant sorti pour se distraire, fut tout surpris de se trouver rue de la Tannerie, ayant pris ce chemin pour rentrer chez lui.

La façade de la maison Delfeuil était muette : volets et porte fermés.

En rentrant, il ne put résister à demander à sa mère :

— Rien de Paule ?

— Moi, rien, et toi ?

Ce simple mot éveilla en lui d'autres pensées. Il n'avait rien reçu non plus. N'eût-elle pu lui envoyer quelques lignes, voire même la banale carte postale ? Il se rendit compte qu'elle n'était pas assez sûre de lui pour l'avoir fait. Il ne pouvait qu'approuver sa réserve et, pourtant, il la regretta. Sitôt le déjeuner, il sortit en auto. Une très longue promenade le ramena seulement à la fin de la journée. Le respect humain l'empêcha de s'informer de Paule. Du reste, le silence de sa mère le renseigna, si elle était venue, elle le lui eût dit.

Les Delfeuil ne revinrent à Ville-Abbé que le jeudi, à la fin de l'après-midi. Monsieur Delfeuil était allé visiter des propriétés dévastées qu'il possédait dans la Somme, et pour lesquelles il comptait obtenir d'importants dommages de guerre. Sa femme et sa fille l'avaient attendu chez madame Dachiet, en compagnie de madame Barryl et de sa fille, qu'elles avaient ramenées à Ville-Abbé.

En rentrant chez eux, monsieur et madame Delfeuil trouvèrent les cartes de Jehan d'Alte.

— Enfin! murmura madame Delfeuil, satisfaite.

— Il n'est que temps, remarqua son mari qui ne voulait pas trop le paraître.

Léonie Barryl ajouta d'un ton acerbe :

— Ce qu'il y a de spécial, c'est qu'il ait justement choisi, pour venir, le jour où il vous savait absents.

— Il nous croyait rentrés, dit Paule.

— Oh! toi, tu le défends, riposta sa sœur, tu es dans ton rôle.

Madame Delfeuil voulut, comme de coutume, apporter sa politique d'apaisement.

— C'est une démarche, en tout cas, la première, et elle mérita d'être prise en considération.

— Et d'être rendue, fit monsieur Delfeuil, pressé de jouer un rôle dans cette idylle. J'irai demain chez monsieur d'Alte.

— Demain? releva Léonie moqueuse, quel empressement!

— Oh! pas demain! fit Paule, pas demain! Je tiens auparavant à revoir madame d'Alte.

Elle regarda la pendule. Elle eût bien voulu y courir avant le dîner. A elle aussi le temps avait tellement duré! Mais l'heure était trop tardive, et elle sentait bien qu'on ne lui eût pas permis de s'évader. Maintenant que les relations avec les d'Alte allaient devenir officielles, elle n'aurait plus toute sa liberté. Mais il fallait bien en venir là et, au fond, elle était contente.

Après le dîner, on décida de conduire Simone Barryl à la foire. Car c'était la foire de Ville-Abbé. Elle était établie à demeure, dans un champ spécial, avec des alignements de baraques en bois, un cirque, construits de façon définitive, de belles allées de tilleuls centenaires, aboutissant toutes à un kiosque central. C'était un lieu de réunion. Le soir, surtout, la société villabboise s'y donnait rendez-vous. On circulait

entre les boutiques, on allait manger de la galette chaude, déguster une glace ou voir quelque spectacle forain.

Monsieur et madame Delfeuil, leurs deux filles, leur petit-fils et leur petite-fille se promenaient donc à la foire.

Jehan d'Alte, ne sachant que faire de sa soirée, après n'avoir su que faire de sa journée, était venu y occuper son désœuvrement, et ayant rencontré son ami de Bals, faisait, avec lui, les cent pas sous les tilleuls qu'éclairaient, d'en bas, de nombreux becs de gaz et, d'en haut, le ciel étoilé et pur d'une belle nuit d'août, dont l'azur perçait entre les feuilles rapprochées des cimes.

A un détour, il se trouva face à face avec Paule qui, accompagnée de Charles Barryl et de sa sœur, marchait devant ses parents et madame Barryl. La reconnaissant, il s'arrêta, atteint d'un trouble qu'il n'avait jamais connu. Puis, mû par un attrait dont la puissance dépassait son vouloir, il s'avança vers elle, tandis que monsieur de Bals poursuivait son chemin.

— Enfin ! lui dit-il, vous voilà !

Elle leva les yeux sur le cher visage ému et passionné et se troubla à son tour.

— Oui, répondit-elle seulement.

Mais son regard en dit plus long.

Cependant, monsieur et madame Delfeuil s'étaient rapprochés. Alors Jehan se ressaisit, peu soucieux de l'attention des passants dont il était le point de mire,

il vint saluer les parents de Paule, avec sa grâce et son aisance accoutumées, et leur rappela que, les croyant de retour, il était allé pour les voir.

Les braves gens, charmés, balbutiaient un peu, témoignant leurs regrets d'avoir manqué cette aimable visite.

— Je la renouvellerai, si vous me le permettez fit Jehan, pressé de les mettre à l'aise, tant leur embarras était à la fois touchant et ridicule. Ma mère viendra aussi vous voir, maintenant que mon retour inattendu a mis fin à sa retraite.

Et s'adressant à Paule :

— Vous lui avez, vous nous avez bien manqué depuis quelques jours. Nous vous verrons demain ? Ma mère vous attendra à déjeuner.

Madame Delfeuil intervint. Maintenant, il paraissait qu'on lui en avait donné le droit.

— Je ne pense pas que Paule puisse aller déjeuner chez madame d'Alte, ma fille Barryl nous quitte demain.

— Oh ! fit celle-ci, déjà conquise par le charme de Jehan, je ne voudrais pas être un obstacle à cette réunion.

— Eh bien ! madame, fit Jehan avec sa bonne humeur coutumière, je ne jouerai pas avec vous au plus généreux, et, puisque vous m'en donnez la permission, j'accepte votre sacrifice de renoncer, demain, à la présence de mademoiselle votre sœur. Voici six jours que vous en jouissez et que nous en sommes privés, ainsi, nous serons dédommagés.

Saluant le groupe des Delfeuil, Jehan fit à Paule :  
« A demain » et s'en fut tout joyeux, tandis que Léonie Berryl disait à sa mère :

— Il est délicieux !

Ce fut le cœur libre et heureux comme elle ne l'avait jamais eu que Paule arriva, le lendemain, rue Notre-Dame.

Jehan, dès le vestibule, vint au-devant d'elle.

— J'ai cru mourir de votre absence, lui dit-il en riant.

Ce persiflage l'attrista. Ce n'était donc pas encore sérieux ?

Néanmoins, pour lui complaire, elle répondit sur le même ton :

— Et moi donc !

— Plutôt que de périr vous fussiez revenue.

— Cela ne dépendait pas de moi.

— Alors, si vous aviez été libre, vous seriez rentrée le lendemain ?

— Je ne serais pas partie, répondit-elle.

Il la regarda. Plaisantait-elle, comme lui ? Il en eût été fâché. Il insista.

— Pour ne pas nous imposer cette séparation ?

Elle dit simplement :

— Oui.

Mais il comprit bien qu'elle ne raillait pas, et en fut heureux. Il l'introduisit au salon.

— Maman, dit-il, je vous ramène notre transfuge.

Elle protesta :

— Peut-on dire !

— Cinq jours de voyage et pas même une carte postale!

— Oh! fit-elle, vous n'eussiez pas voulu!

— Non, dit-il, j'aurais voulu mieux.

Après le déjeuner, madame d'Alte raconta à Paule qu'elle avait reçu une lettre de son architecte, lui disant que les travaux de Blévières étaient terminés.

— Je vais aller en prendre livraison, comme on dit, fit-elle, et, si Jehan y consent, nous installer là-bas, car l'époque où je m'y rendais d'ordinaire est bien dépassée.

— Oui, répondit Paule, c'est le moment des départs pour la campagne. Nous-mêmes irons bientôt en Normandie, chez ma sœur Barryl. Mes parents attendaient les vacances de son fils, qui est chez nous, pour s'accorder, à leur tour, les leurs.

Madame d'Alte regarda Jehan, étonnée qu'il prit son parti d'une nouvelle et plus longue séparation, alors qu'elle l'avait vu si désespéré de celle-ci.

— Pour mon compte, dit-il, j'ai le grand désir de m'évader de Ville-Abbé. Ces rues désertes me donnent le cafard, puisqu'il est convenu que cet intéressant animal a remplacé le spleen. Et je me réjouis de recommencer cette vie de château dont j'étais déshabitué. Quand partons-nous, maman?

— La semaine prochaine, répondit madame d'Alte, en regardant Paule, qui était devenue très pâle.

On ne parla plus de rien et Paule, arrivée si joyeuse rue Notre-Dame, en repartit la mort dans l'âme. Cette séparation serait-elle définitive?

Le lendemain, lorsqu'elle revint, toujours aussi incertaine et triste, mais avide de profiter de ses derniers jours de bonheur, Jehan, à l'encontre de son habitude, l'emmena au jardin.

— Venez, lui dit-il, j'ai des plantes nouvelles à vous montrer.

Toujours docile, elle le suivit et ils s'attardèrent un instant devant un massif de verveines.

— Nous ne jouirons pas longtemps de ces jolies fleurs, dit Jehan, nous partons lundi pour Blévières.

Paule ne répondant pas, il reprit :

— Ma mère m'a dit que, si je n'étais pas revenu, vous l'y eussiez accompagnée ?

— Oui, pour ne pas la laisser isolée.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

— Elle n'est plus seule.

— Ici non plus elle n'est pas seule, et, pourtant, ne saurait se passer de vous.

Puis, en riant, ce qui ôtait à son propos toute valeur, il ajouta :

— Ni moi non plus, du reste.

— Oh ! vous ! fit Paule avec un geste de dénégation dont elle ne put vaincre l'amertume et le chagrin.

— Eh bien ! moi, oui, moi ? Qu'avez-vous à récriminer ?

Paule restait immobile, submergée par des sentiments divers ; alors, l'entraînant un peu plus loin, vers les bosquets du fond du jardin, il reprit, sérieusement cette fois :

— Nous sommes à un tournant grave de notre vie, Paule, sous peu nous allons être séparés, sera-ce pour toujours ?

— Pour toujours ? répéta Paule, angoissée.

— Peut-être ! Les circonstances sont trop importantes pour que nous ne nous expliquions pas clairement et sincèrement. Vous avez cru que nous étions fiancés, il est de mon devoir de vous dire que ces fiançailles n'ont existé que dans votre imagination ; je n'avais jamais songé, Paule, à vous épouser.

Il attendit, pensant qu'elle se défendrait. Elle n'en fit rien. Pâle à mourir, elle regardait son rêve tomber brisé à ses pieds.

Il poursuivait :

— Je vous avais tenu, en riant, des propos légers que vous avez pris au sérieux...

Il s'arrêta encore, attendant une réponse qui ne vint pas, Alors il continua :

— Oh ! je ne vous accuse pas. Le coupable ce fut moi. « On ne badine pas avec l'amour. » Et j'ai été bien surpris, rentrant à mon foyer, d'y trouver, m'attendant, une tendresse fidèle. Je ne la méritais pas, puisque je n'avais pas gardé votre souvenir. De cela je suis excusable, ne m'étant jamais engagé avec vous, Paule, comme vous l'aviez supposé.

— Je me suis bien trompée ! fit la jeune fille aux abois. Moi non plus je ne puis vous accuser... Mais, ajouta-t-elle dans un véritable cri de douleur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela plus tôt ?

— Parce que, d'abord, vous voyant si confiante, si

persuadée de notre réciproque entente, je n'étais pas sûr de ma mémoire et, ensuite, de mon cœur... maintenant je suis fixé...

Il s'arrêta, regardant Paule qui défaillait.

— Je vous aime, continua-t-il, ce que vous avez rêvé peut devenir une réalité. Voulez-vous être ma fiancée... pour de bon ?

Paule, à ces mots, devint d'une pâleur mortelle et un violent tremblement nerveux l'ébranla toute.

Était-il possible ? Son entendement ne l'abusait-il pas... Le rêve, imprudent, dangereux, coupable peut-être, dont elle s'était si follement bercée qu'il avait presque troublé sa raison, ce rêve, dont elle refusait de se détacher, car il lui paraissait qu'elle mourrait de son réveil, et dont, pourtant, elle n'osait espérer l'accomplissement, ce rêve devenait une réalité!...

Elle succombait littéralement sous l'émotion, sous la joie inattendue, et un double et profond sentiment la dominait.

Celui de son indignité et celui de sa reconnaissance envers le Maître de toute destinée... Il lui semblait que son inconscient mensonge était pardonné, puisqu'elle atteignait au sommet du bonheur et, en même temps, recouvrait la paix qu'elle avait perdue. Car, puisque Jehan connaissait, sinon toute la vérité, du moins sa partie essentielle : à savoir qu'il ne lui avait point été fiancé, elle n'avait plus le remords de tromper celui qu'elle adorait !

Sous l'empire de ces émouvantes pensées, elle restait immobile, les yeux clos, presque absente, si

impressionnée que Jehan, d'abord étonné, s'effraya ensuite.

— Paule, dit-il, vous ne me répondez pas ?

Et lisant enfin dans ses yeux tendres et mouillés de larmes, qui venaient de se lever sur lui, la réponse que les lèvres frémissantes de la jeune fille ne pouvaient formuler, il ne résista plus à leur muette invite, ni à son propre désir, et l'embrassa passionnément.

Beauvoir, 1<sup>er</sup> Juillet 1929.

FIN

---

K. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1231-11-29.

---

2<sup>e</sup> EDITION

12 FRANCS